

SOMMAIRE

ÉDITORIAL.....	1
[CERCLE COMMUNISTE LONGUES MARCHES].....	3
<i>POUR MIEUX S'ORIENTER, RÉVOLUTIONNER LA CULTURE COMMUNISTE</i>	3
[RÉVOLUTION COMMUNISTE CHINOISE].....	23
<i>CAHIER LM : SUR LA CONFÉRENCE DE LUSHAN (ÉTÉ 1959)</i>	23
[LETTRES DU MONDE].....	25
<i>DIOGO FAIA FAGUNDES : L'IDÉOLOGIE DES MOUVEMENTS SOCIAUX EN AMÉRIQUE LATINE</i>	25
[ENQUÊTES].....	31
<i>RENCONTRE AVEC DOMINIQUE, PAYSAN DE PICARDIE</i>	31
[ARTS].....	41
<i>ÉRIC BRUNIER : DES ATOMES DE COULEURS</i>	41
[CHOSSES VUES].....	49
<i>FILM DOCUMENTAIRE : NO OTHER LAND</i>	49
<i>SERGE PEKER : LES FEUX SAUVAGES</i>	53
<i>ÉRIC BRUNIER : VOIR SELON L'APOCALYPSE</i>	57
[CHOSSES LUES].....	63
<i>FRANCIS ANCHOIS : VERS L'ÉCOLOGIE DE GUERRE (P. CHARBONNIER)</i>	63
[PRISES DE POSITION].....	67
<i>SOL V. STEINER : UNE SINGULARITÉ JUIVE...</i>	67
[ÉTUDES].....	69
<i>ALAIN RALLET : FONDEMENT ET ACTUALITÉ DU RAPPORT VILLE/CAMPAGNE</i>	69
[RESSOURCES MATHÉMATIQUES].....	85
<i>PRÉCISIONS SUR LE CARACTÈRE INTRINSÈQUE DE L'ÉMERGENCE</i>	85
<i>FRANÇOIS NICOLAS : RÉVOLUTIONS PAR ADJONCTION-EXTENSION</i>	87
[REVUE DE PRESSE].....	103
<i>REVUE FRACAS</i>	103
<i>REVUE LA RECHERCHE : « LES SOLS »</i>	105
[ANNONCES].....	107
<i>LA QUESTION SARTRE (ALAIN BADIOU ET PASCALE FAUTRIER)</i>	107
<i>PIERRE BOULEZ AUJOURD'HUI (LAURENT BAYLE)</i>	108
<i>SÉMINAIRE : MAMUPHI (IRCAM)</i>	109

Générique-monde

Ressources pour un temps de décomposition

Échelle mondiale. Travail sur les échelles d'émancipation.

Émergence locale / portée globale. Tension de l'universalité

Singularité (universalisable) vs particularité (identitaire). Partage des subjectivités

Confiance dans l'humanité

Orientation/Désorientation

Affirmation/Accablement

Détermination/Déploration

Espoir/Espérance

Révolutionner l'idée de révolution communiste. Ce que veut dire révolution culturelle.

Trois figures de révolution :

*abandon-déplacement, destruction-reconstruction, adjonction-extension, nouveauté communiste
Communes Populaires*

Intellectualité tâche bord du vide composer ressources tracer orientation brèche ouverte victoire sur nous-mêmes courage fécondité pensée points tenus futur angoissant défié par entame marches longues singulières. L'émancipation comme conquête et non comme promesse.

Décomposition avérée du monde.

Délires paranoïaques, concours de matamores, fascismes gestuels, bombardements radicalisés, impunités triomphantes, proclamations impuissantes. Placidité de la Chine. Bande annonce bruyante d'une guerre mondiale.

ÉDITORIAL

-1-

Acharné à fermer toute espérance à l'Humanité, le monde capitaliste contemporain, livré à lui-même, sombre dans le grotesque avant de verser dans le chaos. Corrélat : l'Humanité serait entrée dans une ère de glaciation subjective où domineraient les effets paralysants de la déraison, de l'effroi et de l'angoisse.

-2-

Bien possible, mais nul n'est condamné à se laisser envahir par le nihilisme passif de la plainte accablée et de la désorientation assumée.

-3-

À l'écart de la tourmente des sentiments négatifs, il nous faut renouveler des perspectives communistes de justice et d'égalité pour notre temps au moyen d'une indispensable intellectualité.

Un texte du Cercle communiste *Longues Marches* en expose dans ce numéro l'axe central : révolutionner la culture communiste face à l'implosion du projet communiste du XXème. Il en explicite la problématique et en indique les voies.

-4-

La Revue fait également place aux positions affirmatives, aux trouées émancipatrices offertes par des « points » tenus subjectivement dans sa vie, son travail, ses activités, ses relations aux autres. Ces points existent bel et bien, matérialisent notre confiance en l'Humanité et incarnent l'affrontement vital, contemporain, entre orientation émancipatrice et désorientation nihiliste.

-5-

Ainsi, dans ce numéro, et dans une nouvelle rubrique, la prise de position de Sol V. Steiner sur la singularité juive.

-6-

La Revue *Longues Marches* associe de longs textes argumentés à des textes plus courts d'intervention. Les modes de lecture en sont évidemment différents. Les premiers impliquent l'étude, condition de leur discussion. Les seconds offrent une prise plus directe au débat.

-7-

Cherchant à ouvrir les portes d'une nouvelle orientation émancipatrice, les articles défrichent des questions théoriques ou empiriques, risquent des hypothèses, soumettent des prises de position. Ils ne cherchent pas à former avec nos lecteurs un stérile chœur des déplorations.

-8-

La Revue veille à élargir son champ d'intervention par la diversification des rubriques. Nous ouvrons dans ce numéro une rubrique « Enquêtes » avec le récit commenté d'une conception singulière développée par un paysan de Picardie de son travail agricole.

Une Revue de presse a été également créée pour signaler des numéros intéressants de revues.

-9-

Diogo Faia Fagundes nous livre une analyse de l'idéologie mouvementiste qui a guidé en Amérique Latine les importants mouvements sociaux du début des années 2000. Les réunions du Forum social mondial à Porto Alegre en furent l'écho mondial. Il montre le contraste entre la critique radicale du capitalisme menée par ces mouvements et la modestie de leurs réalisations politiques, au point de ne plus pouvoir offrir de contrefeux à la montée actuelle de l'extrême droite.

-10-

Éric Brunier poursuit son approche de la modernité picturale conçue comme *CouleurS* en prenant appui sur les peintures présentées lors d'une exposition récente au Musée d'art moderne de la ville de Paris et consacrée aux résonances entre *L'Âge atomique* (de la radioactivité à la bombe) et la peinture moderne.

-11-

Dans *Choses Vues*, deux films sont recensés (*No Other Land* et *Les Feux Sauvages*) ainsi que l'exposition *Apocalypse. Hier et aujourd'hui* organisée à la Bibliothèque François-Mitterrand du 4 février au 8 juin 2025. Éric Brunier en propose une analyse critique à partir d'une interprétation de *L'Apocalypse* de Jean.

-12-

Dans *Choses Lues*, Francis Anclois revient par une brève note critique sur un livre récent de Pierre Charbonnier sur « l'écologie de guerre » qui soutient la relation entre paix et exploitation fossile dans l'après seconde guerre mondiale avant d'appeler à la possibilité de réduire les émissions de carbone dans l'actuel contexte géopolitique de guerre.

-13-

Dans son étude sur la relation Ville/Campagne, ses fondements et son actualité, Alain Rallet distingue une approche classiste dominante dans la tradition marxiste qui a échoué à réduire les différences entre villes et campagnes et une approche politique partant directement de la réduction de ces différences comme effectuation communiste de la transformation des rapports sociaux. Il explore dans une seconde partie les formes sous lesquelles se présente le rapport ville/campagne aujourd'hui et les angles possibles à partir desquels le transformer.

-14-

Au titre des ressources offertes par les mathématiques, François Nicolas revient dans une courte note sur la notion d'Émergence (présentée dans le n°3) puis distingue, en s'appuyant sur les évolutions de l'analyse dans les mathématiques modernes, trois types de révolution caractérisées par trois couples : Abandon-Déplacement, Destruction-Reconstruction, Adjonction-Extension. Il spécifie les caractéristiques du dernier couple en en faisant un mode de lecture de l'expérience des Communes Populaires comme nouveau type de révolution.

-15-

Pour terminer l'annonce de deux parutions : *La question Sartre* d'Alain Badiou et Pascale Fautrier, *Pierre Boulez aujourd'hui* de Laurent Bayle.

[CERCLE COMMUNISTE *LONGUES MARCHES*]

Voici un rapport du nouveau Cercle communiste *Longues marches* qui se propose de reconstituer une activité communiste **militante**.

Ainsi, **Revue** et **Cercle** communistes *Longues marches* se complètent-ils.

POUR MIEUX S'ORIENTER, RÉVOLUTIONNER LA CULTURE COMMUNISTE

Préalables

Un « Cercle »

Notre Cercle est l'invention d'une forme organisationnelle se situant entre deux formes traditionnelles de collectifs : le Salon et le Groupe.

- Dans un **Salon**, on vient librement échanger de libres points de vue sur une actualité donnée (par exemple littéraire et artistique, sociale et politique, scientifique ou autre...). À proprement parler, ces échanges n'engagent à rien, ni individuellement ni collectivement, et chacun peut y participer à sa convenance.
- Dans un **Groupe**, chaque membre s'approprie LE POINT constituant le groupe en question (*ligne politique, manifeste artistique, programme scientifique...*). D'où une discipline collective des conséquences de ce point : son examen, les actions qu'il engage, le bilan des effets de sa mise en œuvre...

L'idée d'un **Cercle** est plutôt celle d'un collectif qui ne repose ni sur l'absence de tout point (*Salon*), ni sur l'existence d'un unique point commun, constitutif du collectif en question (*Groupe*). Il s'y agit plutôt de **mettre en cercle différents points**, individuellement tenus mais susceptibles de partager entre eux non pas leurs énoncés respectifs (leurs *motifs* particuliers) mais une subjectivation commune et une énonciation semblable (leur *mobile*). Autrement dit, il s'agit de faire cercle de différents points, partageant le même rapport subjectif au centre commun suivant : *comment réactiver une politique communiste de type nouveau dans le monde contemporain ?*

Rappelons que la géométrie nous apprend qu'il suffit de trois points non alignés pour former un cercle.

Nos trois points primordiaux – nos trois points de vue sur notre question centrale - pourraient être les suivants :

- 1) la question écologique,
- 2) le défi subjectif des guerres,
- 3) la question d'une culture communiste renouvelée.

Ainsi, notre Cercle communiste s'envisage comme un Cercle communiste (par son centre commun) de communistes (par la diversité de points de vue portés sur ce centre et composant sa circonférence).

Argumentaire général

La très grave crise de confiance que traverse actuellement l'Humanité

crise qui prend la triple forme subjective d'une angoisse **écologique**, du déferlement des emprises **nihilistes** et du déchaînement de **guerres** injustes, le tout tétanisant les consciences plutôt que les stimulant ¹

¹ Leçon : se méfier des discours qui se contentent d'exacerber les angoisses en prétextant que ceci de soi-même

tient à ce qu'elle n'a toujours pas fait son deuil, cinquante ans après, de la trahison politique de la Révolution communiste chinoise [RCC : 1958-1976] **par le PCC**, celui-là même qui prétendait la diriger.

L'angoisse actuelle ne tient donc pas à une simple **absence** de politique communiste, et ce faute de nouvelle stratégie suite à **l'échec** de l'ancienne (qui s'appuyait sur des Partis communistes édifiant des États socialistes pour mieux diriger ensuite leur dépérissement).

Certes la **défaite extrinsèque** de la RCC s'appuie sur son **échec intrinsèque** mais cet échec ne tient pas seulement à la butée sur une difficulté insurmontée. L'échec en question ne s'est pas limité à une passivité face au mur d'une impossibilité ; il s'est accompagné d'une activité propre : l'autodestruction du PCC, son sabordage, en vérité sa **trahison** politique (puisqu'il s'est converti en organisateur d'un capitalisme d'État autoritaire de type nouveau et, désormais, en impérialisme mondial rival de l'impérialisme américain).

Cette trahison a été rendue possible par une **implosion** (intrinsèque) du projet politique communiste, son noyau organisateur (« le prolétariat ») s'étant progressivement avéré être politiquement **vide**, s'étant donc politiquement évidé au cours même de cette RCC.

« Tu n'es plus aujourd'hui qu'un oignon qu'on épluche. Et je vais t'éplucher, Peer Gynt, mon bel ami. D'abord une pelure, en lambeaux que j'enlève. Puis une autre, minable et piteuse d'aspect. L'oignon se rapetisse, il disparaît, il fond, Et je n'entrevois pas de noyau ni de fond. Eh ! c'est qu'il n'en a pas ! Non ! rien que ces coquines de feuilles qui se font de plus en plus mesquines. » Ibsen

Tout de même, le projet communiste s'avère désormais être celui non d'une pêche ou d'une cerise mais d'un oignon sans noyau substantiel générateur. Autant dire qu'il se constitue autour d'un vide central par enchevêtrement de pelures : les libres décisions politiques et leurs conséquences.

Notons que ce vide n'est pas extrinsèque (il ne procède pas de l'ablation d'un noyau primordial). À proprement parler, il ne relève pas d'une absence (l'oignon n'est pas une cerise handicapée). Disons que **ce vide est intrinsèque** et non pas de circonstance².

Pour que l'Humanité franchisse courageusement son deuil en décidant de s'engager dans un nouveau communisme

nouveau communisme qu'on va dire **moderne** pour le différencier du communisme **classique** qui a prévalu aux XIX^e et XX^e siècles

il revient aux communistes d'aujourd'hui d'assumer le vide central

que l'implosion de la catégorie politique de **prolétariat** leur lègue³

pour le circonscrire et composer, aux bords de ce vide, un nouveau réseau de décisions politiques d'émancipation.

Où l'on retrouve que penser un tel vide, c'est s'extraire d'un vide de la pensée...

D'où les considérations qui suivent pour engager ce travail, **notre** travail.

stimulerait les activités conscientes...

² Tout de même les secrets véritables ne sont pas constitués par dissimulation (tel un enfant jouant à cache-cache). Ils sont intrinsèques et c'est pour cela (Lacan) qu'un aveu ne les résorbe pas.

³ Ce vide est politiquement décisif car il fait que la stratégie politique ne dispose plus de forces **socialement assurées**, que sa mise en œuvre effective n'est plus **garantie** par l'existence historico-sociale d'une inépuisable armée prolétaire de réserve...

Problématique

Mutation d'époque

« Il faut avoir confiance dans les masses ; il faut avoir confiance dans le Parti. Ce sont là deux principes fondamentaux. Si nous avons le moindre doute à cet égard, nous serons incapables d'accomplir quoi que ce soit. »
Mao, 31 juillet 1955 (Sur le problème de la coopération agricole)

Pendant deux siècles, le projet politique communiste s'est adossé à une triple confiance :

- 1) confiance dans l'**Histoire**, entendue comme histoire des luttes de classes ⁴,
- 2) confiance dans le **Parti** communiste du prolétariat,
- 3) confiance dans **les masses**.

Adossé à cette confiance, ce projet fondait l'**espoir** d'une Humanité s'émancipant de sa division antagonique en classes, et réduisant ses grandes divisions sociales entre travail manuel et travail intellectuel, travail de conception et travail d'exécution, travail de production et travail de reproduction (essentiellement féminin), villes et campagnes, sociétés civiles et États...

« La création en masse de la conscience communiste ne peut s'opérer que par une révolution. »
Marx et Engels (1845-1846, *L'idéologie allemande*)

« Il est de notre devoir de rendre la révolution permanente. »
Marx (1850, *Adresse du Comité central à la Ligue des communistes*)

Les politiques communistes, organisées à échelle internationale par coordination de différents Partis communistes, s'attachaient alors à une **révolution ininterrompue et par étapes** (démocratique/socialiste/communiste) devant conduire l'Humanité hors de sa préhistoire néolithique vers une société sans exploitation et sans classes, sans États et sans guerres.

Comme l'on sait, ce grandiose projet s'est fracassé en Chine au terme de la Révolution communiste chinoise [RCC], période (1958-1976) pendant laquelle le destin de l'Humanité entière s'est joué.

Le XXI^e siècle assiste aujourd'hui impuissant au déchaînement (à relents apocalyptiques) des ennemis de ce projet collectif d'émancipation, féroces ennemis qui ont désormais les mains et l'esprit libres pour surexploiter l'homme par l'homme, sur-opprimer les peuples et leur cœur féminin, surdominer les petits pays en les livrant au pillage éhonté de leurs ressources humaines et naturelles, sur-dévaster l'environnement naturel de l'Humanité pour installer sur la Terre entière un développement séparé (apartheid mondial) garantissant aux dominants des zones tranquilles de reproduction à l'écart des dévastations naturelles et préservées des catastrophes environnementales.

Une page stratégique de l'histoire de l'Humanité s'est donc tournée après l'implosion, l'échec et la défaite ⁵ de la RCC et, corrélativement, de l'immense projet communiste.

Rappelons qu'à partir de 1848, ce projet politique a pris la relève d'une histoire multimillénaire où *communisme* nommait non tant une politique qu'une idée dont Alain Badiou a brossé les grands traits sous le signe d'« *invariants communistes* » ⁶.



⁴ Soit « le matérialisme historique » au principe du communisme marxiste : « *L'histoire de toutes les sociétés jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des luttes de classes.* » Marx (1848, *Manifeste du parti communiste*)

⁵ Dans cet ordre : c'est l'*implosion* interne de la RCC qui a engendré son échec et par là son inéluctable *défaite*.

⁶ Voir son *De l'idéologie*

« *L'engagement, c'est de ne pas tenir l'échec pour une raison acceptable de désengagement. Et, au rebours, de ne pas envisager la réussite comme une condition obligatoire de l'engagement.* »
Alain Badiou ⁷

L'Humanité se trouve donc aujourd'hui à un carrefour stratégique de son destin.

Deux voies se disputent actuellement son avenir :

- se précipiter dans l'autodestruction de ses perspectives émancipatrices et dans le déchaînement de ses déchirements internes – voie nihiliste **active** d'un capitalisme néolibéral et guerrier ;
- faire le dos rond en priant quelque puissance transcendante (Dieu ou État supranational) de réguler les passions dévorantes et destructrices des ennemis de l'Humanité – voie nihiliste **passive** d'un capitalisme socialisé d'État.

Ne comptons pas ici comme orientation d'ensemble la perspective communautariste (celle d'un nihilisme **degré zéro**) où des collectifs restreints, abandonnant l'Humanité à son triste sort, se retirent en quelques lieux reclus, préservables (on ne sait trop comment...) des cataclysmes humains et naturels qui s'amoncellent à l'horizon pour y vivre ce « *communisme ascétique calqué sur Sparte* » dont Engels se gaussait déjà en 1878 dans l'*Anti-Dühring*.

En cette situation, il nous revient de dégager la possibilité d'une autre perspective d'ensemble, non pas en relançant une politique communiste de notre temps – ce dont nous sommes malheureusement aujourd'hui bien incapables – mais en contribuant à une reconstitution stratégique du projet politique communiste.

Rigueur

Attachons-nous à le faire avec rigueur, cette rigueur seule à même de nous assurer quelque assise intellectuelle, apte à la confrontation matérialiste des esprits.

Petite incise historiographique. En France, au mitan des années 1960, l'intérêt pour la politique maoïste s'est renforcé du travail d'Althusser (*Pour Marx*) qui rehaussait la rigueur de la pensée marxiste ; ainsi, le discours politique pouvait se déployer sous le signe d'une fermeté et d'une précision prenant pour référence celles du discours scientifique.

Efforçons-nous donc de penser nos questions politiques contemporaines avec toute la rigueur dont nous sommes capables en sorte d'éclairer rationnellement les décisions d'orientation et de direction qui nous reviennent.

Révolutionner...

« *Entre la société capitaliste et la société communiste, se place la période de transformation révolutionnaire de celle-là en celle-ci. À quoi correspond une période de transition politique où l'État ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat.* »

Marx (1875, *Critique du programme de Gotha*)

Ne nous le cachons pas : si le projet communiste est bien un projet révolutionnaire, ceci implique de **révolutionner ce projet révolutionnaire**.

Ce faisant, nous maintenons ici la perspective proprement **révolutionnaire** du communisme. Dans les années 1980, l'UCF(ml) puis l'O.P. ont très cher payé l'idée que le thème de la *révolution* serait devenu politiquement saturé : liquider ainsi ce thème s'est avéré liquider purement et simplement le projet communiste et corrélativement tout projet politique.

À ce titre, précisons ce point : l'important ici est le verbe *révolutionner* plutôt que le substantif *révolution* s'il est vrai que le terme de *révolution* tend à cibler l'État (une révolution est usuellement comprise comme action révolutionnant l'État) quand l'orientation marxiste et maoïste privilégie le fait de révolutionner les rapports sociaux (révolutionner s'entendant alors ici comme transformation radicale et globale).

⁷ Sartre et *l'engagement* (2013)

C'est aussi en ce point que les maoïstes se séparent d'un Staline déclarant en 1928 que « la révolution est finie » c'est-à-dire au moment précis où l'État soviétique étant définitivement consolidé, commençait dans les campagnes la révolution des rapports sociaux de production. À rebours, dans une conception proprement maoïste, révolutionner l'État est une condition préalable (nécessaire mais nullement suffisante) pour révolutionner ensuite la société de classes et l'ensemble de ses rapports sociaux (de production, d'habitation, de peuplement et d'organisation).

« Dictature du prolétariat »

Révolutionner le projet révolutionnaire se joue tout particulièrement aujourd'hui dans la question de la dictature du prolétariat [DdP] que nous lègue le testament maoïste de la RCC ⁸.

Assumons : cet héritage ne saurait plus, cinquante ans après, rester le nôtre puisque l'implosion-échec-défaite de la RCC a invalidé l'hypothèse de la DdP (en invalidant tant l'hypothèse « prolétariat » que l'hypothèse « dictature »).

Il est vrai que l'hypothèse de la DdP était adossée à l'hypothèse préalable d'un matérialisme historique (soit l'idée d'une progression nécessaire de l'Histoire entendue comme histoire des luttes des classes). Rappelons donc comment l'hypothèse d'un prolétariat international, garant de l'effectivité du matérialisme historique, a irrémédiablement buté (en Chine à partir de 1958) sur l'étape proprement communiste de la révolution ininterrompue à l'intérieur du socialisme.

« Prolétariat »

Si l'on entend par *prolétariat* une classe composée par l'ensemble des prolétaires ⁹, prolétaires alors caractérisés comme ceux qui n'ayant que leurs bras, n'ont pas d'intérêt particulier à défendre, force est alors d'admettre qu'une telle base *sociale* n'a pas constitué le socle d'une classe *politique* – le *prolétariat* – susceptible de diriger politiquement l'Humanité au-delà d'un socialisme rendu bien vite indiscernable d'un capitalisme d'État.

Deux raisons intriquées peuvent en rendre compte :

- 1) ne pas avoir d'intérêt propre n'entraîne nullement ipso facto de faire siens les intérêts d'ensemble de l'Humanité : la **double négation** (« pas d'intérêts privés ») ne vaut pas **affirmation** d'une cause commune générique ;
- 2) la révolution politique ininterrompue et par étapes conduit – heureusement ! – à doter bien vite ceux qui n'avaient rien d'un travail stable et d'un métier, d'un logement et d'une famille, d'une éducation et d'une culture en sorte qu'ils ont désormais quelque chose à reproduire, à faire persévérer dans son être, à défendre et donc « à perdre » ¹⁰, en sorte autrement dit que les prolétaires sont devenus... des ouvriers.

Or, sans l'hypothèse *prolétariat* et sans la perspective corrélative d'un État socialiste de dictature (dirigé par un prolétariat doté de son Parti communiste), une faille se creuse entre confiance et espoir communistes, faille qui est aujourd'hui devenue un gouffre infranchissable : qu'espérer en effet si la confiance en la possibilité même d'un Parti communiste (solidement adossé à la garantie de forces sociales prolétaires réellement existantes) s'est entièrement évanouie ?

⁸ Voir la reprise de cet héritage dans le livre de Cécile Winter sur la Révolution culturelle.

⁹ On donne ainsi au terme *prolétariat* une base sociale objective et on ne se contente pas de la caractériser subjectivement comme ensemble des *communistes* ou des *révolutionnaires* (entendus comme ceux qui épousent la cause révolutionnaire) car, dans ce cas, à quoi bon ce terme supplémentaire ?

¹⁰ Ceci s'est manifesté dès le début de la RCC dans les réticences des ouvriers des usines d'État (*Danwei*) à partager les garanties de leur statut avec les femmes du peuple créant dans les villes des Communes populaires urbaines.

« Dictature »

L'hypothèse « DdP » a également buté sur l'idée même d'une dictature (étatico-politique) apte à contenir (canaliser, restreindre, enserrer voire faire disparaître) les forces politiques antagoniques aux perspectives communistes.

En effet, il s'est avéré que l'ennemi bourgeois de la RCC était installé au sein même du PC et de l'État socialiste, voire même campait à sa tête (et non plus tentait de s'infiltrer à ses marges sous quelque visage fallacieux). Cette « découverte », apparue lors de la conférence de Lushan à l'été 1959, a pris mesure d'un point entièrement nouveau : autant les révolutions précédentes (démocratique et socialiste) affrontaient des ennemis préexistants, bien identifiés et connus de longue date, autant la révolution communiste chinoise à partir de 1958 va devoir affronter de nouveaux ennemis jusque-là inconnus, plus encore des **ennemis de type nouveau** car engendrés par la révolution qu'ils combattaient plutôt que lui préexistants ¹¹.

Ce trait distinctif de la révolution communiste – ses ennemis les plus déterminés ne lui préexistent pas mais c'est elle qui les engendre - s'intrique à son caractère singulier de révolution par adjonction-extension et non plus par destruction-reconstruction : en 1958, la RCC vient événementiellement **adjoindre** les Communes Populaires [CP] **à la révolution socialiste** engagée en 1953 et accélérée au même moment par un Grand Bond en Avant [GBA], étatiquement planifié.

« Pour nous, le communisme n'est pas un état de choses qu'il convient d'établir, un idéal auquel la réalité devra se conformer. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel des choses. »

Marx et Engels (1845-1846, *L'idéologie allemande*)

Cette première singularité intrinsèque de la révolution communiste (elle adjoint pour étendre plutôt qu'elle ne détruit pour reconstruire) se renforce d'une seconde : cette adjonction *communiste* est celle de **mouvements politiques de masse** - celui de paysans dans les campagnes (CP rurales ¹²), celui de femmes du peuple dans les villes (CP urbaines ¹³) – et elle diffère ce faisant de l'adjonction *socialiste* concomitante de **mesures étatiquement planifiées** (celles du GBA accélérant brutalement le second Plan quinquennal socialiste). Autant dire que cette adjonction communiste est elle-même de type nouveau !

Au total, la révolution communiste *réduplique* son type nouveau : nouveauté d'énoncé (il s'agit d'adjonction et non plus de construction) et nouveauté d'énonciation puisque cette adjonction est conçue de manière nouvelle comme adjonction de mouvements politiques de masse – « *sans mouvement communiste, pas de communisme* » (*Mao*) - et non plus de constructions programmées.

Reformulons cela.

- Synthétiquement : si le socialisme se construit (il s'édifie), le communisme se cultive (il germe et pousse).
- Mathématiquement : pendant la RCC, la différence entre l'adjonction socialiste du GBA et l'adjonction communiste des CP fait retentir en politique la différence mathématico-logique entre l'adjonction algébrique *moderne* de Galois (1830) et l'adjonction *contemporaine* par forçing ¹⁴ de Cohen (1963).

¹¹ À l'été 1959, le paradigme en sera *Peng Dehuai* et bientôt « les révisionnistes », à commencer par ceux du PCUS de Lénine.

Le terme même de *révisionniste* suffirait à indiquer que ces nouveaux ennemis sont de type nouveau car intrinsèquement **engendrés** par la nouvelle séquence révolutionnaire.

¹² À partir du 27 avril 1958. Point ici très important et à ne jamais oublier : avec les Communes populaires rurales, les paysans organisaient un **dépassement communiste des coopératives socialistes**, et inventaient ce faisant une voie nouvelle (non programmée) se détachant à la fois d'une simple étatisation (telle la transformation bolchévique, dans les années 1930, des *sovkhozes* en *kolkhozes* ou **fermes d'État**) et d'une **autogestion** de type yougoslave. D'où l'opposition bien compréhensible d'une partie du Parti-État, représentée l'été 1959 par *Peng Dehuai*.

¹³ À partir du 18 août 1958 – voir le travail de Fabio Lanza dont il sera question en détail dans notre prochain numéro.

¹⁴ Entendons simplement ici *forçing* comme *implication de type nouveau* : « Le nom *forçing* a été choisi pour suggérer l'analogie avec le concept usuel d'implication, mais en un nouveau sens. » (Cohen)

Sans nous étendre ici sur cette distinction mathématique, retenons-en cet important résultat pour nous : dans l'adjonction à la Cohen, autant le travail affirmatif (extension par adjonction d'affirmations) est bien « forçable » (c'est-à-dire que l'extension engendrée est rationnellement contrôlable), autant le travail du négatif (extension par adjonction de négations) ne peut l'être ¹⁵, ce que l'on peut politiquement interpréter ainsi : si l'on peut rationnellement contrôler (anticiper, projeter) les effets révolutionnaires des nouvelles affirmations communistes adjointes à l'édification du socialisme, **on ne peut rationnellement contrôler** (anticiper, prévoir, mesurer, canaliser) **le travail contre-révolutionnaire** que les adversaires et ennemis suscités par ces nouvelles affirmations vont engager !

Conséquence : puisque **nul n'est contraint de rester communiste au-delà du socialisme**, il est intrinsèquement possible *dans le socialisme* de **devenir** anti-communiste ¹⁶.

Dans la France des années 1970, ce point a permis à Foucault puis aux nouveaux philosophes d'en tirer les leçons suivantes : toute révolution, quoique nourrie de bonnes intentions, ne peut que produire de nouveaux maux (nouveaux conflits, nouvelles divisions...) dont le prix sera estimé trop élevé pour continuer de justifier le désir de révolution (« *la désirabilité même de la révolution fait aujourd'hui problème.* » ¹⁷) en sorte qu'il conviendrait de se résigner à la politique parlementaire du moindre mal...

À ce titre, là où **la dictature de l'État socialiste** sur ses vieux ennemis de classe avait un sens politique, on voit mal le sens proprement communiste qu'aurait une dictature politique sur les nouvelles adversités suscitées par les mouvements communistes de masse, adversités que Mao n'a d'ailleurs eu de cesse de traiter comme contradictions non antagoniques pour éviter précisément qu'elles ne deviennent des contradictions avec des ennemis.

Mao a clairement pris mesure politique de tout cela en lançant en 1963 le *Mouvement d'éducation socialiste* puis en 1966 la *Révolution culturelle prolétarienne* ¹⁸, autant de manières de rétroagir à la réaction anticommuniste (qui s'était constituée de l'intérieur même de la RCC) par de nouveaux mouvements idéologico-politiques de masse et non pas par une simple discipline de Parti et une pure dictature d'État. Mais ces relances ¹⁹ sont venues buter début 1967 sur leur caractère « prolétarien » quand l'unique tentative de « Commune ouvrière » (Shanghai) a échoué à étendre aux usines les Communes populaires inventées, dix ans plus tôt, par les paysans dans les campagnes et par les femmes du peuple dans les villes.

Affirmation et travail du négatif

De tout cela, retenons deux points :

- 1) la politique communiste peut rationnellement anticiper les effets révolutionnaires des **affirmations** que les mouvements communistes de masse mettent en œuvre mais elle ne peut rationnellement anticiper les effets contre-révolutionnaires des forces réactives que ce processus rend possibles ;

¹⁵ Sur ce point, voir les remarques d'Alain Badiou dans *L'être et l'événement* (p. 454) : la procédure de forcing, ne pouvant contrôler les négations comme elle contrôle les affirmations, va considérer qu'« *il est possible de nier dès que l'on n'est pas contraint d'affirmer* ». Ainsi la procédure de forcing remplace « *la nécessité de la négation par la non-nécessité de l'affirmation* ».

¹⁶ Nul besoin donc, pour en rendre compte, de recourir à l'imaginaire d'une trahison originaire, qui aurait été longtemps cachée (voir le procès de Peng Dehuai à Lushan qui, contre le gré même de Mao, souvent dérape : alors qu'il s'agit d'abord de comprendre politiquement pourquoi Peng a décidé l'été 1959 de critiquer les nouveautés GBA et CP, l'enquête militante prend un tour parfois policier, comme si Peng n'avait fait que rendre publiques de très vieilles tendances réactionnaires jusque-là hypocritement dissimulées). Effet délétère : le tournant subjectif de 1958 est ainsi nié et politiquement traité comme s'il s'agissait d'une simple prolongation du projet socialiste.

¹⁷ Michel Foucault : « *Le retour de la révolution, c'est bien là notre problème. [...] C'est la désirabilité même de la révolution qui fait aujourd'hui problème... [...] Faire de la politique autrement que politicienne, c'est essayer de savoir avec le plus d'honnêteté possible si la révolution est désirable.* » (mars 1977, *Le Nouvel Observateur*, entretien avec BHL ; *Dits et écrits II*, p. 266-267)

¹⁸ Notons le triple glissement : *mouvement* → *révolution*, *éducation* → *culture*, *socialiste* → *prolétarien* (autant dire *communiste*).

¹⁹ Que l'on peut alors associer au travail d'une *double négation* puisqu'il s'agit de combattre une réaction – mieux encore au travail d'une *négation doublée* si l'on entend par là que la « négation de la négation » mobilise ici des négations de deux types différents (« négation de type 2 d'une première négation de type 1 ») puisqu'il s'agit ici de nier *en communiste* une négation *réactionnaire*, donc de la nier autrement qu'elle-même ne nie le communisme.

- 2) par contre, une fois ces forces contre-révolutionnaires activement entrées en scène (d'où l'importance de laisser à chacun le temps et la possibilité de se prononcer en connaissance de cause et de se déclarer ²⁰), la politique communiste peut affronter cette nouvelle adversité.

Ainsi, la politique communiste met l'**affirmation** révolutionnaire au poste de commandement mais lui accole secondairement son propre **travail du négatif** (centré sur le traitement des inéluctables contradictions antagoniques).

Que faire ?

« Mener un combat ardu pendant plusieurs dizaines d'années, comme durant une seule et même journée, et cela toujours dans l'intérêt des larges masses, des jeunes et de la révolution, voilà ce qu'il y a de plus difficile ! »

Mao (15 janvier 1940)

Tout ceci acté, que peuvent encore faire les petites poignées de communistes dispersés sur la planète, inéluctablement attachés à leur lieu actuel de travail et d'habitation comme à l'étroite fenêtre temporelle ²¹ que les hasards de l'existence leurs ont impartie ?

Si la reconstitution de perspectives stratégiques (pour une politique communiste de type nouveau à échelle de toute l'Humanité) déborde de toutes parts leurs possibilités actuelles, leur restent cependant la possibilité (autant dire la nécessité subjective ²²) de s'arrimer ²³ au monde contemporain en quelques points politiques en sorte d'y agir effectivement.

Formalisons cet arrimage sous forme d'une pince à deux branches :

- d'un côté, il s'agit de reconstituer une **confiance** et une **espérance** communistes en l'Humanité ;
- de l'autre, il s'agit de revitaliser ici et maintenant la perspective d'une politique communiste en quelques **points** judicieusement tenus.

On pourrait résumer cette pince comme articulant une **culture** communiste de type nouveau ²⁴ et une politique communiste d'**acupuncture** militante.

La suite de ce texte va détailler la première de ces deux branches, la proposition d'acupuncture militante (et sa doctrine des points et lignes-méridiens ²⁵) ayant déjà avancée dans différents articles de la revue.

Notons : à la triple confiance des communistes au cours des XIX^e et XX^e siècles (dans l'Histoire, dans le Parti et dans les masses), nous substituons aux deux dernières des confiances dans l'orientation communiste et dans l'Humanité et nous abandonnons la première pour substituer à l'**espoir** que cette Histoire entendait garantir une **espérance** qui ne rend plus rien à l'hypothèse d'une totalisation historique.



Détaillons cela en trois volets :

- I. En quel sens proprement communiste parler ici d'**Humanité** ?
- II. Qu'entendre par **confiance communiste** renouvelée en l'Humanité ?
- III. Qu'entendre par une **espérance communiste** en l'Humanité venant relever son ancien **espoir** ?

²⁰ On sait l'importance que Mao donnait à cette dimension « démocratique », contre la discipline aveugle des militants prônée par Liu Shaoqi dans *Pour être un bon communiste*.

²¹ Une vie de militant, c'est au mieux soixante ans d'activités quotidiennement soutenues.

²² du moins pour ceux qui décident d'endosser l'héritage de cette longue et grandiose histoire communiste

²³ d'embrayer, de « capitonner » dirait Lacan...

²⁴ Mao n'a eu de cesse de mettre en avant le caractère politiquement décisif de la lutte proprement *idéologique* et du front *culturel*.

²⁵ Ici également s'indique une révolution à engager de la culture communiste : raisonner moins en termes de **ligne** politique que de **points** politiques activant des lignes de force (équivalent des « méridiens » de l'acupuncture).

I. « Humanité »

« La libre concurrence, la lutte pour la vie, célébrée par les économistes comme la plus haute conquête de l'histoire, est l'état normal du règne animal. »

Engels (1883, Introduction à *Dialectique de la nature*)

« Le communisme représente la cause de l'humanité tout entière et non seulement celle des ouvriers. »

Engels (1845, *La situation de la classe ouvrière en Angleterre*)

Précisons d'abord en quel sens politique (nullement « humanitaire ») nous parlons ici en communistes d'*Humanité*.

L'Idée d'Humanité

« De quoi s'inquiéter, à propos d'une espèce (et donc de ce qui par excellence se domestique), sinon de sa survie ? »

Alain Badiou (*Le Siècle*)

Thématiser le communisme comme « **cause de l'Humanité tout entière** » est une vieille tradition marxiste. Le mot *Humanité* désigne alors une Idée de l'humanité²⁶, non sa simple réalité empirique comme ensemble des êtres humains, passés, vivants et à venir²⁷. C'est l'Idée que le genre humain – genre animal parmi bien d'autres – est en capacité **collective** de s'émanciper²⁸ pour adjoindre, à son existence animale et vitale, une ek-sistence (subjective) *collective* outrepassant son existence au gré des *justices* politiques, *beautés* artistiques, *vérités* scientifiques et *bonheurs* amoureux²⁹ qu'elle est capable de produire.

Cette Idée d'une Humanité en capacité collective d'émancipation opère au cœur de toute détermination communiste, et ce bien avant même sa constitution proprement politique au XIX^e siècle : posons que toute détermination communiste s'adosse à une telle Idée. C'est donc le rapport à une telle Idée qu'il nous faut reconstituer aujourd'hui, dans une époque qui se dresse directement et massivement contre elle.

Trois remarques

- On entendra ici par « Idée » d'Humanité ce qui lui donne forme (ce qui la *formule* et/ou la *formalise*).
- Ce faisant l'Humanité est considérée comme **constituante** des individus (des êtres humains) qui la composent plutôt que *constituée* à partir de leur somme.³⁰

« L'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux. »

Marx (1845, sixième thèse sur Feuerbach)

²⁶ Tout de même un pays n'est-il pas avant tout une idée, un principe constituant plutôt qu'un agglomérat constitué ? Voir par exemple de Gaulle : « *Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France* », à rebours de la conception pétainiste de la France comme corporation des Français. Et pour lui cette idée était bien sûr d'ordre intrinsèquement étatique : « *Monsieur le ministre de l'Agriculture, vous n'êtes pas le ministre des agriculteurs !* » (à Edgar Pisani le 25 mars 1964)

²⁷ Rappelons que les êtres humains ayant existé sur Terre sont estimés à environ 80 milliards, dont 1/10^e sont aujourd'hui vivants. Sur ces 80 milliards, la moitié a existé avant J.-C. et l'autre moitié depuis nos deux derniers millénaires.

²⁸ c'est-à-dire de se prendre par la main pour n'être plus le jouet des instincts animaux et des survies végétatives, ce qui n'implique aucunement de les dénier et de viser à s'en défaire : s'émanciper, c'est se relever, se mettre debout pour voir loin, sans pour autant quitter le sol ; c'est se mettre **d'aplomb**, nullement **en surplomb**.

²⁹ Voir l'antique aptitude au *Juste* (les politiques), au *Beau* (les arts), au *Vrai* (les sciences) et au *Bon* (les amours).

³⁰ Ce point relève d'un matérialisme classique : chaque individu est produit comme être social parlant par l'existence collective préalable de sociétés et de leurs langues...

- Nous parlerons donc ici d'*Humanité* en un sens très spécifique, qui vient s'ajouter à ses trois sens classiquement répertoriés : 1) la **nature** humaine (l'humanité comme propriété de ce qui est *humain*), 2) la **bonté** sensible (« *agir avec humanité* »), 3) le **rassemblement** des hommes ³¹.

Notre acception s'écarte spécifiquement de ce troisième sens en ce que pour nous l'Humanité produit les êtres humains (plutôt que les êtres humains n'engendrent par sommation une humanité).

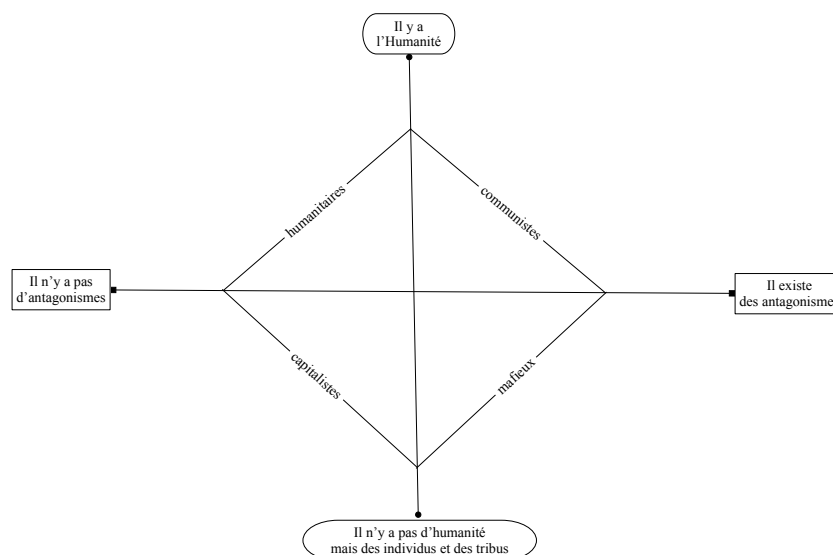
Antagonismes

Il faut alors constater que l'Idée d'une telle Humanité (en capacité collective d'émancipation) divise depuis toujours ³² l'humanité concrète et que, loin de faire consensus, cette idée dresse contre elle une galerie innombrable ³³ d'ennemis, enrôlés sous quelques increvables bannières philosophiques (sophistique, cynisme, scepticisme, pragmatisme...) et rabâchant *ad nauseam* les indémodables maximes de la résignation (« *profite du présent* », « *jouis des choses de la vie* », « *cultive ton jardin* » et « *contente-toi du moindre mal* »).

Quatre camps formels

De ce point de vue, on peut formellement distinguer quatre camps selon que l'on tient ou non qu'il existe une Humanité et qu'il y a ou non des antagonismes :

- celui des **mafieux**, bandits et truands de toutes espèces pour qui il n'y a pas d'Humanité mais il y a bien guerre de tous contre tous, spécialement prédation des faibles par les forts ;
- celui des **capitalistes** pour qui il n'y a, à proprement parler, ni Humanité ni antagonisme politique puisque pour eux le capitalisme relève de la simple nature humaine partagée par tous les individus ;
- celui des **humanitaires** pour qui il y a bien une Humanité sans prendre en compte l'existence d'un antagonisme à son endroit ;
- celui des **communistes** pour qui il y a à la fois l'Humanité et des antagonismes la concernant.



Mais cette forme générale ne suffit pas à rendre compte des spécificités de notre temps.

³¹ Selon l'historien François Hartog (*Départager l'humanité. Humains, humanismes, inhumains* ; p. 317), ce dernier sens a été ajouté au début du XIX^e siècle.

³² Autant dire depuis l'émergence de cette Idée, sans doute autour du V^e siècle av. J.-C. (avec la naissance de la philosophie en Grèce et la formulation du judaïsme en Palestine).

³³ Rappelons-nous la dure leçon du mathématicien Paul Cohen : nul n'étant contraint d'adopter cette Idée, on ne saurait prendre mesure de ses adversités !

Trois formes contemporaines d'antagonisme

De nos jours, l'antagonisme à l'émancipation collective de l'Humanité prend trois formes.³⁴

- a) Orientation « **élitiste** » : un transhumanisme vient partager le collectif humain en deux en sorte que surpasser le destin animal des êtres humains devient ici l'affaire inégalitaire d'hommes augmentés, surhommes débarrassés de leur dimension animale et surplombant une masse humaine condamnée à la simple survie.
- b) Orientation « **désingularisante** » : la capacité propre de l'espèce humaine serait en réalité de s'auto-détruire (voir sa capacité au Mal comme à l'autodestruction de son environnement – « *Anthropocène* »). Il lui faudrait donc remiser au placard ses vieilles chimères mythologiques, ses rêves prométhéens de grandeur pour se fondre également dans la masse des animaux et s'incorporer indistinctement à la multiplicité des « vivants » (végétaux compris !), des « Terrestres » habitant sur la Terre-Mère Gaïa.
- c) Orientation « **neutralisante** » : si les deux orientations précédentes répondent à la question de l'émancipation (la première par l'indépendance d'une élite, la seconde par la renonciation et la soumission de tous à l'ordre naturel du vivant), une troisième récuse le principe même de la question et soutient qu'en vérité la question d'une émancipation de l'humanité ne se pose même pas puisque l'humanité comme telle n'existe pas : en matière d'êtres humains, « *il n'y a que ce qu'il y a* »³⁵ c'est-à-dire qu'il n'y a qu'un amoncellement d'individus groupés en tribus, amoncellement vitalement condamné à l'exploitation des faibles par les forts, à l'oppression de victimes par des bourreaux, à la domination des puissants sur les impuissants.

Relance

Réfuter directement ces trois orientations n'aurait guère d'effets subjectifs : en cette affaire, comme en matière de nihilisme, la double négation est stérile car elle ne fait que relancer la puissance du négatif, celle-là même qui précisément alimente les subjectivités adverses ou ennemies.

Il s'agit donc de passer d'une « double négation » à une « négation doublée »³⁶, c'est-à-dire de « contrer » le nihilisme selon une autre logique que celle qu'il manie contre l'Idée communiste. Autant dire qu'il s'agit de s'y opposer en changeant de terrain : en revenant à la source de l'Idée, à ses contreforts et attendus.

La proposition est donc de relancer le projet communiste d'émancipation

- 1) en reconstituant une **confiance communiste** en l'Humanité ;
- 2) en fondant sur cette confiance de type nouveau des **raisons matérialistes d'espérer**, non plus sous la forme d'un *espoir* en des lendemains qui chantent mais d'une *espérance* en un présent fécond car d'ores et déjà fertilisé ici et maintenant.

³⁴ Ces trois manières de « nier » la capacité auto-émancipatrice de l'Humanité sont analogues aux trois formes de nihilisme identifiées depuis le XIX^e siècle : nihilisme **actif** (« *vouloir le rien* »), nihilisme **passif** (« *ne rien vouloir* »), nihilisme **neutre** ou **degré-zéro** (« *vouloir n'est rien* »).

³⁵ Margaret Thatcher (septembre 1987) énonce clairement l'axiome du « *matérialisme démocratique qui ne connaît que des individus et des communautés* » (*Logiques des mondes*) : « *Qu'est-ce que la société ? Il n'y a rien de tel ! Il y a des hommes et des femmes individuels, et il y a des familles.* »

³⁶ Voir les considérations précédentes. Pour une formalisation mathématique rigoureuse de tout cela, voir les travaux *mamphi* de Martin Gonzalez et l'article (F. Nicolas ; 2022) : *Algébrisation moderne de trois négations logiques*.

II. « *Confiance* » communiste

Reconstituer une confiance communiste en l'Humanité engage en vérité la reconstitution d'une double confiance : une confiance communiste dans les capacités émancipatrices de l'Humanité mais également une confiance politique dans l'énonciation communiste de ces capacités, autant dire dans l'orientation communiste générale.

Ainsi ce type matérialiste de confiance doit se déclarer par réduplication³⁷ subjective : confiance dans l'énoncé « *l'Humanité est en capacité collective de s'émanciper* » et confiance dans la position communiste d'énonciation c'est-à-dire dans la capacité proprement communiste d'intégrer une telle confiance à une orientation politique d'ensemble, non à une simple idéologie humanitaire ou religieuse.

Confiance en les capacités collectives de l'Humanité

La confiance communiste en l'Humanité se projette en **quatre dimensions**, autant dire en quatre capacités³⁸ intriquées³⁹ de cette Humanité : capacités de chaque être humain, de chaque couple homme-femme, des différents types de groupes humains et finalement des peuples.

Détaillons ces quatre projections de la confiance communiste en l'Humanité avant d'examiner leur intrication selon l'orientation proprement communiste.

A. Capacité de chaque être humain à la fraternité

Il y a d'abord la confiance dans une capacité de chaque être humain à fraterniser avec son semblable sous l'hypothèse que chacun partage la même condition humaine : fraternités de condition, de combat, de travail...

Cette **fraternisation sous le signe de l'égalité** ne relève pas de « la fraternité-terreur » de Sartre⁴⁰ : d'abord en ce qu'elle n'opère pas au principe d'un regroupement⁴¹ ; ensuite en ce qu'en son acception communiste, elle déclare un commun qui s'individualise (l'humanité entendue comme condition humaine également partagée) plutôt qu'elle n'affirme une individuation qui se partage⁴². Posons donc qu'il s'agit là d'une *fraternité-camaraderie* en égalité de situation.

Cette capacité à la camaraderie se trouve abondamment relevée par le romancier russe Vassili Grossman sous le signe d'une **bonté** fraternelle, gratuitement et génériquement dispensée comme supplément inattendu de bien des situations traversées par le peuple soviétique pendant la Seconde guerre mondiale :

« *C'est la bonté d'une vieille, qui, sur le bord de la route, donne un morceau de pain à un bagnard qui passe, c'est la bonté d'un soldat qui tend sa gourde à un ennemi blessé. [...] Le secret de l'immortalité de la bonté est dans son impuissance. Elle est invincible. Plus elle est insensée, plus elle est absurde, impuissante, plus elle est grande.* » (*Vie et destin*).

B. Capacité des couples homme-femme au bonheur

Il y a ensuite la confiance dans une capacité au bonheur des **couples** amoureux homme-femme, capacité dont l'importance aujourd'hui se trouve considérablement majorée par l'omniprésence (dans

³⁷ La réduplication n'est qu'une modalité particulière de cette auto-application ou introjection (*confiance dans la confiance, négation de la négation, décision de décider, autre de l'autre...*) qui vient intrinsèquement sceller l'autonomie d'une notion.

³⁸ Une *capacité* est une aptitude, une potentialité donc, non une *faculté* (ressortissant de la psychologie humaine ou animale).

³⁹ Mathématiquement dit, c'est un *produit* (une limite en capacité de *projections*), non une *somme* (une colimite engendrée par *injections*).

⁴⁰ Corrélatrice de « *l'individu commun (c'est-à-dire dont la praxis est commune)* » *Critique de la raison dialectique* (p. 410)

⁴¹ « *groupe en fusion* » chez Sartre

⁴² Où l'on retrouve le dilemme intellectuel : le collectif-Humanité est-il **constituant** de ses éléments ou, à l'inverse, est-il **constitué** par des individus qui s'agglomèrent ? Fraternité constituante (fraternités de travail, de combat...) ou fraternité constituée (fraternité de solitudes...).

l'Occident capitaliste) d'un discours public thématissant a contrario que la division de l'humanité en deux sexes (« *la contradiction hommes-femmes* ») constituerait son malheur et la condamnerait à une guerre indépasseable entre les sexes (où les femmes seraient massivement les victimes d'hommes-bourreaux).

Il faut bien sûr entendre ici le bonheur amoureux comme la constitution rayonnante d'un Deux intervenant et enquêtant sur le monde, à rebours donc d'un repli hédoniste sur soi et d'un égoïsme consommé à deux.

« *Les femmes soutiennent la moitié du ciel* »
Mao

Cette **capacité spécifique de l'amour hétérosexuel** inscrit donc la division de l'Humanité en deux sexes comme puissance affirmative de ce bonheur dont Saint-Just avançait qu'il était « une idée neuve », et non pas comme impuissance collective à faire peuple.

C. Capacité des groupes à l'intelligence collective

Il y a également la confiance en une capacité à l'**intelligence collective** des groupes humains de toutes espèces : collaborations scientifiques, ensembles musicaux, organisations politiques, associations de tous ordres (jusqu'à l'intelligence des corps collectifs dans les équipes sportives)...

L'intelligence humaine est essentiellement affaire collective, et, à nouveau, non tant sous la forme d'une **somme** d'intelligences individuelles que d'un **produit** collectif se projetant sur telles et tels : nul génie n'invente de part en part les mathématiques, la musique ou la politique lesquelles sont plutôt des données collectives, des « il y a » dont chacun (génie compris) peut alors tirer (ou non) parti.

D. Capacité des peuples à la justice

« *En tout cas on est dans la justice je n'ai jamais entendu dire le contraire* ».
Samuel Beckett (1976, *Comment c'est*)

Il y a enfin la confiance en une capacité des **peuples** à la justice.

Pour une caractérisation politique de la notion de Justice, renvoyons à l'article sur l'écologie dans le numéro 2 de la revue (pp. 59-61).

Rappelons simplement que, politiquement, cette notion s'adosse au postulat de l'égalité pour l'inscrire dans une situation donnée comme point concret de transformation.

Cette capacité des peuples à se constituer dynamiquement pour affirmer les points de justice qui s'imposent à leurs yeux dans une situation donnée est trop abondamment attestée dans l'histoire de l'humanité pour qu'il soit ici nécessaire de la justifier plus avant.

Exemple des enquêtes du Groupe Longues marches

Rappelons ici que le travail militant du groupe *Longues marches* visait précisément à reconstituer ces différents types de confiance dans notre monde contemporain, et plus spécifiquement **une triple confiance** : dans les capacités de la liaison militante de masse, dans les ressources de pensée parmi les masses peuplant les bidonvilles (singulièrement parmi les femmes du peuple qui organisent ces lieux) et parmi les ouvriers travaillant dans les grandes usines de la mondialisation capitaliste.

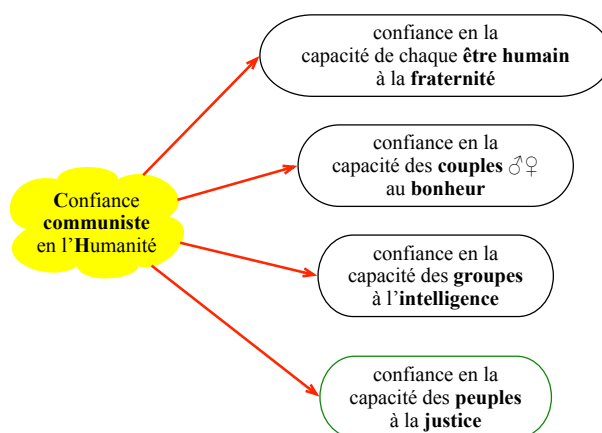
Cinq ans de travail (2019-2023) ont amplement consolidé cette confiance. ⁴³

Relevons au passage que ce travail a immédiatement intriqué les différents types de confiance analysés ci-dessus puisque nos premiers contacts dans un bidonville marocain se firent avec un couple dont on a ensuite découvert qu'il était venu se réfugier dans ce bidonville... pour vivre leur amour, condamné par une des deux familles.

Au total, une Confiance synthétique...

Au total, les quatre confiances s'intriquent en une Confiance **communiste** en l'Humanité selon le diagramme suivant :

⁴³ Pour cela, voir sur le site <http://www.longues-marches.fr/2018-2023/> les nombreux documents et rapports rédigés lors de nos enquêtes dans un bidonville marocain et dans une grande usine tchèque.



Notons : cette Confiance synthétique n'est pas la simple somme des quatre confiances particulières. Elle n'en est pas la pure addition telle une liste récapitulative mais une intrication susceptible alors de se projeter en quatre directions différentes, donc de rayonner, de résonner et de retentir selon quatre modalités.

La synthèse de cette Confiance s'opère par intégration à une cinquième confiance : celle en l'orientation communiste comme telle, qui, tel le pouce d'une main, lui permet de se refermer sur ses quatre autres doigts en sorte d'empoigner solidement et tenir fermement ce que nous appelons ici « Confiance communiste en l'Humanité »⁴⁴.

C'est à ce titre que la Confiance **synthétique** sera spécifiquement dite *communiste* (quand, à proprement parler, chacune des quatre confiances **analytiques** ne peut encore être ainsi qualifiée) : c'est l'intrication communiste des quatre (selon l'orientation communiste) qui autorise de qualifier la **Confiance** synthétique qu'ont les communistes en l'Humanité de Confiance **communiste**.

Confiance en l'orientation communiste

Ainsi la Confiance *communiste* en l'Humanité est synthétiquement ressaisie dans le cadre général de l'orientation communiste, car orientation communiste il y a bien ici et maintenant.

Il y a aujourd'hui un enjeu essentiel à soutenir que, dans une humanité collectivement désorientée depuis l'échec de ses immenses soulèvements de masse dans les années 1960⁴⁵, les communistes ne sont pas désorientés⁴⁶ et peuvent donc intégrer leur confiance en l'Humanité en une vision politico-idéologique d'ensemble.⁴⁷

⁴⁴ Le C majuscule vient ici distinguer la Confiance **synthétique** des 4(+1) confiances plus **analytiques**.

⁴⁵ Notons que ces soulèvements émancipateurs de l'humanité dans les années 1960 ont bien été d'ordres **politiques** (RCC ; mouvements de libération nationale en Asie, Afrique, Amérique latine ; soulèvements de la jeunesse en Europe et Amérique du Nord) mais également **scientifiques** (l'élan contemporain des mathématiques relançant sa modernité constituée à partir de 1830, s'engage à cette époque, exemplairement sous la figure miraculeuse d'une conjonction Cohen-Grothendieck-Lawvere à partir de 1963), **artistiques** (mutations dans ces mêmes années de la musique contemporaine et des autres arts) et **amoureux** (reconfiguration d'un amour hétérosexuel adossé à une égalité dans la différence des sexes, la légitime prise en compte des amours homosexuels venant alors magnifier et non pas contredire la grandeur spécifique du premier)...

⁴⁶ ce qui n'implique nullement qu'ils soient pour autant en état de **diriger** politiquement le monde contemporain. Rappelons : le fait de s'orienter est une condition nécessaire mais non suffisante pour se diriger. Décider une direction implique non seulement de **s'orienter** mais aussi de **se situer** précisément et, sur cette base, de **se diriger** c'est-à-dire décider par où avancer ici et maintenant.

Métaphorisons : dans une situation donnée, décider sa route implique de se doter d'une boussole et d'une carte pour s'y situer et décider la meilleure direction de déplacement qui doit alors tenir compte des obstacles repérés (pour atteindre par exemple un lieu au nord, il peut être nécessaire de se diriger d'abord vers l'est pour contourner tel relief...).

⁴⁷ Aujourd'hui, une thématization unilatérale de la désorientation politico-idéologique du monde contemporain n'aboutit qu'à le recouvrir d'une chape **tragique** (qui vient stériliser toute perspective émancipatrice pour ne lui laisser d'autre issue que le culte artistique d'un spectacle esthétisé). En vérité, notre monde est **dramatiquement** confronté non pas aux effets inéluctables de quelque fatalité mais aux conséquences rationnelles des échecs stratégiques précédemment mentionnés. Il nous revient donc de le refertiliser par relance du projet communiste.

À ce titre, cette orientation communiste soutient les points suivants :

- 1) l'humanité est **antagoniquement** divisée sur cette Confiance et sur ses 4+1 composantes ;
- 2) les contradictions concernant les rapports de l'humanité à son environnement sont **surdéterminées** par les contradictions internes à l'humanité sur ses propres capacités ;
- 3) il est possible que l'humanité se révolutionne, ce qui implique de **révolutionner** politiquement ses rapports sociaux internes configurant ses manières collectives de travailler, d'habiter, de peupler et de s'organiser ;
- 4) cette révolution, ininterrompue et par étapes, dialectise **production** (« développement des forces productives ») et **reproduction** des ressources humaines et naturelles (voir ici la question « écologique »⁴⁸, engagée dès la RCC⁴⁹).

D'où que notre Confiance se déclare matérialiste, et à ce titre confiance la plus immédiatement ajustée au contenu effectif de ses différentes dimensions.

Au total, confiance matérialiste en position « limite »

En effet, la Confiance communiste en l'Humanité n'est pas la seule Confiance synthétique de ce type : nulle rivalité en ce point avec l'orientation capitaliste qui nie toute confiance (et ce, on l'a vu, de trois façons, analogues aux trois modalités de nihilisme⁵⁰) mais plutôt avec les orientations humanitaires de type religieux⁵¹.

Le rapport de ces autres Confiances synthétiques à la Confiance communiste peut mathématiquement se formaliser ainsi : la Confiance communiste synthétique, qui produit les quatre types de confiances analytiques précédemment détaillés, est **en position limite** par rapport à d'autres types synthétiques de Confiance : la Confiance communiste en l'Humanité est la « limite projective » des différentes Confiances synthétiques en l'humanité.

Ceci veut dire cette chose précise : tout autre type de Confiance synthétique – prenons par exemple la Confiance chrétienne en l'humanité, qui elle-même se projette selon les quatre mêmes composantes⁵² – sera décomposable via **une unique correspondance globale** avec la Confiance communiste, correspondance globale qu'on interprétera ainsi : concernant par exemple la confiance en l'intelligence collective de tel ou tel groupe humain, peu importe *pour les communistes* que cette confiance s'adosse ou non en la foi en quelque transcendance divine⁵³ car ils l'apprécieront en matérialistes, c'est-à-dire du seul point des pratiques effectives en sorte que la confiance chrétienne pourra synthétiquement se décomposer ainsi :

⁴⁸ La question écologique concerne spécifiquement la **reproduction**. Mais, tout de même que *vivre* ne se réduit pas à *survivre*, *exister* ne se réduit pas à *se reproduire*.

⁴⁹ Il est rétrospectivement frappant combien la RCC s'est dès le début (1958) confrontée à la question écologique de la reproduction des ressources naturelles : sous forme de politiques luttant contre le gaspillage humain et contre les dégâts naturels (politiques parfois bien maladroites : ainsi la lutte contre les insectes nuisibles fin 1958 a aggravé la famine consécutive aux calamités naturelles convergentes et au sabotage de l'économie chinoise par l'État soviétique suite à la bifurcation politique du projet socialiste). Là encore, la RCC s'avère le grand tournant stratégique de l'humanité, y compris dans sa confrontation à des changements majeurs dans son environnement naturel.

⁵⁰ Orientation politique capitaliste et orientations idéologiques nihilistes sont étroitement intriquées.

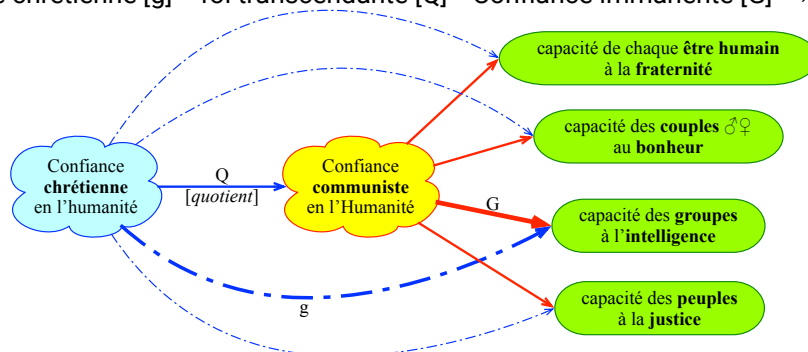
⁵¹ On retrouve en ce point le jeu des trois orientations de pensée ontologique qu'Alain Badiou a mis au jour dans *L'être et l'événement : constructiviste* (politique *capitaliste*), *transcendante* (politique humanitairement *religieuse*), *générique* (politique *communiste*).

Il est ici important de se rappeler les possibilités d'alliance qu'offre aux deux dernières leur commune opposition à l'orientation constructiviste et leur commune affirmation : « *il n'y a pas que ce qu'il y a* ».

⁵² Confiance chrétienne en les individus, en les couples, en les groupes chrétiens (voir les différents ordres religieux, les monastères et paroisses, les groupes militants d'« *action catholique* »...) et en l'Église (entendue comme « Église invisible » du « peuple de Dieu » et de la « Communion des Saints »).

⁵³ Comme l'écrivait Aragon, dans l'action collective, pour les communistes, peu importe la différence entre croyants et athées : « *Celui qui croyait au ciel / Celui qui n'y croyait pas / Qu'importe comment s'appelle / Cette clarté sur leur pas /.../ Tous les deux étaient fidèles /.../ Un rebelle est un rebelle / Deux sanglots font un seul glas.* »

Confiance chrétienne [g] = foi transcendante [Q] ◦ Confiance immanente [G] $\Rightarrow g = Q \circ G$ ⁵⁴



Au total, la Confiance communiste s'affirme comme la plus directement ajustée à ses différentes dimensions projectives : elle est, en matière de Confiance globale en l'Humanité, le « projecteur » le plus immédiat, celle qui la tient le mieux en main.

Mais cette Confiance, qui constitue un socle pour le projet communiste, doit aujourd'hui être réaffirmée dans le monde contemporain, en particulier en sa capacité de relever l'ancien *espoir* communiste en une *espérance*.

III. « *Espérance* » communiste

Espoirs anciens et désespoirs actuels

Ancien *espoir* communiste

« *Nous luttons mieux que nos pères. Nos enfants lutteront encore mieux, et ils vaincront.* »
Lénine (1913, *La classe ouvrière et le néo-malthusianisme*)

L'ancien *espoir* communiste portait sur un avenir victorieux que l'on croyait doublement assuré :

- assuré dans son énoncé : la **future** société communiste sans classes serait l'aboutissement nécessaire de l'Histoire de la lutte des classes ;
- assuré dans son énonciation : ce futur était **ici et maintenant** l'affaire d'un prolétariat international politiquement effectif.

Aujourd'hui désespoir généralisé

La faillite de cet espoir a engendré un désespoir généralisé : non seulement une méfiance généralisée sur ce dont l'humanité est réellement capable mais un désespoir face aux désastres qui s'accumulent désormais sur son destin (surexploitation de l'homme par l'homme, pillage déchaîné des pays du Sud, épidémies et catastrophes écologiques, famines et cataclysmes climatiques...).

D'où l'urgence de ressusciter une vision communiste du futur sous le signe de l'espérance.

Constituer une espérance communiste

« *Toute action créatrice est féconde, et cette fécondité n'est pas limitée à un instant ; elle a qualité intemporelle.* »
Alexandre Grothendieck (1987)

Repartons de ce point dialectique : *espérer* se dit en deux sens opposés car le rapport au futur que nomme le verbe *espérer* est l'unité dialectique des contraires *espoir* & *espérance* ; les deux désignent une subjectivation du futur mais, quand l'espoir subjective des victoires à venir ⁵⁵ alors qu'un présent

⁵⁴ Techniquement dit, l'orientation communiste vient ici « quotienter » la Confiance chrétienne (fondée sur une transcendance divine) en « classes d'équivalence » selon ses rapports à l'immanence.

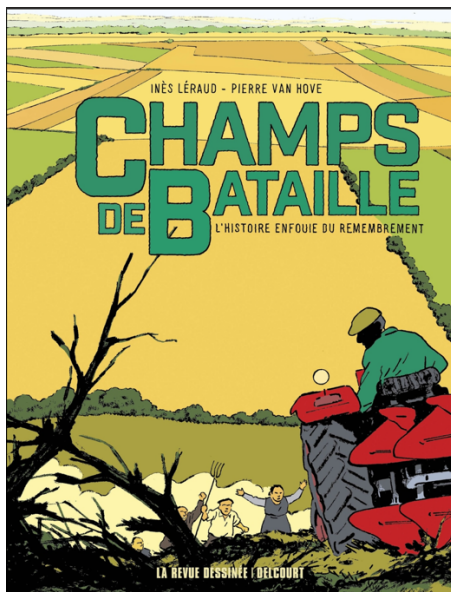
⁵⁵ C'est à ce titre que l'espoir est au principe des révolutions insurrectionnelles (« *La plus grande force de la*

accumule les défaites, l'espérance par contre subjective la future fécondité de victoires déjà remportées mais restées présentement à l'état de germes enfouis.

Il nous revient, à ce titre, de déployer une espérance communiste qui :

- se fonde sur des victoires déjà là,
- des victoires remportées par les peuples sur eux-mêmes plutôt que sur leurs ennemis ⁵⁶,
- des victoires porteuses d'une fécondité générique qui excède de toutes parts les limites natives de leurs constitutions singulières.

Pour donner un seul exemple d'espérance communiste en la **fécondité générique de victoires déjà remportées par résolution de contradictions au sein du peuple**, prenons cette inattendue découverte, dans une récente BD (*Champs de bataille – Histoire enfouie du remembrement*) consacrée au remembrement breton violemment imposé au monde paysan par la V^e République, du rôle accordé à la triple union créée par l'UCF-ml dans les années 1970 entre paysans, étudiants et militants.



révolution, c'est l'espoir. » Malraux, *L'espoir* comme il est le ressort de bien des guerres, singulièrement de ces guerres de résistance qui n'ont guère encore remportées de victoires susceptibles de fonder une espérance.

⁵⁶ victoires donc dans la résolution de contradictions au sein du peuple plutôt que victoires remportées sur l'ennemi (contradictions antagoniques), lesquelles, on l'a rappelé, sont rarement définitives.

Où l'on voit que, de cette bataille définitivement perdue par les paysans, demeure une victoire en germe tenant à cette « alliance inédite » (**triple alliance** paysans-étudiants-communistes) dont la fécondité, cinquante ans plus tard, demeure une promesse matérialiste.

Où l'on mesure que la victoire qui compte vraiment, celle qui reste et constitue le socle *qui-ne-trompe-pas* d'une espérance, tient à une émancipation du camp du peuple plutôt qu'à tel ou tel recul de l'ennemi, toujours susceptible d'être ultérieurement remis en question par ce même ennemi ou par un nouveau.

Le point qui constitue donc ici l'espérance communiste comme telle est la conviction matérialiste qu'une telle alliance, d'étendue certes extraordinairement limitée ⁵⁷, reste cependant plus que jamais fécondable et donc que le germe planté par l'UCF dans les années 1970 demeure fertile.

Mais qu'en est-il alors de la dimension proprement « générique » d'une telle fécondité, autant dire de son caractère inconstructible ? En effet, c'est bien parce que cette fécondité est générique qu'à la fois 1) les ennemis et les sceptiques peuvent légitimement lui objecter son inexistence objective, et 2) les communistes peuvent tout aussi légitimement ⁵⁸ en soutenir l'existence subjective latente.

Longue marche « générique »

« Le chemin de l'organisation est long. »
Lénine (1918)

En quoi une telle conviction communiste s'avère-t-elle effectivement matérialiste (et non pas fantomatique) ?

Il nous faut ici recourir une nouvelle fois à la lumière des mathématiques parce que la mathématique la plus contemporaine (celle du « forcing » de Paul Cohen en 1963 ⁵⁹) nous fournit la rationalité fondamentale de ce que *générique* veut dire.

Générique peut se dire négativement : comme indiscernable, inconstructible, incalculable, indéterminable. Mais *générique* peut surtout se dire affirmativement, comme capacité de type nouveau : à la fécondité et à la fertilité (voir en mathématiques la fertilisation étendant un domaine donné par une adjonction bien ciblée).

Le réel d'une telle fécondité générique s'avère dans le fait que l'on va pouvoir prédiquer en vérité sur ses effets, conformément à ce que Gödel écrivait en 1975 : *il est possible (par la méthode du forcing) d'établir des propositions vraies sur quelque chose dont on ne sait rien.* ⁶⁰

Les communistes du XXI^e siècle doivent se ressaisir politiquement de ces notions contemporaines de *générique* et de *forcing* pour **ressusciter l'ancien espoir en une espérance matérialiste** (donc « *qui ne trompe pas* » ⁶¹), en tenant alors le plus grand compte de ce point décisif : autant le forcing permet

⁵⁷ Deux éclairages mathématiques mériteraient d'être ici convoqués pour consolider l'espérance en ce type de victoire, aux dimensions très réduites :

- la portée globale donnée par l'analyse complexe (Cauchy) à « l'action restreinte » (Mallarmé) pour peu que cette action constitue quelque région reliant deux points différents (ici les paysans et les étudiants), cette région pouvant alors rester de dimensions spatiales aussi restreintes soient-elles ;
- la portée universelle donnée à la singularité algébrique (Hironaka) : un simple point (telle la pointe d'un cône incarnant phénoménalement la contradiction globale qui structure le cône comme non-cylindre), ou une simple ligne de crête...

⁵⁸ Où l'on voit que ce qui existe vraiment, ce qu'il y a, ne constitue nullement un point de départ consensuel pour la lutte entre deux voies laquelle, tout au contraire, porte essentiellement ce que veut dire « il existe » et « il y a ». Voir ainsi dans *Logiques des mondes* l'opposition entre deux légitimations matérialistes que Alain Badiou nomme respectivement « matérialisme démocratique » et « dialectique matérialiste ».

⁵⁹ On relèvera la synchronisation inattendue en 1963 entre l'invention logico-mathématique par Cohen du forcing et l'invention idéologico-politique par Mao du *Mouvement d'éducation socialiste* (1963-1965).

⁶⁰ « *Forcing is a method to make true statements about something of which we know nothing.* »

⁶¹ Saint Paul, *Épître aux Romains* (5, 5) : Paul, qui n'était pas un ancien disciple de Jésus (il ne l'avait pas connu), est bien **le premier chrétien** en ce que, non encombré de ces faux espoirs en Jésus qui ont déçu les Apôtres, il a fondé son espérance sur l'improbable « victoire » du Christ à Pâques.

d'espérer⁶² en la fécondité de victoires déjà emportées, autant le forcing ne permet pas d'anticiper le futur travail du négatif (donc celui des ennemis).

Ce point est politiquement décisif : au sein des peuples composant l'humanité, **la fécondité des victoires acquises** est anticipable mais leur capacité à restreindre l'action ennemie ne l'est pas ! Où l'on retrouve ce point (plus dramatique qu'à proprement parler tragique⁶³) : toute avancée émancipatrice de l'Humanité suscite inmanquablement de nouvelles générations d'ennemis (et ce, sans même que l'extinction définitive des anciens ennemis précédemment vaincus puisse être garantie).

Mais ce **surgissement inéluctable de nouveaux ennemis** se dressant en travers de l'émancipation de l'Humanité n'implique aucunement que la longue marche émancipatrice de l'Humanité se trouve inmanquablement et définitivement bloquée : une chose est de ne pouvoir anticiper les nouveaux obstacles que de nouveaux ennemis ne manqueront pas de dresser en travers de la longue marche émancipatrice de l'Humanité ; autre chose est de considérer que cette série sans fin de haies à franchir devrait décourager l'Humanité de s'auto-émanciper.

« Nous n'avons pas à bâtir des systèmes utopiques pour l'organisation de la société future. ».
Engels (1872, *La question du logement*)

Autrement dit, la longue marche de l'Humanité a beau s'avérer sans terme réellement définissable, semée d'embûches et d'obstacles imprévisibles, le point essentiel réside dans sa Confiance, pas à pas, étape par étape, point par point, à relever les obstructions qu'elle engendre intrinsèquement, confiance (comme on l'a vu) en les capacités intriquées des gens, des couples, des groupes, des peuples et de l'orientation communiste.

Nos perspectives

Comment restaurer une Confiance communiste en l'Humanité susceptible de susciter une espérance (et non plus un espoir) proprement communiste ?

Ceci engage des tâches idéologiques et culturelles⁶⁴ qu'il nous est loisible d'associer (voir l'image précédente de la pince **culture/acupuncture**), dans certaines situations bien choisies, à des interventions plus proprement politiques et organisationnelles sur des points précis.

Rappelons : ce texte est un rapport d'**orientation**, non de direction : il s'agit ici d'actualiser notre boussole (ou notre sextant) communiste, à charge ensuite de la mobiliser dans telle ou telle **situation** pour y décider une **direction** d'intervention communiste.

Au total, il s'agit donc de révolutionner la **conscience** communiste et plus précisément la **culture communiste**.⁶⁵

Révolutionner la culture communiste, c'est bien sûr révolutionner (*en amont*) ses ressources.

⁶² Au futur antérieur, non au futur simple de l'espoir (voir *L'être et l'événement*).

⁶³ Cette distinction a aujourd'hui toute son importance : l'époque actuelle est, oh combien, dramatique pour l'Humanité car elle paye chèrement ses échecs, son incapacité à relever ses obstructions internes et par là à franchir les obstacles externes dressés par ses ennemis. Par principe, un drame s'attache à quelque chose qui est arrivé, non à une fatalité intemporelle ou un destin : un **drame** procède de « **ce qui arrive** », une **tragédie** de « **ce qu'il y a** ». D'où qu'un drame puisse être surmonté quand une tragédie, indépendante de tout événement précis, est sans résolution et reste donc indépassable. Méfions-nous donc de la « *complaisance à l'égard du tragique* » (*L'espoir*, Malraux). Méfions-nous **politiquement** des séductions esthétiques qu'offrent aujourd'hui la mise en spectacle des tragédies !

⁶⁴ Distinguons pour cela conception du monde (idéologie) et terrain culturel sur lequel une telle idéologie peut émerger. Pour cela appelons **culture** (voir le numéro 3 de la revue *Longues marches* page 17) un soubassement qui entrelace des manières **collectives** de *sentir, parler et penser*, et qui intrique les activités **quotidiennes** de *travailler, habiter, peupler et s'organiser*.

⁶⁵ Quand Alessandro Russo dispose la Révolution culturelle sous le signe d'une transformation de la culture *révolutionnaire*, c'est parce que Mao, à l'époque, tenait que la culture *communiste* léguée et héritée lui garantissait *en amont* un socle solide. Au milieu des années 1970, il lui est apparu que tel n'était peut-être plus le cas, en particulier concernant « la dictature du prolétariat ». Pour nous désormais, c'est toute la culture communiste qu'il nous faut révolutionner.

La revue *Longues marches* s'adosse à trois vastes ressources intellectuelles :

- 1) l'histoire communiste, singulièrement l'histoire de la RCC (1958-1976) ;
- 2) la philosophie contemporaine des sujets de vérité ;
- 3) les mathématiques modernes (depuis 1830) et contemporaines (depuis les années 1960).

Mais c'est aussi (*en aval*) projeter cette culture communiste en différentes dimensions : politiques et sociales, historiques (Humanité) et géographiques (Terre), économiques (rapports sociaux de **production**) et écologiques (rapports sociaux de **reproduction**), scientifiques et techniques, artistiques et littéraires, philosophiques et psychanalytiques, éducatives ⁶⁶ et linguistiques ⁶⁷.

La tâche est immense et déborde de toutes parts nos capacités très/trop restreintes.

Il nous revient donc de décider ce qui, de tout cela, est effectivement à notre portée, à la seule condition de nous y mettre, collectivement et durablement.



⁶⁶ Hypothèse de travail : l'éducation proprement soviétique (et donc **socialiste**) a voulu créer un « homme nouveau » - voir par exemple :

- Anton Makarenko : *Le chemin de la vie* (Delga, 2022) ou *Poème pédagogique*
- Svetlana Alexievitch : *La Fin de l'homme rouge, ou le temps du désenchantement* (Actes Sud, 2013).

À rebours, une éducation **communiste** devrait se centrer sur les rapports sociaux émancipant collectivement l'humanité (et par là les êtres humains qui la peuplent) plutôt que sur les individus. Ce faisant, une telle éducation distinguera soigneusement **constitution** (ek-sistentielle) et **institution** (existentielle), sans se limiter donc aux problématiques *sociologiques* des pédagogies/psychiatries/analyses dites *institutionnelles*...

⁶⁷ Là où la mathématique moderne accorde une importance particulière à la rigoureuse **formalisation** (littérale) de sa pensée, la politique communiste doit accorder une importance toute particulière à la rigoureuse **formulation** (langagière) de sa pensée.

[RÉVOLUTION COMMUNISTE CHINOISE]

La revue va étendre ses publications à différents **Cahiers** (sans périodicité régulière) de deux types :

- des **fascicules récapitulants** des articles précédemment publiés de façon échelonnée et qui traitent d'un même thème ;
- des **études originales**, trop longues pour trouver place dans les pages de la revue.

Voici donc l'annonce d'un premier cahier (à paraître en avril 2025) qui présentera une vaste étude très détaillée de la conférence chinoise de Lushan (juillet-août 1959).

Le court texte qui suit introduit aux enjeux communistes de ce premier tournant dans la RCC.

CAHIER LM : SUR LA CONFÉRENCE DE LUSHAN (ÉTÉ 1959)

Situons cette conférence de Lushan en quinze points.

- 1) Les Communes populaires [CP] ont constitué un **événement**.
- 2) Cet événement s'est lui-même **redoublé** : fin avril 1958 communes populaires **rurales** [CPR] des paysans, mi-août 1958 communes populaires **urbaines** [CPU] des femmes du peuple.
- 3) Cet événement est intervenu **au sein du Grand bond en avant** [GBA], lequel, procédant d'une programmation étatico-politique, ne constituait pas à proprement parler un *événement*.
- 4) Cet événement a mis à l'ordre du jour la question d'une **relève communiste** de l'intérieur même d'une révolution socialiste en cours.

En un certain sens, cet événement relevait, par des mouvements autoorganisés de masse (ceux des paysans puis des femmes urbaines du peuple), une **obstruction socialiste au communisme** qu'on formulera ainsi : *comment faire dépérir l'État socialiste si la nécessaire construction socialiste ne cesse de le renforcer ?*

Ainsi les paysans des CPR ne visaient nullement à constituer des **fermes d'État** (du type des sovkhozes soviétiques succédant, dans les années 1930, aux kolkhozes ou coopératives d'État) dont ils seraient alors devenus les salariés, ni les femmes des CPU à constituer des **usines d'État** (du type *Danwei*).

- 5) Ce faisant, cet événement a mis chaque membre du Parti communiste face à une **décision de type nouveau** : comment se rapporter politiquement à cette relève imprévue, événementiellement mise à l'ordre du jour par ces mouvements de masse ?

D'où une série de décisions d'autant plus librement imprévisibles qu'elles ne découlaient pas mécaniquement de choix politiques antérieurs.

- 6) C'est donc très logiquement que cet événement 1958 a profondément **divisé le PCC**.

Cette division a émergé l'été 1959 sous la figure de **Peng Dehuai** critiquant simultanément le GBA et les CP : le GBA comme accélération aventuriste de la construction du socialisme et les CP comme poussées gauchistes au sein de cette accélération.

- 7) **La conférence de Lushan** (juillet-août 1959) s'est consacrée à l'examen collectif de cette division politique inattendue (la première division politique d'ampleur depuis 1949 et la construction du socialisme en Chine).

Le PCC s'y est divisé non seulement sur la critique de Peng Dehuai (critique qui a conduit à l'isolement du « club militaire » de Peng-Huang-Zhang-Zhou) mais plus profondément sur la manière même de le critiquer : au nom d'une orthodoxie disciplinaire marxiste-léniniste (en matière de

construction du socialisme) ou au nom d'une nouveauté politique proprement communiste (au sein même de cette construction du socialisme) ?

Ainsi la division idéologico-politique a-t-elle intriqué une division sur les **énoncés** critiques et une division sur les positions d'**énonciation** critique.

- 8) À la fin de la conférence de Lushan, l'accord général sur les énoncés *critiques* (isolement du « club militaire » et destitution de Peng) a recouvert une division souterraine plus profonde sur les spécificités d'une énonciation *communiste* (et non plus seulement *socialiste*).

Ainsi, à partir de Lushan, *la critique même de Peng Dehuai* s'est-elle divisée selon **deux positions d'énonciation** : celle de la gauche communiste (Mao et Ke Quinshi) et celle de la droite socialiste (Liu Shaoqi et Teng Xiaoping).

- 9) Cette nouvelle division (entre les différents types *idéologiques* de critique *politique*) s'est d'autant moins dénouée l'été 1959 qu'elle s'imbriquait alors étroitement aux différentes **critiques d'un GBA** effectivement présomptueux (taux de croissance irréalistes), aventureux (calamités écologiques) et finalement désorientant (il renforçait l'obstruction socialiste au communisme en subordonnant la révolution attendue des rapports sociaux de production à un développement précipité des forces productives).
- 10) D'où une longue période (1959-1961) de **constitution de la Droite**, prenant les rênes de l'État socialiste (Liu) et isolant Mao dans le Parti communiste (Teng), qui a finalement débouché, début 1962, sur la conférence des 7.000, venant étouffer la dimension proprement communiste des CP.
- 11) Face à cette obstruction révélée par le premier moment (1958-1962) de la Révolution communiste chinoise [RCC], Mao va lancer le **Mouvement d'éducation socialiste** [MES] (1963-1965) pour tenter de la surmonter/subsumer idéologiquement.
- 12) Fin 1965 (voir l'épisode « théâtral » opposant Yao Wenyan à Wu Han ¹), la question d'une **critique proprement communiste** de Peng va se trouver réouverte, cette fois sous l'angle explicite d'une clarification de sa position singulière d'énonciation.
- 13) En 1966, Mao va lancer la **Grande révolution culturelle prolétarienne** [GRCP] pour franchir l'**obstacle Liu-Teng** (qui entravait tout mouvement communiste de masse du type MES) et pouvoir ainsi engager *effectivement* le travail idéologico-politique apte à surmonter/subsumer l'**obstruction socialiste**, sachant que le point clef d'un tel travail proprement communiste résidait dans son échelle de masse : seuls des mouvements communistes de masse pouvaient désobstruer la politique socialiste de l'État-Parti.
- 14) Au total, la **périodisation de la RCC (1958-1976)** se présente donc en quatre moments regroupés en deux étapes :
- I – **Première étape 1958-1965** : CP et MES
- I.1 1958-1961 : GBA et CP (rurales et urbaines)
- I.2 1962-1965 : Conférence des 7.000 puis MES
- II – **Seconde étape 1966-1976** : GRCP
- II.1 1966-1968 : GRCP jusqu'à la fin de la Commune ouvrière de Shanghai, des Comités révolutionnaires et des Gardes rouges
- II.2 1968-1976 : second moment de la GRCP
- 15) À ce titre, la **conférence de Lushan** (été 1959) est le point de basculement du premier moment (1958-1961) de la première étape de la RCC (1958-1965).

•••

¹ Voir revue *Longues marches*, n°2, p. 8

[LETTRES DU MONDE]

DIOGO FAIA FAGUNDES : *L'IDÉOLOGIE DES MOUVEMENTS SOCIAUX EN AMÉRIQUE LATINE*

Nos derniers textes ont brièvement pointé le « mouvementisme » comme l'un des indicateurs idéologiques les plus marquants de la politique contemporaine. Dans cet article, nous développons cette idée en partant de l'idée que l'idéologie des mouvements sociaux constitue **un obstacle épistémologique** à la refondation d'une politique communiste digne de ce nom. L'obstacle épistémologique s'inspire ici du sens que le philosophe Gaston Bachelard donnait aux complexes idéologiques nuisibles à l'émergence et au développement des sciences dans son classique *La formation de l'esprit scientifique* (1938), à la différence que nous exportons le concept à un autre type de rationalité : la politique.

Si la dernière décennie a été marquée par des mouvements historiques de grande ampleur, à commencer par ce que l'on appelle le « printemps arabe », elle a également vu ces insurrections maîtrisées ou neutralisées en raison de leur incapacité à formuler et à atteindre des objectifs victorieux. Cette incapacité découle en grande partie de l'idéologie spontanée qui a guidé ces mouvements, que nous appelons ici « idéologie du mouvement social » ou simplement « **mouvementisme** ».

Ce complexe idéologique s'est renforcé dans la conjoncture marquée par la fin des grands partis communistes qui ont marqué la guerre froide. Avant même les événements de la dernière décennie, il a façonné une grande partie des convictions d'une gauche qui avait rejeté l'hypothèse des partis d'avant-garde au profit de « mouvements sociaux » décentralisés et variés, supposés capables de constituer un contrepoint plus efficace au capitalisme d'une époque post-fordiste et transnationale, organisés en « réseaux » - c'est en résumé l'argumentation d'Antonio Negri. Son apogée « institutionnelle » a probablement été marquée par **les réunions du Forum social mondial au début des années 2000**, à Porto Alegre, une ville brésilienne. C'est peut-être aujourd'hui que son déclin est le plus évident, avec l'incapacité des récentes rébellions populaires - telles que les explosions populaires au Chili en 2019 et 2020 - à aller au-delà de l'échange d'un cadre néolibéral contre un cadre plus social-libéral.

Le Brésil et l'Amérique latine jouent donc un rôle majeur dans cette histoire.

I - L'expérience latino-américaine comme renouveau de la gauche

Une opinion courante salue l'Amérique latine pour avoir évité l'état lamentable du monde « post-politique » de l'ordre cristallisé par la fin de l'Union soviétique et la crise du marxisme. En effet, alors que l'Europe occidentale a connu des gouvernements de « gauche », comme François Mitterrand et Tony Blair, suivant une voie peu éloignée du libéralisme pur et dur, l'Amérique latine a été le théâtre de luttes idéologiques, de la montée de mouvements ouvriers urbains et ruraux et de victoires électorales d'organisations moins adaptées au nouveau consensus.

Il ne faut pas s'y tromper : cette gauche latino-américaine est très variée. Elle comprend la reprise des éléments les plus mobilisateurs du « populisme » péroniste (qui a inspiré des théoriciens comme Ernesto Laclau et Chantal Mouffe), la tradition nationale-populaire des secteurs les plus avancés des forces armées (bolivarisme vénézuélien), la formation d'un parti ouvrier classique issu du syndicalisme (le Parti des travailleurs au Brésil) et l'aggiornamento d'ex-guérilleros dans la politique électorale.

En tout cas, ce parapluie a été catalogué comme une « vague rouge » ou même post-néolibérale, offrant une alternative en période de conservatisme. Si on peut se demander dans quelle mesure cette « vague » a réellement réussi à dépasser le néolibéralisme, elle a néanmoins fourni **une inspiration idéologique** aux organisations européennes qui cherchent à renouveler la social-démocratie, déjà usée après des années d'adaptation aux privatisations et aux réformes pro-marché. Les dirigeants de Syriza, Podemos et Mélenchon ont été directement inspirés par ces gouvernements et mouvements latino-américains.

L'inspiration principale provient de l'idée que la gauche latino-américaine a une relation organique avec les soi-disant « mouvements sociaux » qui la distingue de ses homologues européens. Une gauche plus dynamique, capable de réformes progressistes, articulant « lutte sociale » et victoires électorales, semblait un antidote puissant au marasme des années de restauration qui ont commencé dans les années 1980.

Le problème est que non seulement ces nouvelles organisations européennes ont généralement sombré, mais que **l'inspiration originelle elle-même est en crise**. Les crises économiques et politiques ont porté au pouvoir des aventuriers fascistes (Javier Milei, Bolsonaro, Bukele) et même là où il y a eu un retour de la gauche, comme dans le cas du **Brésil**, il y a un gouvernement plutôt timide et médiocre, avec de faibles cotes de popularité, dans une situation où l'extrême-droite reste très forte, étant la force la plus dynamique et la plus vivante du pays. Le **Venezuela** n'est plus la grande source d'inspiration qu'il a été sous Chávez, et il est de plus en plus la cible de critiques et de doutes. En **Bolivie**, un conflit fratricide a éclaté au sein du MAS entre les partisans d'Evo Morales et de l'actuel président, Luis Arce. Gustavo Petro, malgré ses immenses mérites personnels, gouverne dans une situation instable en **Colombie**, tandis que Gabriel Boric a subi une lourde défaite en ne parvenant pas à mettre en œuvre une nouvelle constitution pour vaincre définitivement l'héritage de Pinochet au **Chili**. Seul le **Mexique** semble faire exception dans ce panorama.

Cependant, le signe le plus clair des problèmes est probablement cristallisé dans le résultat des immenses protestations sociales qui ont balayé le Chili de 2019 à 2020. Comment une mobilisation aussi forte, marquée par une critique acerbe du néolibéralisme hérité de Pinochet dans l'éducation, le monde du travail et la sécurité sociale, a-t-elle pu n'aboutir qu'à un gouvernement faible comme celui de Gabriel Boric ? Il y a **un décalage évident** entre d'un côté les méthodes révolutionnaires (y compris la confrontation ouverte avec la police) et la radicalité de la critique (remettre en cause toute l'histoire récente du capitalisme dans le pays, marquée par les privatisations, l'austérité et la destruction des services publics) et de l'autre côté l'objectif tactique d'élire un gouvernement un peu meilleur (mais pas beaucoup), dont l'étendard principal n'a même pas été réalisé : changer la Constitution.

Cette expérience nous oblige à nous interroger sur les limites des mouvements d'aujourd'hui. Quelle est en effet l'idéologie des mouvements sociaux ?

II - L'idéologie des mouvements sociaux

Bien qu'elle ait marqué le panorama de la gauche latino-américaine, cette idéologie a des origines européennes.

Rappelons que **les « mouvements sociaux » ne font pas partie du lexique léniniste traditionnel**.

Il y a bien sûr la différence essentielle entre la lutte économique (menée par les syndicats) et la lutte politique (menée par le Parti et les organisations de masse comme les soviets), façonnant une conception de la politique irréductible à la spontanéité des luttes immédiates. La politique *tout court* est le lieu privilégié du Parti et des mouvements démocratiques de masse. Les organisations populaires à vocation spécifique - comme la lutte des femmes, de la jeunesse, des Noirs ou de la culture - ne sont pas séparées du Parti : elles sont le moyen pour le Parti d'atteindre les masses sur la base de ses propres thèmes, et elles n'ont qu'une autonomie relative parce qu'elles sont fondamentalement subordonnées au centralisme de la ligne politique du Parti. C'est précisément la raison pour laquelle ils ont toujours été réduits à de simples « courroies de transmission » par leurs détracteurs.

Dans la conjoncture post-Mai 1968, il ne manquait pas d'intellectuels qui voyaient dans la présence de **nouveaux protagonistes alternatifs** à la classe ouvrière traditionnelle (comme la jeunesse étudiante) la grande nouveauté du mouvement, qui serait une conséquence sociologique du « néo-capitalisme ». Plus tard, cette vision des choses s'est accentuée lorsqu'elle a été adoptée par plusieurs militants de ce nouveau moment historique, qui ont vu dans la pulvérisation des luttes fragmentées autour de leurs propres identités un nouveau paradigme politique, marqué par l'absence de centralisme et de vision stratégique unifiée.

Cette évaluation politique de la nouveauté des politiques post-68 est la véritable origine de l'idéologie des mouvements sociaux. **Les travaux « politiques » de Deleuze et Guattari** dans les années 1970 en sont un exemple typique. Elle s'est imposée comme la vision hégémonique, éclipsant les différentes interprétations d'un même phénomène (pour beaucoup, mai 1968 représentait la possibilité d'une

nouvelle politique communiste, fondée sur la liaison massive des intellectuels avec les prolétaires et éclairée par les nouveautés du maoïsme) et donnant le ton à la mémoire de l'événement. Dans cet esprit, il y aurait une continuité directe entre mai 1968 et Hillary Clinton : l'idéologie des « minorités » et la politique identitaire de la gauche américaine seraient le corollaire naturel de la nouveauté de la « nouvelle gauche ».

C'est ce bilan spécifique de mai 1968 en France qui a fortement influencé les tendances politiques et idéologiques en Amérique latine.

Ainsi, lorsque la dictature militaire brésilienne a entamé son processus de décomposition par l'irruption de luttes populaires et ouvrières (qui ont conduit à la formation du Parti des travailleurs) à partir de 1978, un cadre théorique était déjà disponible pour encadrer ces mouvements dans la perspective d'un « nouveau sujet social » composé d'une multiplicité de revendications et de mouvements sectoriels.

Un exemple typique est le travail d'**Éder Sader**, militant du PT. Intellectuel connu pour son militantisme révolutionnaire autour des idées de Mao Zedong (sur lequel il a écrit un livre), il avait été militant du MIR révolutionnaire dans le Chili de Salvador Allende, rentré au Brésil après une période d'exil en France. Sa nouvelle conception est documentée dans « *Quando novos personagens entram em cena* » (1988) [*Lorsque de nouveaux personnages entrent en scène*], qui raconte les différents mouvements sociaux urbains apparus au lendemain de la dictature militaire.

Bien que l'analyse soit marquée par une certaine ambiguïté (puisque Sader reconnaît que les mouvements revendiquant des réformes sont marqués par leur dépendance à l'égard de l'État), Sader voit dans l'autonomie des mouvements sociaux une nouvelle voie stratégique pour la gauche brésilienne après la défaite de la lutte armée. Cette vision marque une première variante de l'idéologie, que nous appellerons « **autonomiste** » (comme Sader lui-même appelait son groupe) : les mouvements sociaux sont souverains, et le parti n'est qu'un appendice électoral et parlementaire de leur volonté. Mais **comment réaliser une synthèse qui ne soit pas seulement la somme « convergente » de multiples luttes ?** Est-il possible de concevoir une stratégie de transformation réelle basée sur la simple addition de plusieurs luttes immédiates distinctes ?

C'est cette variante qui a prédominé dans le processus récent au Chili, puisque le propre « parti » de Gabriel Boric, « Convergence sociale », s'est vu comme une simple expression institutionnelle de la lutte des différents mouvements.

Une autre variante, beaucoup plus traditionnelle, a fini par s'imposer dans l'histoire du PT. Dans son moment programmatique et stratégique le plus concentré, cristallisé lors de sa cinquième réunion nationale (1987) - qui a servi de base à la première campagne présidentielle de Lula en 1989, qu'il a failli remporter - le parti a adopté ce que l'on a conventionnellement appelé une « stratégie de démocratie populaire », fondée sur trois piliers : la lutte sociale, la lutte institutionnelle et la lutte culturelle. Il s'agit d'une vision plus proche de la social-démocratie classique ou du communisme réformiste d'après-guerre.

Dans cette stratégie, le rôle prépondérant des mouvements sociaux est reconnu, y compris leur autonomie (contre les conceptions « apparatchik » associées à l'histoire du communisme), mais ils ne sont pas l'alpha et l'oméga de la politique : le parti doit **subordonner** ces mouvements à sa stratégie de construction du parti et de lutte pour le pouvoir.

« En effet, si nous (Parti des travailleurs) luttons pour un parti capable d'être un véritable instrument dans la lutte pour le socialisme, ce parti doit être capable de diriger cette lutte, d'en indiquer la direction. Il doit devenir le leader politique des travailleurs. Pour nous, il s'agit de respecter la démocratie des mouvements, leurs instances et leurs caractéristiques, de contester leur orientation avec des propositions préalablement débattues dans les instances du PT, d'articuler notre travail dans la lutte syndicale et populaire avec la construction du parti et notre stratégie pour la lutte pour le pouvoir. Sinon, nous tomberons dans la spontanéité, les luttes sectorielles dispersées d'une part et l'activisme parlementaire d'autre part. Nous risquons d'assister à des

explosions sociales désorganisées, difficiles à canaliser vers une transformation sociale révolutionnaire. »¹

On retrouve ici le ton classique : les mouvements font de la lutte sociale, les partis font de la politique. En réalité, il ne s'agit que d'un **léninisme mécanisé et dé-dialectisé** : si Lénine se concentrait sur le syndicalisme en tant que vecteur de la lutte économique, séparé de la politique, le PT élargit le champ et inclut tout « mouvement social » dans ce quadrant spontané, revendicatif et apolitique. Le concept esquissé met l'accent sur la « lutte sociale », mais la subordonne à la lutte pour les victoires électorales et à la croissance des forces dans l'appareil d'État.

Au fil du temps, nous avons vu que cette stratégie subira des adaptations de plus en plus importantes dans le sens d'une dévalorisation de toute perspective indépendante par rapport à l'État, rendant les mouvements sociaux eux-mêmes secondaires, de simples « groupes de pression » dans le meilleur des cas.

C'est ce qui explique que l'idéologie des mouvements sociaux soit **un élément critique éternel** : contre cette adaptation institutionnelle et bureaucratique, la ressource principale consiste toujours en un appel renouvelé au dynamisme des mouvements sociaux.

La première variante de l'idéologie revient alors comme un complément, afin d'éviter le marasme et de desserrer l'engrenage. C'est ce que l'on a vu avec la force du **Mouvement des Sans Terre (MST)**, organisation paysanne apparue en 1984, toujours fortement liée au PT, mais qui s'est fait connaître par sa force de frappe plus radicale et idéologique au cours des années 1990, lorsqu'elle a procédé à des occupations de terres (souvent face à la violence armée des latifundia) et a adopté une opposition aux gouvernements de Fernando Henrique Cardoso (1994-2000) plus combative que celle du parti.

C'est la force et la renommée du MST qui est l'une des principales inspirations de l'émergence du Forum social mondial et de ses premières éditions réussies, qui ont misé sur la voie des mouvements sociaux comme solution à l'impasse domestiquante que la voie institutionnelle-électorale imposait aux partis de gauche. Les autres mouvements sociaux qui ont acquis une certaine importance nationale par la suite, tels que le *Movimento Passe Livre* (MPL) [**Mouvement de libre passage**] - la lutte pour la gratuité des transports publics, qui est à l'origine des grandes manifestations de 2013 - et le *Movimento dos Trabalhadores Sem Terra* (MTST) [**Mouvement des travailleurs sans terre**] sont tous inspirés par le MST.

Mais même en tenant compte de ses immenses mérites, le MST a-t-il vraiment réussi à devenir une alternative *politique* au PT ? L'histoire suggère que non. Le mouvement n'a jamais réussi à sortir de son cadre thématique étroit : la lutte pour la démocratisation de la terre. Pour atteindre cet objectif, il a alterné différentes positions, allant du ralliement au PT lors des élections à des moments de plus grande critique et de « distanciation ». Il élit ses parlementaires du côté du PT et exerce une certaine pression sur ses administrations, mais il ne peut aller au-delà, c'est-à-dire qu'il ne peut élaborer une nouvelle politique, car **la division du travail est imposée** : les mouvements font de la « lutte sociale » et les partis font de la politique.

Lorsque les leaders internes créent des dissidences par rapport à la subordination au PT et rédigent des critiques plus fortes, ils parviennent tout au plus à revenir à l'inspiration de la première variante du mouvementisme, l'« autonomisme », qui est également incapable d'aller au-delà de la « lutte sociale » autour de ses intérêts spécifiques et locaux.

Ce fut également le destin du MTST. Pour sortir du strict cadre corporatif de la lutte pour le logement urbain, le mouvement a dû développer un bras électoral, matérialisé par des candidatures parlementaires et une présence dans les partis électoraux, dans le cas du député Guilherme Boulos, principal leader social du mouvement.

Ce que ce résumé un peu brutal de l'histoire du mouvement brésilien vise à souligner est le point suivant : que ce soit dans la première variante (autonomiste) ou dans la seconde (celle de la division du travail : les mouvements mènent les luttes sociales, mais ce sont les partis qui ont la primauté en politique), **il n'a pas été possible d'esquisser une conception de la politique qui lui soit propre**, capable de formuler et de mettre en œuvre une stratégie d'ensemble. Le localisme, la fragmentation, le

¹ Il s'agit des points 209 et 210 de la résolution politique de la cinquième réunion nationale du Parti des travailleurs (PT), qui peut être consultée ici :

https://siac.fpabramo.org.br/searchAcervo/46?_gl=1*ij9qv4*_ga*MTI2NzlwMzcyOS4xNzMTU4MTIz*_ga_NZYGHLCZRQ*MTcz0TE10DEyMy4xLjAuMTcz0TE10DEyMy4wLjAuMA

sectorialisme (même combiné à des méthodes de lutte combattives et radicales) et, enfin, l'option résignée du « moins pire » (la gauche traditionnelle) au moment des élections sont le lot de tous les mouvements sociaux. **En l'absence d'une véritable politique** - qu'il ne faut pas confondre avec des revendications sociales - **il ne reste qu'un mélange de résignation et de plaintes**. Il est peut-être possible d'exercer un peu de « pression sociale » sur les partis électoraux fatigués, mais aucune solution politique indépendante ne peut être construite.

III- Existe-t-il un autre moyen ?

Est-il possible d'être désenchanté par cette situation et de continuer à faire de la politique à partir des mouvements populaires ? Nous le pensons, si nous interprétons ces mouvements non pas comme des « mouvements sociaux » en opposition aux partis politiques - donnant à ces derniers le monopole de la politique - mais plutôt comme **la source qui irradie l'énergie** capable de donner vie à une nouvelle organisation politique non subordonnée à l'État et à ses élections.

C'est, selon nous, la voie qu'a suivie *l'Union des communistes de France marxiste-léniniste* (UCFml) dans le sillage de mai 1968. L'étude de cette organisation nous intéresse parce qu'il s'agissait d'une tentative de faire de la politique en s'écartant des « appareils » classiques des partis communistes traditionnels, sans tomber dans le travers inverse de l'expérience des « mouvements sociaux » contemporains, qui n'aboutissent finalement qu'à l'adaptation à l'ordre. L'idée de construire un parti de type nouveau à partir des mouvements de masse – parti qui devrait alors être vu dans une perspective globale, dans laquelle le local fait place au global - implique **une sortie en diagonale** des deux dilemmes.

Pour cela, il faut faire un autre bilan de Mai 68, centré sur l'idée d'un « nouveau type de parti » construit autour des organisations de masse, et non sur la fragmentation intéressée des différentes identités.

À contre-courant d'une certaine réception de la philosophie d'Alain Badiou en Amérique latine, qui la rapproche d'autres critiques de la forme-parti, comme Antonio Negri et Guattari, sur la base de thèmes communs (critique de la représentation de classe, abandon du marxisme-léninisme traditionnel), nous pensons qu'il existe un grand intérêt contemporain pour ses textes polémiques considérés comme plus datés et déraisonnables, tels que ceux qui ont participé à la polémique contre les « anarcho-désirants » dans les années 1970, par exemple « Le fascisme de la pomme de terre » et « Le flux et le parti »².

Dans ces textes, nous lisons **une critique dévastatrice** des piliers fondamentaux de l'idéologie des mouvements sociaux : le fédéralisme impuissant, l'égoïsme égocentrique et particulariste (dont le corollaire le plus effrayant est les mouvements identitaires américains), l'apologie du spontané au lieu du projet collectif et de la discipline, le dualisme manichéen (masses pures et indivises contre l'État maléfique) au milieu duquel le thème central de l'organisation politique est éludé, et, enfin, le résultat décevant : l'électoratisme résigné.

Ces caractéristiques dominent le paysage politique contemporain et forment une sorte d'hostilité à la politique que l'on retrouve dans les mouvements historiques les plus récents et qui s'exprime par de nombreux symptômes, tels que le rejet des leaders politiques (selon quoi, après tout, tout leadership est mauvais) et le culte de l'ultra-horizontalisme.

Plus important encore, les textes oubliés des années 1970 soulignent une conséquence curieuse et ironique des **idéologues du mouvementisme** : ils **sont profondément structuralistes** ! La division dualiste entre les mouvements et l'État est une contradiction statique et sans avenir : il existe un miroir systémique dans lequel les mouvements sont l'« autre côté » de l'ordre, comme on le voit dans les travaux d'Antonio Negri.

À l'heure où l'on parle beaucoup de « révolte », de « résistance », de « convergence des luttes », il est important de revenir à l'inspiration contre les anarcho-désirants et de se rappeler que **mouvement n'est pas synonyme de politique**. En mai 1968, il y avait beaucoup d'idéologie et des mouvements de masse avec une puissance historique, mais pas de politique - et ceux qui se sont rendu compte de ce manque ont été les mieux placés pour tirer les conséquences qui s'imposaient de l'événement.

² Voir le cahier Yenan n°4 : *La Situation actuelle sur le front philosophique* (François Maspéro, 1977)

Pour souligner l'importance de la politique, Badiou et ses camarades ont dit à Deleuze et Guattari : « souvenez-vous du Chili ! ». En effet, le PT et ses satellites du « camp de la démocratie populaire » (l'ensemble des mouvements sociaux qui le suivent) rêvaient d'un Chili de Salvador Allende avec une fin heureuse : le socialisme réalisé par des moyens démocratiques. En fin de compte, l'objectif est devenu de plus en plus lointain et intangible, et aujourd'hui, rares sont ceux qui croient encore honnêtement que c'est la voie stratégique suivie par le parti de Lula.

Nous devrions toujours **nous souvenir des deux Chilis** : le vrai, en 1973 (mais aussi avec la déception après 2019-2020), et celui imaginé par le PT et la récente gauche latino-américaine, afin d'abandonner une fois pour toutes l'espoir à la fois dans le « socialisme démocratique » et dans l'idéologie des mouvements sociaux qui l'accompagne, grossièrement esquissée ici.



[ENQUÊTES]

Nous ouvrons avec ce numéro une rubrique « Enquêtes ».

Elle associera des éléments factuels, au plus près d'une description minutieuse de l'expérience relatée, avec un point subjectivement tenu par la personne enquêtée dans la situation décrite, point qui en fait une expérience singulière ayant une portée d'ensemble et se proposant comme telle au partage d'une intelligence collective.

Ce premier article est consacré à la conception singulière qu'a un paysan de son travail agricole.

RENCONTRE AVEC DOMINIQUE, PAYSAN DE PICARDIE

Une rencontre

Sur un marché d'Amiens, nous avons rencontré un commerçant nommé Dominique qui s'est avéré être un paysan, porteur d'une conception très originale et particulièrement motivée du travail agricole aujourd'hui.

À deux reprises (11 décembre 2024 et 22 janvier 2025), nous sommes allés à son domicile (près d'Abbeville) pour en parler avec lui.

Dominique et Catherine

Dominique a 62 ans. Il vit avec sa femme Catherine, un peu plus jeune, dans un petit village (150 habitants) de Picardie.



Leur activité professionnelle est double : **paysanne** d'un côté (sa ferme couvre aujourd'hui 42 ha), **commerçante** de l'autre (ils vendent sur les marchés locaux des produits provenant des fermes environnantes).

Depuis un grave accident de travail qui lui a fait perdre une jambe il y a deux ans, Dominique porte une prothèse. En conséquence, il a dû abandonner sa précédente activité d'élevage laitier (limitant

désormais son cheptel de 80 vaches laitières à une vingtaine de vaches qu'il ne traite plus) et fermer son atelier de transformation (où sa femme et lui transformaient leur lait en beurre, crèmes et fromages qu'ils commercialisaient directement).

Dominique est descendant d'agriculteurs, par son père et ses deux grands-pères. Catherine, par contre, ne provient pas d'un milieu paysan et déclare en conséquence : « *je n'ai pas comme Dominique la fibre de la terre ; je ne suis pas comme lui attachée à la terre mais j'aime ce travail, particulièrement la transformation du lait en fromages.* »

Histoire de Dominique

Né fin 1962, Dominique a commencé de travailler en 1983 comme contrôleur laitier aux dépôts de la coopérative.

À partir de 1986, il s'est orienté vers des activités commerçantes à son compte en allant vendre dans les fermes de la région des aliments minéraux pour animaux, tout en commençant une activité agricole sur la ferme de son père.

À partir de 1996, il a abandonné le commerce des engrais pour se consacrer à la production agricole sur la ferme qu'il a alors héritée de son père.

Pour ce faire,

- il a progressivement étendu ses terres de 27 à 42 ha, ce qui constitue en Picardie un seuil minimal (sa ferme est entourée de fermes bien plus grandes d'au moins 200 ha) ;
- il a étendu son cheptel jusqu'à 180 vaches ;

Il tient aujourd'hui que c'était là trop de bêtes pour si peu de terrain.

À partir de 2006, il s'est doté d'un atelier de transformation lui permettant de tirer directement parti de sa production laitière. Il a alors cessé son travail commercial (minéraux) et s'est mis à vendre avec Catherine les produits laitiers transformés sur les marchés (à eux deux, ils faisaient alors environ cinq marchés par semaine).

Depuis son accident, il a dû réduire drastiquement ses activités (diminution de son cheptel et abandon de son atelier de transformation) pour ne plus vivre que d'une production restreinte (de maïs et blé d'un côté, de vente de vaches de l'autre) et surtout de sa petite activité commerciale.

Au total, depuis 1986, il est fier de « *travailler 80 heures/semaines, sans vacances* ». Ses mains, véritables battoirs à l'épaisseur impressionnante, suffiraient à en attester. Mais sa femme et lui déplorent de « *ne pouvoir vivre correctement de ce superbe métier* ».



Le compte rendu de cette rencontre ¹ va successivement présenter :

- I. la **situation** de Dominique et de Catherine ;
- II. le **point** déclaré et tenu par Dominique en matière de travail paysan.

I. Situation

Leur ferme

Leur ferme couvre 42 ha répartis en 6 parcelles disjointes.

Dominique a hérité 12 ha de son père puis en a acheté 15 autres à d'anciens paysans qui ont abandonné leur travail. Par ailleurs, il loue 15 ha en bénéficiant d'anciens baux de son père (300 € annuels par ha).

¹ Rencontre plutôt qu'entretien proprement dit, enquête plutôt que propos recueillis. D'où que nous nous attachons aussi à **reformuler** en communisme ce que Dominique **formule** en paysan : l'enjeu est de faire retentir ses propos dans notre orientation communiste.

Aujourd'hui l'activité du couple est double :

- comme **paysans**, ils cultivent le blé et le maïs sur la plus grande partie de leurs 42 ha, le reste servant de pâturage à leurs 20 vaches - toute leur production agricole est vendue à la coopérative ;
- comme **commerçants**, ils servent d'intermédiaire entre la production agricole locale (fromages et autres produits laitiers) et les marchés picards (essentiellement ceux d'Abbeville et d'Amiens).

Leur atelier de transformation

Depuis l'accident de Dominique, cet atelier n'est plus en service. Il leur permettait précédemment (quand leur cheptel était d'environ 80 vaches) de produire du beurre, de la crème et du rollot (fromage picard à pâte molle²) que le couple allait ensuite vendre directement sur les marchés régionaux.

Leur apprentissage dans la production de **fromages** a été tâtonnant et laborieux. Pour mieux comprendre comment produire un bon fromage, ils ont dû faire un stage de trois jours dans les Alpes auprès d'agriculteurs produisant leurs propres fromages savoyards (reblochon, abondance...) qui leur ont conseillé de nourrir leurs vaches d'herbes plutôt que de maïs ou de luzerne pour améliorer la qualité des croutes de leurs fromages.

Leurs revenus paysans

Avant l'accident...

À partir de 2006, leurs revenus se répartissaient en

- ventes des produits laitiers transformés sur les marchés ;
- ventes de viande à l'abattoir : 4 € le kilo (soit plus de 1.000 € par bête) ;
- ventes de fraises (alors produites sur 3 ha) : cette production représentait un gros et minutieux travail mais elle était pour eux d'un bon rapport car ils les vendaient en cueillette directe à la ferme, sans passer donc par la coopérative (tenue, comme toutes les autres, « *par les gros* ») ;
- vente du maïs et du blé (qu'ils produisaient sur les terres restantes, hors pâturages et fraises) à la coopérative ;
- petit commerce personnel de produits venant d'autres fermes aux alentours.

Aujourd'hui...

Aujourd'hui, leurs revenus proviennent essentiellement de leurs activités commerciales, leurs activités proprement agricoles s'avérant ne plus leur rapporter grand-chose.

Division du travail

La division du travail dans le couple prend la forme suivante :

- Dominique s'occupe des champs ;
- Catherine s'occupait de l'atelier de fabrication et continue aujourd'hui de s'occuper de la compatibilité ; elle ne s'occupe jamais des champs pas plus que Dominique ne s'occupe des tâches administratives ;
- tous deux assurent ensemble la vente sur les marchés.

Comptabilité

La comptabilité de leur production de maïs ou de blé est actuellement la suivante :

- **Dépenses** (par an et par hectare) :
 - Semences : 250 €
 - Amortissements du semoir : 80 €

² [https://fr.wikipedia.org/wiki/Rolot_\(fromage\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Rolot_(fromage))

- Engrais (rigoureusement limités) : 200 €
- Location de terres : 300 €
- Herbicides : 50 €
- Location de machines pour la récolte : 200 €

TOTAL : 1080 €

- **Recettes** (par an et par hectare) :

- Ventes à la coopérative : 935 €
- Primes (PAC) : 165 €

TOTAL : 1100 €

- **Solde** (par an et par hectare) : 20 € alors même que leur travail n'est pas rémunéré !

Ce à quoi il faut ajouter, concernant leur activité agricole :

- en dépenses professionnelles, la mutuelle (MSA) : 280 € par an ;
- en recettes, la vente de quelques vaches.

L'essentiel de leurs revenus provient donc de leur activité commerciale complémentaire (plus rémunératrice car Dominique et Catherine y sont maîtres de leurs marges).

Une question centrale

Bien sûr, le point devient alors : mais **pourquoi continuer** à leur âge une telle activité agricole si le travail important qu'elle nécessite n'est pas rémunéré et s'avère donc quasi gratuit ?

La réponse de Dominique est la suivante : « **pour que la terre ne se perde pas** » - ce qui s'entendra de deux façons : pour ne pas perdre la terre de son père et de ses grands-parents, et pour que la terre ne se perde pas en se stérilisant.³

Où il va s'avérer que, pour Dominique, « terre » vient ici nommer **un rapport social de travail paysan** bien plus qu'un simple sol, négociable et marchandable : « *ne pas perdre la terre* » veut surtout dire pour lui *ne pas perdre le rapport paysan à la terre, ne pas perdre l'invention d'un travail avec la terre* en sorte que sa décision de continuer son activité paysanne ne procède plus tant d'une nécessité économique que d'une orientation existentielle, quasi militante : constituer, sur ses propres forces (manuelles et intellectuelles) **une nouvelle logique du travail paysan** susceptible d'être transmise à son fils et de préfigurer un avenir paysan pour l'humanité.

Salariat complémentaire ?

Nous avons bien sûr demandé à Dominique pourquoi il n'avait pas recouru à l'embauche de salariés agricoles pour prolonger, voir étendre le travail qu'il ne pouvait plus physiquement faire lui-même.

Sa réponse a tenu en trois points.

- 1) Il aurait pu envisager l'embauche d'un salarié mais encore eut-il fallu pour cela trouver quelqu'un de suffisamment motivé pour ne pas enfermer leur rapport dans une relation salarié/patron, ce qui aurait rendu leur collaboration difficilement tenable dans la durée car le travail paysan ici exigé est très contraignant : lever à 5 heures du matin, horaires très variables, aléas incessants dans les différentes tâches, etc. Et tout cela pour un simple SMIC...

Remarquons que Dominique ne pouvait ici instaurer un rapport équivalent à celui qu'on retrouve dans **l'artisanat** entre un patron et son apprenti, ce dernier étant là pour apprendre le métier avant de devenir lui-même artisan à son compte. Mais, dans le cas d'une ferme, l'employé se

³ Remarquons au passage qu'en répondant ainsi à notre interrogation, Dominique entérine implicitement un certain caractère gratuit de son travail. C'est là bien sûr le signe du caractère militant de son activité paysanne mais c'est également là le signe que pour lui le travail paysan relève d'un besoin existentiel, de ce « premier besoin vital » que, selon Marx, le travail serait devenu pour une humanité émancipée.

trouve enfermé dans son statut de salarié agricole, sans réelle perspective de pouvoir à son tour devenir agriculteur.

- 2) De ce point de vue, embaucher un salarié non pour le travail aux champs mais pour l'atelier de transformation ou le commerce aurait été plus concevable. Mais, à l'échelle où le couple travaille, il n'aurait guère pu payer le salarié en question !

Et d'ailleurs, à quoi bon embaucher un salarié si tout ce qu'il permet de produire et de vendre ne fait qu'engendrer les revenus de son salaire ? Pourquoi dans ce cas, risquer de déséquilibrer l'équilibre trouvé de longue date dans le couple ?

- 3) L'alternative pour Dominique aurait plutôt été de grossir en embauchant plusieurs salariés. Il aurait pu alors s'en sortir, mais, comme il le déclare : « *c'est là un état d'esprit qu'on n'a pas* ».

En effet, Dominique serait ainsi devenu **entrepreneur** ce qu'il refuse, non seulement en raison des rapports sociaux de travail que cela aurait impliqué mais également parce que, comme on va y revenir, **il récuse la voie de « l'exploitation agricole »** : il conçoit son travail de paysan comme un travail **avec** la terre, non comme une manière de la rançonner.

« Exploiter » ?

Précisons un point qui a son importance dans les formulations de Dominique : le verbe « exploiter » se divise en deux sens opposés (unité de contraires).

- D'un côté, un sens intrinsèque (mélioratif) : exploiter une chose, c'est en tirer **parti** (on exploite ainsi une idée en tirant parti de cette idée c'est-à-dire en la développant de manière **endogène**) ;
- De l'autre, un sens extrinsèque (péjoratif) : exploiter une chose, c'est en tirer **profit** (on exploite ainsi le travail d'un autre homme en en tirant profit c'est-à-dire en en prélevant un usufruit de manière **exogène**).

D'un côté, tirer parti d'une existence en la prolongeant par organisation de ses conséquences : de l'autre, piller une existence en l'épuisant par extraction de ses bienfaits, tel le citron qu'on jette après l'avoir pressé.

Dominique mobilise le terme en son second sens, péjoratif, pour indiquer qu'il refuse de piller la terre et d'en être son prédateur car il lui revient de produire avec elle en assurant sa reproduction.

II. Le point de Dominique

La singularité de Dominique se concentre en un point : en la conscience aigüe que sa nouvelle orientation de travail paysan constitue une **bifurcation entre deux voies stratégiquement incompatibles**.

Examinons donc son tournant stratégique, sa mutation, sa *conversion*⁴.

Une butée

Quelques années après avoir pris la succession de son père en prolongeant ses méthodes traditionnelles d'exploitation (labourage en profondeur, engrais et pesticides...), Dominique a réalisé que ses terres se durcissaient, se compactaient en perdant de leur humus, que les sols n'étaient plus travaillés et aérés par les vers de terre, qu'en conséquence les oiseaux ne venaient plus s'y nourrir et que, faute de végétation, le petit gibier qu'il aimait chasser disparaissait, que les pluies n'arrivaient plus à s'infiltrer en sorte que le village se trouvait régulièrement inondé, que lui-même se trouvait désormais prisonnier d'un cercle vicieux (pour rembourser ses dettes, il lui fallait intensifier sa productivité au prix de nouveaux engrais, produits chimiques et moyens mécaniques... qui venaient majorer les dettes qu'il s'agissait précisément de rembourser). Cette **voie**, Dominique l'appelle celle **de « l'exploitation agricole »**.

On peut résumer ce sur quoi Dominique a buté en trois traits :

- la terre ruisselait en bas des champs les jours de grande pluie ;

⁴ Pensons aussi au geste de *conversion* des skieurs qui retournent leurs spatules en bout de traversée...

- la lutte contre les chardons (plante invasive des sols fertiles ⁵) par des pesticides tendait à réduire la fertilité des prairies ;
- son fils n'était guère intéressé par la reprise d'un tel type d'exploitation agricole.

Autrement dit, pour lui, la **reproduction** de la terre et du travail paysan butait sur le fait 1) que la terre s'enfuyait, 2) que sa fertilité s'épuisait et 3) que sa transmission n'était plus mobilisatrice.

Au total, le point est que Dominique se veut **paysan, et non pas exploitant, et pas davantage entrepreneur**.

Il s'est alors ouvert de ces difficultés à son père qui lui a répondu en substance : *il n'y a guère le choix, c'est cela ou vendre les terres*.

L'alternative était inacceptable pour Dominique.

En particulier, il n'était pas question - il n'est toujours pas question – pour lui de vendre ses terres pour se replier sur les 2 ha que l'État lui autoriserait comme « parcelle de subsistance » ⁶ : « *mes grands-parents ont travaillé pour cette ferme, mes parents y ont aussi travaillé ; cela ne partira pas et je travaille pour le transmettre à mon fils !* »

Mais comment passer de ces **deux doubles négations** (ces refus de l'exploitation et du renoncement) à **une affirmation** paysanne ?

Une étude prolongée

Conscient de l'obstacle, Dominique s'est mis à étudier : à lire des livres, d'abord piochés un peu au hasard, puis, au fur et à mesure d'échanges avec d'autres paysans en France (via des recherches sur internet), mieux choisis en fonction de ses préoccupations.

Notons qu'en s'engageant dans cette recherche, Dominique s'est **isolé** de son environnement paysan immédiat lequel est constitué de fermes bien plus grandes que la sienne qui adoptent, sans discuter et sans réfléchir, le modèle « exploitation » préconisé par les gros « exploitants » agricoles de la FNSEA – dans cette voie, les paysans sont quotidiennement instruits sur leurs smartphones des produits à répandre sur les sols pour contrer telle nouvelle menace bactérienne, des semaisons ou des récoltes à engager illico pour prévenir telle évolution météorologique, etc. (d'où, comme le relève ironiquement Dominique, qu'on voit d'un coup tous les tracteurs sortir simultanément du village pour aller exécuter les tâches transmises sur les applications...).

Dominique assume d'être considéré comme un joyeux farfrelu par ces paysans plus riches. Il est donc allé chercher des alliés au-delà de son environnement géographique naturel – il disposait heureusement pour cela des ressources d'internet.

Étudiant par lui-même (« *10 ans de lecture* » nous confie-t-il), échangeant avec d'autres paysans s'étant émancipé du modèle FNSEA, Dominique a compris ceci : le point décisif est celui du **labour**, entendu (en sa modalité moderne post-seconde guerre mondiale) comme retournement de la terre en profondeur (sur plus de 30 centimètres) avec les nouvelles machines qui le permettent.

Le labour traditionnel, avec charrue tirée par les bœufs, ne retournait la terre que sur moins de 10 centimètres.

Le saut « qualitatif » (correspondant à la transformation quantitative de ≤ 10 cm à ≥ 30 cm) s'est engagé en France suite au **Plan Marshall** par lequel les États-Unis « aidaient » les pays européens en leur octroyant des prêts... destinés à acheter les nouveaux tracteurs américains (Massey-Ferguson, Mac-Cormick...). ⁷

⁵ Le dicton « *terre à chardons, terre à millions* » indique que le chardon est le signe naturel d'une fertilité du sol susceptible de rapporter beaucoup d'argent.

⁶ Rappelons au passage que l'État contrôle strictement le droit de propriété des terres agricoles : celles-ci doivent être cultivées (directement ou par location) et ne peuvent être laissées à l'abandon par leurs propriétaires.

⁷ Voir par exemple :

- <https://www.lefigaro.fr/bordeaux/que-viennent-faire-huit-tracteurs-du-plan-marshall-a-bordeaux-ce-lundi-20240603>
 - https://actu.fr/pays-de-la-loire/mayet_72191/video-son-tracteur-a-traverse-latlantique-en-1945_10855570.html

En effet, le labour (en profondeur) détruit l'humus et la diversité biologique du sol en déchirant les filaments de champignons et déchiquetant les vers de terre (ces « *ingénieurs du sol* »⁸) ; il oxyde la terre en l'exposant au soleil ; en cassant les racines, ce labour divise et pulvérise la terre, lui ôte sa consistance et sa capacité de résister aux intempéries – d'où que la terre en vienne à s'accumuler le long des talus, là où l'érosion l'emporte.

Une alternative

« *Ce n'est pas la dureté d'une situation ou les souffrances qu'elle impose qui sont motifs pour qu'on conçoive un autre état de choses où il en irait mieux pour tout le monde ; au contraire, c'est à partir du jour où l'on peut concevoir un autre état de choses qu'une lumière neuve tombe sur nos peines et sur nos souffrances et que nous décidons qu'elles sont insupportables.* »

Sartre (*L'être et le néant*)

En vérité, Dominique dit avoir compris tout cela quand il a compris qu'il y avait **une alternative** à cette voie du labour : **celle de l'« agriculture de conservation »**.

Il est important de remarquer que Dominique ne se revendique pas agriculteur *bio* ; il tient beaucoup à déclarer qu'il n'est pas extrémiste, dogmatique ou unilatéral (il accepte par exemple de recourir raisonnablement aux engrais).

À ce titre, l'agriculture de **conservation** (qui refuse le labour mais peut utiliser des pesticides)⁹ se distingue de l'agriculture **biologique** (qui refuse tout pesticide mais peut pratiquer le labour).

Dominique va petit à petit s'approprier la voie de cette agriculture de conservation en l'intriquant à une pratique intensive de plantage de haies sur ses terres agricoles¹⁰.

L'idée pour lui est la suivante : **travailler avec la terre, c'est aussi travailler avec les arbres** que la terre nourrit et qui, en retour, la labourent et la travaillent par leurs racines. Le principe est alors de tailler régulièrement ces arbres une fois qu'ils ont étendu leur réseau de racines (à plus de 5 mètres) : l'arbre ainsi taillé se sépare alors de ses racines lointaines (dont la décomposition et le pourrissement vont venir fertiliser la terre) pour en faire pousser de nouvelles qui vont revenir labourer et aérer la terre environnante.

Ce faisant, **le paysan traite l'arbre en collaborateur** de son travail avec la terre, comme il le fait d'ailleurs avec ses vaches dont la déambulation sur les pâturages contribue, par leurs museaux et leurs sabots, à la circulation de la vie bactériologique.

D'où la grande importance que Dominique accorde au **plantage de haies** selon un réseau dense (25 mètres séparant les différentes rangées¹¹) qui autofertilise les terres. Cette pratique, dénigrée voire tournée en dérision par ses collègues, a également pour Dominique cet avantage de constituer un investissement d'avenir (il escompte, dans quelques années, pouvoir tirer parti financier de la commercialisation du bois ainsi produit).

« *Il y a des prix Nobel de physique, de chimie, de biologie, et même de la paix. Pourquoi n'y en a-t-il pas pour l'agriculture, cette activité si essentielle pour l'humanité ?* »

Alexandre Grothendieck (1971)¹²

Le principe de l'agriculture sans labour est de couvrir la terre des déchets de la moisson précédente¹³ ce qui la fertilise¹⁴ tout en la protégeant du vent et d'autres intempéries. Là encore, travailler avec la

⁸ Voir le récent numéro de la revue *La Recherche : Les sols. Un écosystème complexe et vital*.

<https://www.larecherche.fr/parution/trimestriel-580>

⁹ « *L'agriculture de conservation des sols consiste à ne plus labourer, à couvrir les sols et à diversifier les cultures pour maintenir la fertilité des sols et la biodiversité. Ce concept, favorisant le fonctionnement du sol et ses régulations biologiques, réduit la dépendance aux fongicides et aux insecticides.* » (Wikipédia)

¹⁰ Pratique qui s'apparente à ce que l'on appelle l'« *agro-forestie* »

¹¹ Ce qui laisse largement la place pour l'intervention des machines

¹² Propos recueilli par Michel Lefebvre : <https://youtu.be/xzvNP2L1bLQ?t=5795>

¹³ Ainsi Dominique nous a montré dans ses champs comment, à la fin de cette saison, les déchets de maïs fertilisent une terre qu'il a ensemencée de grains de blé (non enfouis !). D'où que les autres paysans dénigrent l'apparence désordonnée de ses champs (les leurs étant d'allures d'autant plus impeccables qu'elles s'apparentent alors à des natures mortes).

¹⁴ Tout en économisant différents pesticides (herbicides contre les plantes indésirables, fongicides contre les

terre (et non *sur* elle, voire *contre* elle) implique de la concevoir en une acception plus large qu'un simple matériau corvéable à merci (tel un matériau minéral ou métallique) : ce que Dominique appelle « terre » constitue en vérité l'intrication d'un sol, de tout ce qui l'habite en profondeur (vers de terre, champignons, bactéries et autres micro-organismes) et superficiellement (oiseaux et faune locale). C'est cet ensemble intriqué qui fait de la terre une matière vivante, un moyen « vivant » de production agricole.¹⁵

Cette conception du travail paysan implique également **une intelligence toute nouvelle de l'assolement** (rotation des cultures sur le même sol), des cultures aptes à labourer par elles-mêmes la terre, de l'ensemencement (les graines ne sont plus enfouies après labour mais déposées en sorte qu'elles s'enfouissent elles-mêmes), des modes de récolte, etc.

Des avantages par surcroît

Dominique relève également que **la meilleure santé de la terre** vaut meilleure santé du paysan s'il est vrai qu'à l'inverse, maltraiter la terre, c'est ipso facto maltraiter le paysan qui la maltraite : c'est ainsi que le père de Dominique, à force de respirer la chaux et les produits chimiques qu'il épandait sur ses champs, en est tombé malade !

Tout de même, **redonner vie à la terre**, c'est mieux lui permettre d'absorber l'eau de pluie : un villageois s'étonnait ainsi auprès de Dominique que telle rue du village n'était plus inondée lors des grandes pluies d'automne sans réaliser que ceci était dû à la nouvelle orientation que Dominique avait donnée à son travail permettant aux terres agricoles d'absorber l'essentiel de l'eau tombée du ciel.¹⁶

Une affaire d'« esthétique »

Point subjectivement très frappant dans la manière pour Dominique et Catherine de parler de leur travail paysan : ils en parlent quasi « esthétiquement » tant leur nouvelle intelligence d'une terre vivante, intriquant étroitement sols et surfaces, insectes et hannetons, flores et faunes, production et reproduction, y discerne **de nouvelles propriétés sensibles** : beauté d'une motte de terre fertile, beauté d'une dynamique de fermentation laitière, beauté du champ adossé aux haies et sur lequel oiseaux, mouettes et chevreuils reviennent trouver pitance, beauté d'une terre sur laquelle « *on marche comme dans la neige* » car le sol y est souple et moelleux, beauté d'une « *terre qui monte* » au lieu de s'éroder et de s'amasser contre les épaulements. Tout ceci conduit Dominique à nous avouer : « *moi qui suis chasseur et fier de l'être, je ne sors presque plus mon fusil car je préfère désormais voir que tirer !* ».

Une perspective d'ensemble

Ce sont ces nouvelles pratiques et l'intelligence nouvelle qu'elles mobilisent qui ont convaincu le fils de Dominique de prendre dans quelques années la succession de son père et c'est de cela dont Dominique est visiblement le plus légitimement fier : **une voie est ouverte** qui incorpore une perspective d'ensemble à sa nouvelle stratégie de travail. Pour Dominique, cette voie est d'ailleurs la seule qui soit susceptible d'éviter à l'humanité la stérilisation inéluctable des sols : « *regardez comment l'érosion ravage les sols, comment des régions entières du globe sont devenues désertes ! Si on ne fait rien, en perdant la biodiversité, l'humanité sera perdue !* ».

Un courage

« *Le courage est une chose qui s'organise.* » Malraux (*L'espoir*)

Dominique s'adosse subjectivement à **des réseaux paysans**¹⁷ qui organisent, à grande échelle, une intelligence collective encourageant chacun à persévérer dans son coin de campagne.

champignons ou insecticides contre les insectes indésirables).

¹⁵ Pour le travail paysan, la terre est à la fois matériau travaillé et outil de travail. De plus étant « vivante » dans ces deux cas (et non pas matériau inerte ou outil mécanique), la terre ne saurait être considérée par le travail paysan comme un simple moyen subordonné à des fins de production.

¹⁶ Où l'on touche à une caractéristique intéressante de la terre travaillée par le paysan : elle intrique, à cette dimension de travail, celles de l'habitat et du peuplement car la terre en question est indissolublement un espace, une surface, un sol, une profondeur et une élévation. Autant dire que cette terre, travaillée autant que travaillant, est dotée d'une puissance d'organisation collective.

¹⁷ Par exemple l'association *Vers de terre Production* : <https://www.verdeterreprod.fr/>

Car du courage, il en faut singulièrement aujourd'hui aux paysans de France !

Dominique insiste ainsi sur deux points :

- **La transition** de l'agriculture de labour en agriculture de conservation s'avère longue (dix ans ?) et délicate : les sols ne constituent pas une matière corvéable à merci et il faut du temps pour les reconverter de matériau passif à matière activement vivante.
- Une fois l'agriculture de conservation mise en place, **ses bienfaits** sont également affaire de long terme (il faut plus de dix ans pour que les haies fassent leur travail, que la faune locale revienne faire le sien, que les micro-organismes et les vers colonisent les sols, etc.).

Pour le moment, Dominique se trouve bien seul dans son coin de Picardie – il faut dire que les terres y sont particulièrement riches ce qui rend leur stérilisation et leur érosion moins manifestes et retarde d'autant la prise de conscience paysanne.

Mais « *en France, 30% des agriculteurs pensent désormais comme moi !* » déclare-t-il fièrement.

Ce nouveau collectif paysan à grande échelle a remplacé pour lui l'ancien petit collectif des paysans de son village qui récoltait collectivement (6 ou 7 agriculteurs) le maïs pour mieux rentabiliser leurs machines et leurs temps de travail. Mais Dominique nous avoue : « *j'avais horreur de faire cela ; j'étais le petit de la bande car je n'avais que 20 ha de maïs ; j'avais déjà mes idées dont je ne parlais jamais : nous n'étions pas sur la même longueur d'ondes !* »

Au total...

Cette petite enquête s'est voulue « **monographique** »¹⁸ plutôt qu'organisationnelle : à proprement parler, il ne s'agissait pas pour nous d'enquêter sur la possibilité d'organiser, socialement et politiquement, un camp du peuple dans la campagne picarde mais seulement d'enquêter sur le point tenu par ce paysan.

D'ailleurs, cette enquête n'a pas clairement dégagé un antagonisme politique à l'œuvre : il y a certes une vive contradiction entre deux voies – entre deux manières incompatibles de concevoir le travail paysan (l'incompatibilité prend ici la forme précise suivante : continuer de travailler la terre en labourant ou décider de ne plus labourer pour mieux travailler **avec** la terre ?) – mais, dans le cas de Dominique, **cette contradiction ne prend pas une forme antagonique déclarée**, avec affrontement d'ennemis entravant voire interdisant sa nouvelle orientation.

Notre enquête s'est intéressée au « chemin de Damas » de Dominique sur une voie qu'il s'acharne à constituer contre vents et marées avec l'idée princeps de transmettre à son fils cette cause paysanne.

Dominique précise que son fils envisage de reprendre sa manière de cultiver la terre (qui a également pour avantage insigne d'économiser le temps de travail humain) mais sans prolonger l'élevage des vaches laitières (car « *ce travail est trop contraignant et risquerait de mettre son ménage en l'air* ») et tout en continuant son travail de sage-femme à temps partiel (un peu comme ses parents associent aujourd'hui leur activité commerçante au travail paysan).

Résumons **le parcours subjectif** de Dominique tel que nous le comprenons.

- Son rapport de paysan à sa terre, analogue au rapport du musicien à son instrument de musique (violon, flûte, piano...) ou à celui du marin à son bateau, est un rapport de **partenariat**, non de simple outillage. Dans cette **culture** paysanne, le travail agricole est conçu comme intriquant la terre, le vivant (multiple allant du vers de terre jusqu'au gibier en passant par les vaches – Dominique affirme qu'une ferme ne saurait exister sans la présence du bétail) et l'homme (celui-ci demeurant celui qui décide – nulle idée ici de fondre l'être humain dans les vivants habitant Gaïa).
- Selon ce principe général, la terre-partenaire (vivante intrication d'un sol-surface, d'un sol-humus, d'un sol-support...) vient organiser **un enchevêtrement de rapports collectifs (sociaux)** en matière de travail, d'habitat et de peuplement.

¹⁸ Il serait intéressant qu'un cinéaste envisage un documentaire sur cette figure paysanne originale : à *bon entendeur salut !*

- Dominique a patiemment appris à **se situer** dans cette **orientation** d'ensemble pour courageusement décider sa propre **direction** de travail ¹⁹, l'agriculture de conservation, qu'il adopte en brandissant dans sa région le drapeau des haies : Dominique aime à se présenter comme militant de la cause des haies, celles-là même que les paysans du coin considèrent a contrario comme de simples obstacles dans la progression rectiligne de leurs gros engins mécaniques.
- Toute cette problématique s'arrime de facto à un optimisme stratégique : Dominique dit volontiers qu'il a **quinze ans d'avance**, et qu'« on y arrivera », ce « on » désignant autant la classe des paysans que l'humanité entière. De facto, Dominique se dispose ainsi en une sorte d'avant-garde paysanne.

Demeurent bien sûr des questions plus larges :

- Si l'on adopte l'orientation et la culture de Dominique, quelle est la portée d'ensemble, pour le travail paysan en France, de sa direction ?
- Cette direction est-elle généralisable si une de ses conditions de possibilité s'avère une importante gratuité du travail paysan ?
- Et qu'en est-il de sa productivité c'est-à-dire de sa capacité effective de nourrir le pays et, plus généralement l'humanité tout entière ?

Tenter d'y répondre serait le travail d'une autre enquête, de tout autre ampleur que cette « monographie » : une chose est un **point** (constitué et courageusement tenu) ; autre chose est la **ligne** que ce point active ; une troisième est la capacité de cette ligne d'irriguer l'ensemble de la **situation** concernée.

•••

¹⁹ Rappelons : c'est dans une situation orientée qu'on décide sa direction (**s'orienter** ne suffit donc pas à **se diriger**).

[ARTS]

ÉRIC BRUNIER : *DES ATOMES DE COULEURS*

Cet article marque une pause par rapport aux trois premiers dont l'ambition était de penser à nouveaux frais la peinture moderne. Je rappelle la thèse que je soutiens : le discours du tableau moderne (François Wahl) relève de ce que j'appelle « la *CouleurS* ». Ceci s'oppose au discours du tableau classique dont le dessin soumet l'ensemble de la composition à une narration. **CouleurS** nomme chez moi cette idée qu'**une couleur n'est jamais seule. Elle est toujours en relation avec d'autres** et c'est sur cette dynamique que la peinture moderne se développe. Bien entendu, cela n'empêche l'utilisation de traits, la présence d'un dessin et les figures. Tout est affaire de hiérarchie.

Les premiers articles ont permis d'une part de restituer le romantisme dans l'émergence de la modernité (numéros 1 et 2), d'autre part de développer une conception du regard immanente au tableau (numéro 3). Dans le mouvement de ces premiers articles, je devrais désormais développer **la division des couleurs** (donc le principe nommé la *CouleurS*) chez Cézanne et Van Gogh en opposition avec la division optique des couleurs des impressionnistes et des postimpressionnistes. Si **la *CouleurS* n'est pas affaire d'optique** chez eux, c'est qu'elle est « sensation colorante » chez le premier, travail manuel et intellectuel, d'exécution et de conception chez le second.



Fig.1 Kandinsky, *Jüngerer Tag*, 1912 (© Centre Pompidou, Paris)

Ces articles, qui ont pour but de montrer que **la peinture moderne constitue un nouveau regard**, cherchaient aussi **une langue capable de restituer la constitution même de ce regard**. Ce ne sera pas le cas ici car dans ce nouvel article, il s'agit moins d'entrer dans la logique singulière d'une *CouleurS* que de prendre des repères afin de **cartographier la situation**. Ce texte prend appui sur une exposition qui avait le mérite de réunir des œuvres s'étendant du début du XXe siècle à aujourd'hui. Son point le plus important, indépendamment de l'exposition, est de donner une matérialité à la notion de *CouleurS*.

Une exposition



« *L'âge atomique est notre présent* » écrivent les organisateurs d'une exposition¹. Mais qu'affirment-ils ? À suivre l'exposition, un âge de terreur, de stupeur, de messianisme nihiliste et de conscience écologique pour le péril terrestre. Je n'entrerai dans le détail ni des œuvres présentées, ni des étapes du discours de l'exposition. Je retiens de cette exposition deux aspects manifestes : d'une part la volonté de situer l'art contemporain en écho de la conscience écologique et de son discours alarmiste et spectaculaire ; d'autre part et de manière tout à fait contrastée, la manière dont l'art moderne de 1910 avait au contraire renouvelé son discours plastique au contact des découvertes scientifiques concernant l'atome. **La morale** comme discours dominant pour notre époque, **la science** il y a cent-cinquante ans.

Cette **torsion morale de l'art** se fait par des rapprochements formels évidés de toute subjectivité. Nombre de documents d'époque suggéraient des ressemblances, par exemple celle de la *Danse du radium* (1904) de Loïe Fuller élaborée après sa rencontre avec le couple Curie et créée à Paris mais dont il ne reste quasiment aucune trace, et les photogrammes d'une performance organisée par Pierre Huyghe en 2014 intitulée *Dance for radium* et s'inspirant des danses de Loïe Fuller. Alors que chez les modernes, il s'agit d'inventer par de nouveaux contenus formels, les œuvres récentes apparaissent comme **les répétitions postmodernes dont le contenu est la répétition** et qui n'invente aucune forme. Néanmoins, pour qui sait regarder, il était tout à fait clair que soumise, selon le titre de l'exposition, au même événement, la peinture s'était ouverte plusieurs voies, les unes apportant un nouvel art (chez Kandinsky, Larionov, Hilma of Klimt), d'autres la destruction.

La faiblesse de l'exposition, quant à son propos global et à sa cohérence, tenait au fait de n'avoir pas su distinguer ce qu'est « l'âge atomique » : art de l'âge de la science des atomes dans son émergence expérimentale entre la fin du XIXe et le début du XXe, et art au temps des technologies de l'atome, autant dire au temps des catastrophes, à partir de 1945 la bombe atomique et les centrales nucléaires. Sans véritablement argumenter son choix, **l'exposition donnait le pas à la technologie**, dans la lignée des thèses de Gunther Anders dont une citation accueillait le visiteur :

« Le 6 août 1945 fut le jour zéro. Le jour où il a été démontré que l'histoire universelle ne continuera peut-être pas, que nous sommes en tout cas capables de couper son fil, ce jour a inauguré

¹ L'exposition *L'Âge atomique. Les artistes à l'épreuve de l'histoire* s'est tenue au Musée d'art moderne de la ville de Paris du 11 octobre 2024 au 9 février 2025. Elle m'importe parce qu'elle permet de clarifier la modernité picturale et son héritage.

un nouvel âge du monde. [...] Nous vivons en l'an 13 du désastre. Je suis né en l'an 43 avant. Mon père, que j'ai enterré en 1938, est mort en l'an 7 avant. Dans un autre âge du temps². »

Un tel discours fait de la modernité historique une inconscience et indique que l'art depuis les années 1950 est celui de la conscience. Ce **manichéisme**, totalement erroné, m'intéresse parce qu'il oblige à reconsidérer la modernité et notre relation à celle-ci³, parce qu'il indique **deux leviers** pour penser la situation de la peinture : d'une part le rapport modernité/postmodernité, et d'autre part le matérialisme de type nouveau que fut la modernité.

Modernité / postmodernité : rayonnement diffus vs dialectique explosive

Posons que l'exposition (dont les œuvres s'étendent de 1911 à aujourd'hui) propose moins une chronologie qu'elle ne **polarise** une situation des arts plastiques, notamment de la peinture, autour de trois points (trois œuvres emblématiques) : une empreinte photographique d'uranium réalisée par Polke en 1992 (Fig.2), la toile *Pagan Void* de Newman de 1946 (Fig.3) et le *Jugement dernier* de 1912 de Kandinsky (Fig.1).

Les deux derniers tableaux, si l'on accepte l'hypothèse de leur rapprochement thématique⁴, s'opposent diamétralement : **Kandinsky** voit dans la radioactivité un monde nouveau s'ouvrir, comme l'*Apocalypse* de Jean l'annonce, alors que **Newman** fait de la bombe atomique le point de départ d'une séparation des humains avec les dieux, un point de départ absolu, séparé même de l'histoire. L'abstraction de l'un est une aube déjà engagée, où les couleurs explosent, où l'œil serpente et bondit en un ballet incessant, tandis que celle de l'autre semble enserrer l'œil au centre d'un réseau nerveux et vide. L'humeur prime-sautière de l'un, la nuit cosmique de l'autre.

Néanmoins ces deux tableaux s'opposent comme activité de peinture à la première œuvre de la série, les photographies de Polke, qui ne font qu'enregistrer la radioactivité de l'uranium et la teindre en rose. Il n'y a plus là qu'une pâleur diffuse, séduisante. Polke joue à la fois sur la fascination de la puissance destructrice de l'uranium et sur la coloration comme corruption. Le processus sensible de la couleur a en germe ce qui le détruit. Avec cet apparent sirop coloré, l'œuvre rejoue la duplicité de l'empoisonnement et de l'attrait, de la corruption. Cette série photographique est à la fois un énoncé moral et une absence d'énonciation puisque d'une photo à l'autre il n'y a que glissement varié, nuances insaisissables. C'est un camaïeu rose, ce que Delacroix détestait, **une manière de ne pas se confronter à la couleur**.

² Citation traduite et tirée de *L'homme sur le pont. Journal d'Hiroshima et de Nagasaki* (1959). L'exposition montrait l'inanité de la thèse principale d'Anders. Selon lui, ce qui marque notre époque est que l'humanité est capable de fabriquer des objets technologiques sans pouvoir en imaginer les conséquences. Plutôt qu'amener à produire l'imaginaire à hauteur de tels objets, l'exposition mettait en avant des objets qui illustraient, répétant la catastrophe, à l'image du film *Crossroads* (1976) de Bruce Conner, emblème de l'exposition : on y voit le montage au ralenti des déchets filmés de multiples points de vue de l'explosion d'une bombe atomique lors d'un essai de 1946 intitulé *Operation Crossroad*. L'explosion destructrice devient une berceuse. La morbidité se fait délectation.

³ Un exemple des effets de ce discours sur la modernité : **Kandinsky**, dont on sait qu'il a écrit *Du spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier* (1912), se trouve être un peintre d'une réalité (que toute l'exposition pousse à comprendre comme une *nature*) « *spirituelle, relationnelle et vivante* ». La peinture de Kandinsky est ainsi dépossédée de tout aspect matériel et dialectique ; c'est un point de vue hors sol, spiritualiste, sur le monde, parmi d'autres.

⁴ Ce qui ne va pas de soi. Kandinsky peint en résonance avec la découverte de la radioactivité et Newman avec le largage de la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki.



Fig.2., S. Polke : *Uranium (Rose)*, 1992,
© Londres Tate modern



Fig.3 : B. Newman : *Pagan Void*, 1946
(© NGA Washington)

Ainsi, ces trois œuvres permettent de polariser la modernité picturale en nous confrontant à des expériences sensibles différentes. Ces pôles configurent une ère temporelle, une historicité, mais ils ne s'y épuisent pas⁵. Ils sont difficiles à caractériser, mais lançons-nous.

- **Le pôle Kandinsky** est essentiellement constitué par la question du contraste, contraste entre couleurs, entre taches et lignes. Il cherche la création d'une dynamique interne au tableau où l'expérience de celui-ci ne se résout dans aucune synthèse. C'est ce que j'appelle une **dialectique explosive**, ou une **explosion colorée**.
- **Le pôle Newman** repose quant à lui sur la différence entre l'espace interne du tableau et l'espace extérieur, l'espace corporel qui situe son expérience. Alors que chez Kandinsky la couleur est un vecteur d'émancipation, ici elle est assujettie aux relations spatiales. Son enjeu se situe entre le décoratif (comme chez Matisse) et le sublime (que revendique Newman).
- Enfin **le pôle Polke** est marqué par une approche effusive (immersive ?) de la couleur. Son traitement n'est plus exclusivement pictural. Ainsi, il participe de la postmodernité dont il partage des caractéristiques : pas de frontière nette entre les genres, tendance au moralisme (ou son dual, la subversion).

Que retenir de cette polarisation ?

Tout d'abord **trois utilisations différentes de la couleur** : explosive, spatiale (architecturale ou décorative) et effusive. Ces différences sont présentes dès la révolution colorée dont j'ai parlé dans mes articles précédents.

Qui renvoient à **trois sujets de la peinture**.

- Chez Kandinsky le sujet de la peinture est **la peinture qui se fait**, les relations internes au tableau entre couleurs d'abord, puis entre couleurs et traits.
- Dans la couleur spatiale de Newman le sujet de la peinture est **l'espace**, la relation du tableau à son environnement. La dynamique est plus architecturale que picturale et elle mobilise le corps dans l'espace.

⁵ L'exposition *L'Âge atomique* comprenait l'ensemble des œuvres présentées dans une même ère mais dont le point zéro était le tableau de Newman *Pagan Void*. Ce qui s'était fait avant était donc une sorte d'âge d'or non historique aujourd'hui inactuel. Cette manière d'envisager l'histoire était déjà au principe de l'exposition *Année zéro*, dont le point de départ n'était pas la bombe atomique mais l'extermination des juifs d'Europe. Par-delà les nuances, un point commun est tenu : nous ne sommes plus modernes. Il convient au contraire de tenir que **nous sommes toujours modernes**, contemporains notamment de sa politique d'émancipation.

- Enfin chez Polke le sujet de la peinture est **la relation au regard**. Celui-ci existe donc comme entité extérieure et préalable que l'expérience colorée s'attache à capter. Ce pôle est au fond une extension du principe duchampien qui veut que le regard fasse l'œuvre.

Un matérialisme de type nouveau

L'hypothèse est ici la suivante : la radioactivité et le développement de la science atomique de la fin du XIXe et du début du XXe siècle créent les conditions, dans la peinture (et les arts plastiques), d'un matérialisme de type nouveau. Ce matérialisme de type nouveau est la possibilité **d'une peinture qui ne passe pas par la figure référentielle**, en d'autres termes, la peinture abstraite.

L'exposition montrait les trois pôles que j'ai esquissés ci-dessus dans leur rapport à la radioactivité : Kandinsky, Hilma of Klimt (pour le pôle Newman) et Duchamp. Je laisse de côté le deuxième pour comparer les deux autres.

Duchamp

Commençons par Duchamp.

Les historiens nous disent qu'il a lu le livre de Jean Perrin, *Les Atomes* (1913). Le concept d'**inframince** qu'il élabore dans des notes et qu'il met en œuvre tirerait en partie son origine de cette lecture. L'inframince, c'est à la fois l'écart minimal et le contingent (comme la poussière, l'air, des bruits de ventre ou des pets). C'est ce qui signale une présence animée et fantomatique. Surtout c'est ce qui échappe aux canons de l'art. C'est, potentiellement, « *une œuvre qui ne soit pas d'art* »⁶.

Par rapport à la physique atomique décrite par Perrin, l'inframince traduirait l'écart surgi dans l'atomistique entre le continu et le discontinu, entre le plein et le vide. La physique atomique, nous dit Perrin, s'attaque à la représentation du discontinu par le continu (la dérivée d'une fonction). Là où la physique classique postulait que pour tout corps, il existait une dérivée qui l'exprime de manière continue, la physique de l'atome nous dit que des parties échappent à la représentation. Perrin écrit à propos de la physique atomique : « *la fonction qui représente la propriété physique étudiée [...] formera dans le vide intermatériel un continuum présentant une infinité de points singuliers.* »⁷

En reprenant l'image qu'il donne, il s'agit donc de décider si la feuille d'étain qui enveloppe une éponge en est une représentation exacte ou non. Duchamp opère à l'intérieur de cette brèche, d'une part en l'intériorisant à ses œuvres, d'autre part en renvoyant en miroir ce hiatus à l'institution artistique. L'œuvre de Duchamp, qui n'est pas d'art, ne fonctionne qu'au sein de l'art comme représentation, dérivée lisse d'un monde qui apparaît aussi granuleux qu'une éponge. **La ruse de Duchamp, ruse de casuiste**, est d'empêcher toute décision de l'intérieur de l'institution. Bien loin d'être une critique de l'institution-art, les œuvres de Duchamp la cadénassent.

La lecture que Duchamp fait de Perrin et de la physique atomique est finalement assez classique : la physique atomique subvertit la représentation que l'on se faisait du monde. Elle est la preuve du caractère institutionnel de toute représentation.

Kandinsky

Le rapport de Kandinsky est autrement plus intéressant.

On possède peu d'éléments de l'intérêt de Kandinsky pour la radioactivité. Il n'est même pas sûr qu'il en ait entendu parler. Toutefois, le passage de *Regards sur le passé* où Kandinsky parle de l'atomisme est tout à fait important puisqu'il est l'événement qu'il cite comme lui ayant donné confiance dans ses capacités et celles de la peinture. Celui-ci est le dernier terme d'un enchaînement à trois termes qui conduira à la peinture sans objet (en fait dont la référence à l'objet est secondaire).

⁶ Duchamp : « *Qu'est-ce qu'une œuvre qui ne soit pas d'art ?* »

⁷ Jean Perrin, *Les Atomes* (1913), Paris, Champs Flammarion, 1991, p. 31.

- Le premier terme est la découverte d'une peinture d'une meule de foin de Monet qui a pour conséquence que « *la peinture en reçut une force et un éclat fabuleux. Mais inconsciemment aussi, l'objet en fut discrédité.* »⁸
- Le deuxième élément est l'audition de *Lohengrin* de Wagner. Il s'agit de la réalisation musicale d'impressions visuelles. **La musique de Wagner donne à voir les couleurs** et les lignes d'un tableau imaginaire. « *Il m'apparut très clairement que l'art en général possédait une beaucoup plus grande puissance que ce qui m'avait d'abord semblé, que d'autre part la peinture pouvait déployer les mêmes forces que la musique.* » (p.98) La musique de Wagner suscite le désir d'une peinture qui soit l'équivalent de cette musique, de son pouvoir d'impression sensible.
- Enfin le dernier terme est

*« un événement scientifique [qui] leva l'un des obstacles les plus importants sur cette voie. Ce fut la division poussée de l'atome. La désintégration de l'atome était la même chose, dans mon âme, que **la désintégration du monde entier.** [...] La science me paraissait anéantie : ses bases les plus solides n'étaient qu'un leurre, une erreur de savants qui ne bâtissaient pas leur édifice divin pierre par pierre, d'une main tranquille, dans une lumière transfigurée, mais tâtonnaient dans l'obscurité, au hasard, à la recherche de vérités, et dans leur aveuglement prenaient un objet pour un autre.*

Déjà enfant, je connaissais les heures de tourments et de joie de la tension intérieure qui est promesse d'incarnation.

*Ces heures de frémissement intérieur, de confuse nostalgie qui exige de vous quelque chose d'incompréhensible, qui le jour oppresse le cœur, emplit l'âme d'inquiétude, et la nuit fait vivre des rêves fantastiques, pleins de terreur et de joie. [...] Je me souviens encore que le dessin mit fin à cet état de choses, c'est-à-dire qu'il me fit vivre hors du temps et de l'espace, de sorte que je perdais aussi le sentiment de moi-même. Mon père remarqua de bonne heure mon amour du dessin et me fit prendre des leçons alors que j'étais encore au lycée. Je me souviens combien **j'aimais le matériel lui-même**, combien je trouvais les couleurs et les crayons particulièrement attirants, beaux et vivants. Des fautes que je faisais, je tirais des leçons qui, aujourd'hui encore, agissent presque toutes en moi avec leur force originelle.* » (p.99-100)

Il convient bien sûr de faire la part de la dimension affabulatrice de cette reconstruction du passé. Mais justement, cette dimension même importe puisque Kandinsky est en train d'expliquer **son passage à l'abstraction**. La désintégration de l'atome (qui n'est pas la fission nucléaire) décrit cette quête dans laquelle se lance la physique à la fin du XIXe siècle : la physique vers l'infiniment petit de la matière. Ce qu'en retient le peintre est le tâtonnement, l'avancée aveugle, inconsciente du physicien mais qui ne l'empêche en rien de poursuivre. Qu'il y ait quelque chose de plus petit encore que ce qui est visible ne rature en rien la science. Si la science est anéantie, elle ne l'est pas dans sa méthode, mais dans son positivisme et dans ses constructions objectives. C'est **la représentation scientifique du monde qui est raturée**.

Il n'empêche que cela rejoint l'enfant qui essaie, tâtonne, rate et reprend. Ainsi, il est possible de poursuivre la peinture à partir même des tâtonnements et des ratés, il est possible de révolutionner la peinture à condition d'être en intériorité à celle-ci. C'est ce qu'indique **le leitmotiv du peintre sur la « nécessité intérieure** ». Celle-ci n'est pas une nécessité psychologique ou expressive ; elle est la nécessaire intériorité du peintre à sa peinture, et elle commence par la matérialité de la feuille, du crayon, du pinceau et des couleurs.

Si l'on récapitule ce chemin vers l'abstraction, il apparaît que les meules de **Monet** indiquent une voie vers l'abstraction, **Wagner** un désir de force et d'éclat, enfin **la science physique** une méthode faite de ratés et de victoires, une confiance et une espérance dans le matérialisme. Kandinsky fait l'analogie entre sa propre pratique de peintre, façonnée par son enfance, pratique où, au tâtonnement du physicien, correspond le *work in progress* du peintre.

⁸ Kandinsky, *Regards sur le passé* (1913-1918), traduction française Paris, Hermann, 2014, p. 97.

Vides

Avec la physique atomique, **le vide réel, le vide matériel, relève de la discontinuité de la matière**. Le vide entre atomes rend possible les réactions atomiques, l'événement au sein de la matière. Ainsi Jean Perrin écrit : « Rutherford admit alors que la radioactivité d'un élément ne signale pas la présence des atomes, mais signale leur disparition, leur transformation en atomes d'une autre sorte. » Il poursuit : « Ces transmutations sont discontinues. [...] Les transmutations doivent se faire atome par atome, de façon brusque, explosive, et c'est précisément pendant ces explosions que jaillissent les rayons. »⁹

C'est **sur ce point du vide** que se divisent la peinture de Kandinsky et celle de Newman.

- Chez ce dernier, sa conception est classique : le vide est **une absence qu'il faut combler**, un appel. Dans un dessin à l'encre de 1946 (cf. Fig.4) qui appartient à une série dans laquelle s'invente le fameux zip, la barre verticale qui interrompt la surface et la peinture, l'on perçoit une analogie entre l'œil et la peinture : la pupille est vide au centre de l'iris. Toutefois, son caractère immaculé et lumineux crée un trou dans lequel le regard plonge. L'œil ne peut à la fois détailler, être sensible, à la surface du disque circonscrit sur la feuille et s'intéresser au pourtour tactile à l'encre noire. Le centre vide est une terre vierge qu'il faut remplir, par laquelle l'œil est presque happé.
- Il en va tout différemment dans une aquarelle de Kandinsky intitulée *En cercle* (Fig.5). Là aussi une forme circulaire est circonscrite par un contour discontinu. Celui-ci ne détache pas un disque ; au contraire sa discontinuité assure le lien entre chaque tache colorée, entre taches colorées et tracés linéaires, un lien désordonné, éruptif. La surface brune de la feuille est donc semée d'une suite d'événements entre lesquels il n'y a rien, ni configuration figurative, ni construction géométrique. **Le vide devient ce qui rend possible** ces rencontres purement matérielles. L'analogie est alors celle d'un noyau agité, d'un monde de circularité et de rayonnement. **Le vide est aussi de l'ordre de l'interruption, de l'intervalle, avec cette fois une dynamique interne et expansive**. Le vide chez Kandinsky permet une relation non normée des couleurs entre elles. En s'abstrayant du monde figuratif, l'œuvre du peintre s'abstrait aussi des théories du contraste des couleurs.

Ainsi s'avère que la radioactivité a été comprise par certains peintres comme **une impulsion créative vers l'abstraction**. Cela n'a pas engendré, de manière analogique, la pulvérisation des couleurs en un semis d'atomes mais la destruction de l'objet figuratif au profit de l'objet matériel qu'est la *Couleurs*.

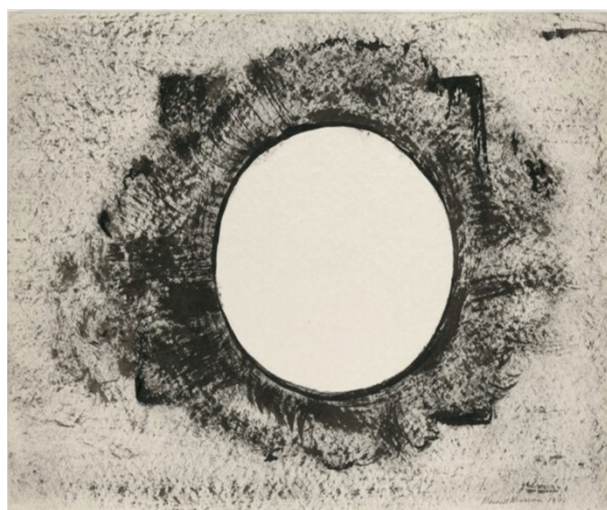


Fig.4 : B. Newman, Sans titre, 1946
(© NGA Washington)



Fig.5 : W. Kandinsky, *En cercle*, 1912
(© Paris, Centre Pompidou)



⁹ Respectivement p. 263 et 264.

[CHOSES VUES]

Le documentaire *No other Land* nous a particulièrement intéressés et interrogés. D'où ces deux lectures, en contrepoint fraternel.

FILM DOCUMENTAIRE : *NO OTHER LAND*

Film documentaire de Basel Adra, Hamdan Ballal, Yuval Abraham et Rachel Szor



Depuis plus de 5 ans, Basel Adra, un activiste palestinien en Cisjordanie, filme l'expulsion de sa communauté par l'occupation israélienne qui détruit progressivement les villages et chasse ses habitants. Il rencontre Yuval, un journaliste israélien, qui le soutient dans ses démarches. Une amitié inattendue voit le jour. Ce film, réalisé par un collectif palestino-israélien de quatre jeunes militants, a été réalisé comme un acte de résistance créative sur la voie d'une plus grande justice.

Serge Peker

Ils sont deux amis, Basel le Palestinien et Yuval, l'Israélien. Basel filme depuis plus de cinq ans **la sauvage destruction par l'État d'Israël** de l'ensemble des villages cisjordaniens de la région de Masafer Yatta. Yuval, journaliste venu de Beer-Sheva, tente par ses articles de sensibiliser l'opinion israélienne sur la tragique annexion des terres palestiniennes. Une fois les villages déclarés zone militaire par l'armée, les colons s'empressent d'y élever des lotissements champignons.

Basel, fils de berger, prend le relais de son père qui lui-même a filmé, du temps de Basel enfant, la destruction des villages. Ce père, activiste palestinien comme son fils, a passé de nombreuses années dans les geôles israéliennes.

Être activiste palestinien doit être compris comme étant un militant pour **le droit à la vie sur la terre sur laquelle on est né et où l'on a vécu**. Bien plus que leur propriété, cette terre fait partie de leur être, elle

en est une continuité. La leur prendre est bien pire que de la leur voler, c'est les amputer de la partie essentielle de ce qui constitue leur être. Ils n'existent que par cette terre et sans elle, ils ne sont rien.

L'impuissance des villageois est celle d'un **peuple démuni** face à une armée enrichie des derniers avatars de la technologie. Impuissant est ce jeune villageois devenu quadriplégique après le tir d'un militaire et qui agonise sous une tente sans aucun soin médical. Sa mère, postée devant cette tente, ne cesse de pleurer le malheur de son fils. À cette impuissance physique répond **la puissance affirmative des villageois** réclamant leur droit à l'existence, ce droit qu'ils manifestent face à l'armée par des slogans et pancartes exigeant la restitution de l'ensemble des villages Masafer Yatta.

Le refus des villageois de partir n'est pas tant un acte de résistance qu'une affirmation de leur droit à vivre sur leur propre terre. **Ils s'affirment en affirmant leur présence.** Ils s'affirment face à l'armée, ils s'affirment face à des tribunaux qui leur sont étrangers et ils s'affirment par leur courage à reconstruire de nuit ce que l'État d'Israël s'empresse de détruire de jour. Mais, face aux colons masqués comme des hommes du Ku Klux Klan, leur seul droit, pour ceux qui refusent de partir, est celui de mourir sur leur terre.

« *Tu es un enthousiaste*, dira Basel à son ami Yuval. *Moi, je suis patient.* » Si l'enthousiasme de Yuval repose, comme le dit Basel, sur sa croyance à pouvoir par lui-même arrêter la destruction des villages et imposer la paix, la patience de Basel ne peut qu'être basée sur sa confiance en une humanité capable d'imposer au monde une paix valable pour tous. Confiance qui n'est en rien une croyance mais **un principe pour l'action.**

Ce qu'il y a de sidérant dans ce film, c'est **la caméra elle-même comme partie intégrée et intégrant la destruction des villages.** En ce sens, cette caméra est pour Basel ce que, pour les villageois, la terre est à leur existence. Le film donne l'impression que les longues colonnes de bulldozers désagrègent la caméra, qu'ils entrent dans les images, les détruisent et les écrasent jusqu'à la destruction de toute image possible.

2023, le film s'arrête brusquement. **Cet arrêt** n'est pas un arrêt sur image mais **un anéantissement.** Il n'y a plus de villages et parallèlement plus d'images. Le paraplégique est mort : *No other picture / No other land*, si ce n'est qu'il y aura eu l'importance de ce lien fraternel entre Basel et Yuval.

Quand un soldat apostrophe Yuval par : « *Toi, l'israélien que fais-tu là ?* », Yuval répond : « *Je suis là pour que tu ne fasses pas ce que tu fais en mon nom* ». C'est donc que **pour Yuval le nom est important.** La question est alors de savoir ce que nom vient nommer. Ce nom ne peut être que celui d'Israélien dénoué de celui de Juif. La raison en est simple : Juif dans l'État d'Israël a pour unique fonction de rassembler un peuple fallacieusement fabriqué à l'aide de la fable biblique et cela à seule fin d'exclure du pays tout citoyen ne répondant pas à ce nom. Nom qui est tout à l'opposé du **nom de Juif** en tant que celui-ci inclut **un principe d'universalité pensé hors de tout État.** Dans ses références à la Bible, jamais l'État d'Israël ne cite le juif Abraham partant errer de par le monde en laissant derrière lui sa famille et sa patrie. Reprenant une vieille maxime révolutionnaire, je dirais que **l'état sioniste d'Israël n'agit le mot juif que pour mieux combattre le nom de juif.** En tant que s'opposant à la colonisation et soutenant dans son combat celui des palestiniens, Yuval ne peut donc que se référer à ces militaires démissionnaires de l'armée qui, pour ne pas être complice du génocide en cours, se sont regroupés sous l'étiquette « *Pas en notre nom* ».

Comme Basel, ayons confiance en l'humanité et posons que Yuval, en se référant au « *Pas en mon nom* », ne fait que se rallier à tous ceux qui en Israël, combattant la colonisation, cherchent à constituer un groupe d'opposition à la politique sioniste. Si un tel groupe parvient à s'organiser et à **s'allier fraternellement aux Palestiniens**, comme le lien fraternel de Yuval et Basel, alors aucune armée, aussi puissante soit-elle, ne pourra jamais annuler ce qui aura eu ce lieu et qui toujours persistera comme une éternelle vérité. Cette vérité est l'indestructible noyau sur lequel peut germer une force politique de libération nationale déliée de toute connexion religieuse et seule capable de faire de la Palestine un véritable pays pour tous. Ce noyau nous permet de nous associer à Basel pour soutenir avec lui que les Israéliens « *peuvent avoir toutes les armes du monde, ils perdront.* »



Sol V. Steiner

J'ai eu beaucoup de mal à aller voir le documentaire *No Other Land* et, une fois dans la salle de cinéma, à rester jusqu'à la fin du film. La forme négative du titre me posait déjà question.

1 - Pourquoi ?

Un effet de saturation du voir **se répéter à l'écran** l'impunité fasciste de l'expansion israélienne (depuis 1948) et la résistance « vaincue » des habitants des villages palestiniens.

Un constat en miroir qui juxtapose la résistance et son ennemi : la résistance confirme, une fois de plus, son courage héroïque, tout de même sa faiblesse politique, c'est à dire, l'impuissance des gens du village à s'organiser au delà de la résistance elle même

No Other Land s'inscrit dans la longue veine de ces documentaires courageux réalisés à la barbe de l'armée et des colons par des cinéastes palestiniens et israéliens. De ce point, l'existence de ces documentaires, leur réalisation sur le terrain du conflit est l'affirmation in situ de la création engagée par un « deux israélo palestinien ».

Je pense à celui de **2013**, nominé aux Oscars dans la rubrique meilleur documentaire étranger, intitulé **Cinq caméras brisées** réalisé par Emad Burmat, le cameraman autodidacte palestinien et Guy Davidi, le réalisateur israélien.

Ce documentaire, en son temps très médiatisé, raconte l'histoire de la résistance du village de Bil'in en Cisjordanie au moment de la construction du mur et des expropriations violentes des terres.

Son titre raconte son odyssée : commencé en **2005**, repris en **2009** et finalisé en **2011**, le documentaire projeté dans de nombreux festivals, fut un marqueur victorieux de cette inébranlable volonté de témoigner, par les images, du réel de la colonisation et ses corrélats, l'emprisonnement et la mort.

Témoigner à deux. Le geste est signifiant même si les conséquences ne sont pas les mêmes pour l'Israélien et le Palestinien.

De ce point de vue, *No Other Land* reprend le même schéma. Depuis cinq ans, Basel Adra, Palestinien de Cisjordanie filme l'expulsion et la destruction des villages par l'armée israélienne. Il rencontre un journaliste israélien, Yval, qui le soutient.

2 - La limite de l'exercice. Le face à face

La caméra à l'épaule enregistre, avec tous les risques induits, la violence de la confrontation coloniale, par définition inégale et injuste. Elle atteste physiquement du face à face sanglant, de la violence de la destruction systémique par les colons et l'armée israélienne de l'existence palestinienne. Elle est alors le seul médium qui montre l'état des choses, c'est-à-dire le sionisme dans son application et ses conséquences : la douleur, l'expropriation, l'anéantissement des Palestiniens.

Le spectateur est pris en tenaille. Il salue le courage incommensurable des paysans palestiniens dont il sait par ailleurs que la seule résistance ne vainc pas.

Pour ma part, **le malaise** s'installe. Je veux m'extraire de ce face à face, dont la sinistre répétition – les vainqueurs et les vaincus - tend à présenter la situation comme une fatalité binaire hors processus. Je veux avec mes mots, mes armes, continuer à penser et à dire, avec ceux qui s'organisent pour ce faire, qu'une autre voie est possible, qu'un possible demain est à construire.

3 - Le nouveau. Pour que tu ne fasses pas ce que tu fais en mon nom

No Other Land, tourné en **2024**, apporte-t-il un élément nouveau par rapport à cette situation ?

Le formalisme « caméra à l'épaule », seule façon de filmer en ces circonstances pour entrer en contact avec le face à face, reste identique. C'est du point du contenu qu'arrive le nouveau.

Un petit point en apparence mais in fine gigantesque. Et ça vient de l'Israélien. Le documentaire s'attarde sur l'amitié entre les deux hommes. Mais l'amitié est insuffisante dans le contexte de l'insoutenable violence coloniale. Il faut aller plus loin, donner un point de vue.

La phrase du journaliste israélien Yuval « *Pour que tu ne fasses pas ce que tu fais en mon nom !* » en réponse à la question d'un soldat « *Toi l'Israélien, que fais-tu là ?* » apporte à penser ce que serait ce possible nouveau.

Dans ce dialogue, ce n'est pas le nom *juif* qui serait inclus insidieusement dans la réponse de Yuval comme semble le souligner Serge dans son texte. Au contraire. Le nom *juif* s'est absenté. **C'est le mot israélien qui est à l'ordre du jour.**

Et c'est une excellente chose.

L'apostrophe du soldat est du point israélien : « *Toi l'Israélien, que fais-tu là ?* ». Pour le soldat, c'est en tant qu'Israélien et non pas en tant que Juif qu'il l'interpelle ; et la réponse du cinéaste « *ce que tu fais en mon nom* » est interpellée du point du nom *israélien*. L'intérêt de cette interpellation, c'est **la déclaration à haute voix de la césure**, du clivage entre l'Israélien Yuval et les forces d'occupation israéliennes. C'est à partir de ce vide, de cette séparation déclarée qu'un nouveau entre Israéliens et Palestiniens peut se construire.

Pour que quelque chose d'un pays possible pour tous puisse advenir, il faut **séparer les Israéliens de l'État Israélien.**

La réponse du cinéaste israélien à l'apostrophe du soldat israélien est la seule promesse à entendre.

L'amitié entre Yuval et Basel Adra n'est possible que sous cette condition qui rétablit la confiance confisquée.

Car en Israël, il faut le répéter, il n'y a plus de juifs, du point du juif historique, comme je l'ai écrit dans ma dernière tribune. En Israël, il y a des Hébreux, des Sabras, et maintenant des Israéliens.

L'État sioniste s'est construit CONTRE le juif historique et, s'il fait appel au « nom juif », c'est du point de **la victimisation identitaire nécessaire à son récit messianique.**

Je développerai ailleurs le crime du sionisme qui est d'avoir éradiqué, rayé de la carte du monde la singularité du nom *juif* du point de son universel d'émancipation. Le nom actuel, identitaire, suprémaciste et colonial n'a strictement rien à voir avec le nom *juif*.

Si Jeff Halpern, anthropologue israélien et cofondateur du mouvement *One democratic State campaign* considère la Palestine comme un laboratoire (idéologique, politique et militaire) pour le monde occidental, alors la disparition de la notion d'universel au profit de celle de l'identité, qui caractérise, entre autres, « *la désorientation du monde contemporain* » comme dirait A. Badiou doit une fière chandelle aux sionistes et à leur État. D'où l'importance à considérer le sionisme comme un ennemi à combattre du point de la restauration d'un universel d'émancipation.

En ce sens, nous disions, déjà, en 2016, dans notre brochure :

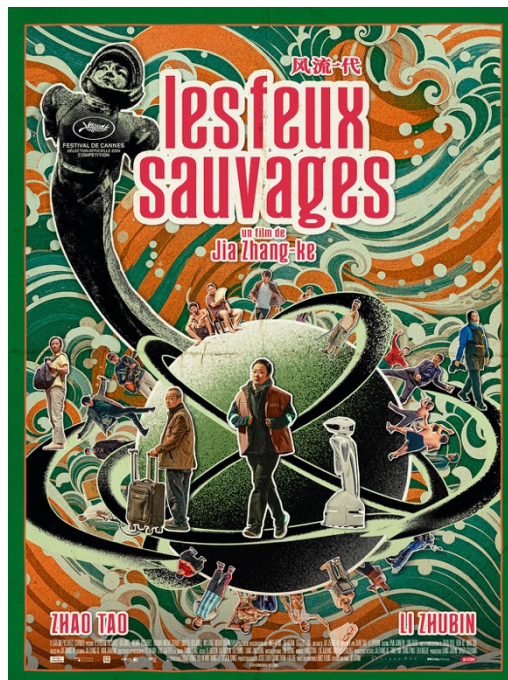
- « *Israéliens Palestiniens, un seul pays avec un seul État* » ;
- il n'y pas de conflit entre Juifs et Arabes en Palestine-Israël.

Cette **affirmation** doit être reprise, ressassée, expliquée, tant la confusion entre Juif et Israélien est savamment entretenue, non seulement dans nombre de journaux mainstream mais aussi dans nombre de textes de soutien aux Palestiniens postés avec le mot d'ordre, obsolète, périmé et dépassé, « *Free Palestine* » d'où s'absente toute référence à **un possible futur commun.**



SERGE PEKER : *LES FEUX SAUVAGES*

Film de Jia Zangke (2025)



C'est tout l'art du cinéma de parvenir à **nous faire voir ce que l'œil par lui seul ne peut voir**. Il est une sorte de voyage au-delà du voir par le voir. Jia Zangke nous invite ainsi à **un double voyage** : l'un dans celui de son œuvre, en ce que son film est constitué pour les trois quarts par des rushes récupérés des vingt dernières années de ses différents tournages de films ; l'autre, spatio-temporel, dans la Chine du premier quart du vingt-et-unième siècle.

La trame narrative du film est des plus minimaliste : Bin (Li Zhubin) quitte la Chine du Sud et abandonne Qiao (Zhao Tao), dans le but de s'enrichir en Chine du Nord où des possibilités semblent s'offrir par la construction sur le Yang Tse du grand barrage des Trois Gorges. Bin et Qiao n'ont guère plus qu'une trentaine d'années. Aucun des deux n'a d'emploi stable. Qiao profite de sa jeunesse et de sa belle et gracieuse silhouette pour se faire de l'argent comme mannequin ou bien encore comme danseuse.

Le voyage commence en 2001 dans une ville de la Chine du Sud où s'élève un monument public figurant la longue diagonale d'une fusée pointant vers le ciel la tête casquée d'un cosmonaute. Cette représentation d'un pays à la conquête de l'Univers est également celle d'une Chine désormais orientée vers la conquête du grand marché mondial.

Zank-Ke a donné à ce long voyage temporel dans cette Chine du premier quart de siècle la forme d'**une sorte d'accordéon** dont les rushes montés en patchwork seraient comme autant de soufflets s'écartant et se dilatant en différentes séquences unies par une même musique. Ces mêmes soufflets s'unissent parfois dans une superposition d'images concentrant l'intensité explosive d'un pays et d'une classe ouvrière ravagés par la sauvagerie d'un capitalisme destructeur. Un long plan sur un groupe d'ouvriers assis sur des marches nous montre les effets de ce capitalisme sur les visages de ces hommes abattus et courbés comme sous une invisible férule. Tous ces visages ridés, las et burinés, sont comme **rongés et creusés par la dureté de l'exploitation**. La caméra passe ensuite de visage en visage comme pour leur donner à chacun une individualité propre à leur commune condition. Mais quel est le socle sur lequel repose cette nouvelle Chine capitaliste de cette première année du vingt-et-unième siècle ?

L'une des premières scènes du film est celle d'un groupe d'ouvrières réunies dans une cahute où chacune à son tour entame une chanson de son choix. Elles ont toutes en commun de ne se souvenir que des premiers couplets. L'oubli est interne à ces *Feux sauvages*. Il est l'élément essentiel du capitalisme chinois.

Si les ouvriers assis sur les marches n'ont connu que la Chine post-communiste, d'autres, les retraités, ont vécu la période maoïste. Ces retraités se retrouvent dans un ancien lieu culturel abandonné au délabrement par l'État et repris grâce à l'initiative d'un homme qui trouve son intérêt en prenant sa quote-part sur le gain de chanteuses d'opéra venant distraire les retraités. Le gain provient d'un billet de banque sorti de la poche des retraités au moment où l'une des chanteuses fait la quête. On voit donc **une Chine où chacun doit se débrouiller seul pour subsister comme il le peut**. Le repeneur du lieu a déniché parmi les restes de cette salle abandonnée un vieux portrait de Mao brûlé sur ses bordures. Les retraités s'opposent à sa restauration et demandent à l'exposer tel quel sur le mur faisant fond à la scène des chanteuses. Repliés sur eux-mêmes, ces retraités peuvent ainsi revivre par le souvenir leur propre histoire d'ouvrier à l'époque de la Chine communiste. Comme eux-mêmes en ont été les acteurs, **le manque fait ici fonction d'élément dynamique**. L'argent dans toutes les séquences ne fait que circuler de la main à la main et toujours sous la table comme dans ce tripot où les joueurs de cartes ont tous leurs billets de banque sous le tapis.

Qiao ne cède ni sur son amour, ni sur son obstination à ne pas s'associer aux combines douteuses de son amant. Ne sachant ce que Bin est devenu, elle le recherchera sans faillir durant de nombreuses années du nord au sud de la Chine. Cette recherche n'est pas celle d'une femme qui voudrait reconquérir son homme mais celle d'une femme amoureuse qui cherche à tracer avec Bin le chemin d'un amour exempt de toute corruption et apte à enrichir réciproquement leur vie. La scène où tous deux se retrouvent dans un bus-caravane qui paraît être leur lieu de vie est en ce sens exemplaire. Qiao, voulant s'éloigner de Bin, se dirige vers la porte pour sortir mais Bin la repousse violemment vers la banquette. Qiao se replie un moment sur elle-même mais, à nouveau, se lève pour aller vers la porte alors que Bin, à nouveau, la repousse vers la banquette. Nouvelle tentative, nouveau repli et ainsi plusieurs fois de suite, jusqu'à ce Bin finisse par la laisser partir. Ce que nous voyons-là peut donner l'impression d'une banale scène de couple, mais ce qu'il nous faut voir se trouve dans les multiples tentatives de sorties et autant de replis de Qiao assise sur la banquette. Ces replis de Qiao sur elle-même doivent être mis en parallèle avec ces ouvriers harassés et pareillement repliés sur eux-mêmes. **Sa sortie est une véritable ouverture qui doit être pensée comme une victoire** de Qiao. Non une victoire remportée sur Bin mais **remportée sur elle-même**, en ce que Qiao refuse de s'allier à cette Chine corrompue dont Bin voudrait être l'un des agents profiteurs. Qiao, à la différence de Bin, « *se tient droite sur la terre* ». Se tient droite, c'est-à-dire se délivre de ce repli sur elle-même qui asservit aux dominants. Cette **délivrance** est un véritable dépli de ce repli sur soi-même. C'est par ces replis et dé-plis que Jia Zangke nous fait voir ce que l'œil par lui seul ne peut voir mais que seule l'idée parvient à présenter.

Il en est de même dans cette Chine du Nord où, en 2011, Qiao nous entraîne en vue de retrouver Bin et où les ouvriers sont payés par des entrepreneurs mafieux. Comme de véritables chefs de bande, ces entrepreneurs disent « *nos hommes* » en parlant de leurs ouvriers qui travaillent à démolir, au profit du grand barrage des Trois Gorges, tous les rivages bordant les superbes rives du Yang Tsé, tout aussi ravagées par ces chantiers de démolition que le sont les visages du groupe d'ouvriers vus dans les premières séquences. Musée, lieux historiques, villages, magnificence du paysage, rien n'échappe à ce capitalisme sauvage excluant le peuple de toute participation à quelque prise de décision. Qiao, qui comme une actrice du muet, ne dit pas un mot, nous fait voir par le biais de son regard **un pays totalement ravagé** par cette nouvelle Chine. Bin, que Qiao continue à chercher, est lui-même devenu l'un de ces entrepreneurs mafieux. Il travaille au service d'une financière qui l'abandonne à la police en s'enfuyant avec la caisse.

2024, retour en Chine du Sud où Qiao devenue caissière dans une grande surface commerciale, retrouve Bin sortant ses achats de son caddie. Tous deux sont marqués par plus de vingt années passées, mais Bin l'est bien davantage que Qiao. Ruiné, boiteux et marchant à l'aide d'une canne, Bin cherche désespérément à s'adjoindre à de jeunes financiers à dents de loup investissant dans l'I.A. **Le vide qui fait fond sur la vie du peuple chinois** dans cette fin du premier quart du vingt-et-unième siècle est mis en évidence de façon pathétique dans une scène où Qiao, se détournant du visage de son ancien amant, plonge son regard dans le vide d'une sombre rue isolée avant de revenir larmoyante vers le visage de Bin. Ce n'est pas sur elle-même que ces larmes sont versées mais sur un Bin qui s'est détruit en s'alliant aux destructeurs de la Chine.

Cette Chine de 2024, filmée en numérique, montre des images plus lisses et plus plates que dans les deux tiers précédents. **Cette platitude est à l'image de ce pays ravagé** par la domination des puissances financières. Les nouveaux buildings s'élèvent sur des ruines entassées sur l'oubli de l'histoire de la Chine et de sa période maoïste. Perdue dans la nuit de cette Chine défaite, la jeunesse n'a pour seules lumières que les spots des soirées dansantes.

Entrant dans un centre commercial, Qiao est accueillie par un robot, lui demandant ce qui lui ferait plaisir pour la contenter. Cette présence de l'I.A. a un triple effet sur l'entreprise : le personnel, remplacé par des robots ; la possibilité d'un regard ubiquitaire pour les patrons comme pour la clientèle qui, vue par l'œil du robot, perd de sa réalité. **Les feux d'un capitalisme sauvage ont brûlé toute trace de création émancipatrice du peuple chinois** pour ne laisser que le vide d'un monde a-substantiel apte à enrichir une minorité de barbares.

Les dernières images du film reviennent sur la diagonale de la statue en pierre du cosmonaute-fusée orientée vers la conquête de l'Univers. À cette image fait suite l'injonction finale donnée par Jia Zanke de « *se tenir droit sur la terre* ». Comment comprendre cette injonction si ce n'est comme une diagonale tout autre que celle du monument et qui implique de vivre en se rapportant à l'histoire de la Chine et de sa période maoïste. **Qiao**, qui n'a trempé dans aucune corruption, **s'est tenue droite sur la terre**. Alors, en renouant l'un des lacets de Bin qui ne cesse de se dénouer et que lui-même boiteux est incapable de relacer, elle trace une autre diagonale. Cette scène du nouage du lacet est paradigmatique de la capacité de Qiao à **renouer avec une autre Chine** que celle des puissances financières. Elle a la force et le courage de se soustraire à la totalité close des hommes pliés sous la domination du Capital.

Le film accordéon de Zangke plie et déplie ses soufflets pour une musique où le point d'orgue consiste à « *se tenir droit sur la terre* ».

Le manque (les paroles manquantes des ouvrières, ou les parties manquantes du portrait de Mao) dé-tient une double face : l'une, en tant qu'effet, est celle de la souffrance d'un peuple ; l'autre, en tant que conséquence dynamique, est celle d'une porte ouverte. **Ouverture** par laquelle peut s'engouffrer le désir de sortir de ce repli sur soi pour déplier une politique apte à éteindre les feux sauvages d'une minorité de pyromanes.

Tout comme le désir est à double face, Qiao est **deux personnages en un**. Le premier est cette femme impliquée dans la trame narrative, le second est celle de l'instrumentiste de ce film accordéon. En étant cet instrumentiste, Qiao nous fait entendre la partition diagonale des replis et dé-plis. De par cette partition, les ouvrières réunies dans la cahute pourraient reprendre le chant d'un peuple qui n'a pas oublié la suite des couplets d'une histoire à reprendre et à réinventer à partir de sa grandeur passée.



ÉRIC BRUNIER : *VOIR SELON L'APOCALYPSE*

Une exposition



Du 4 février au 8 juin 2025 à la Bibliothèque François-Mitterrand – Quai François Mauriac, 75013.Paris

<https://www.bnf.fr/fr/agenda/apocalypse>



Une exposition comme celle qu'organise la Bnf nommée *Apocalypse. Hier et aujourd'hui* ne peut qu'intéresser le communiste parce qu'elle parle d'aujourd'hui selon la perspective du passé, qu'elle met à distance le discours apocalyptique et qu'elle crée ainsi les conditions pour que l'espérance se fasse entendre. Cela sur le papier.

Le terme et le thème

Comme l'indique le communiqué de presse, le terme d'*apocalypse* est ambivalent. Il est associé aujourd'hui aux catastrophes, essentiellement sous forme d'adjectif - un jour ou un événement *apocalyptique* - alors que son étymologie signifie *dévoilement, révélation*. C'est le sens que lui donne Jean quand il écrit *L'Apocalypse* puisqu'il parle d'un voile qui se lève sur un monde nouveau. Et c'est à cette origine et à l'histoire de ce terme, dans l'imaginaire autant médiéval que moderne et contemporain, que l'exposition souhaite revenir. C'est au thème, essentiellement pictural via les enluminures et les tapisseries, puis la gravure et la peinture, que l'exposition est consacrée. Alors que **le terme** dit *révélation, prophétie* ou *voyance*, que dit **le thème** ?

Ici, il faut distinguer entre ce qu'écrit Jean, la manière dont il est possible de l'interpréter, ce qu'en font les artistes dans telle ou telle œuvre, et enfin ce que « dit » l'exposition.

L'exposition montre des œuvres pour la majeure partie d'entre elles médiévales qui illustrent le texte de Jean. Les images, comme le veut la tradition, permettent de raconter l'histoire. À travers ces œuvres, c'est **le sens étymologique** du terme qui est illustré : *révélation* et non *fin tragique*. Sauf que cette révélation d'un monde nouveau est pleine de bruits et de fureurs, que ne cessent d'y lutter le bien et le mal. Par ailleurs, en mettant des œuvres de la période moderne et contemporaine dans cette narration

médiévale, le sens de la révélation se perd. Dans l'exposition, le thème de l'apocalypse tend à se confondre avec un discours apocalyptique sur le présent.

Car, quand les artistes s'emparent du thème de l'apocalypse et du texte de Jean, ils multiplient les images fantastiques, dans un vocabulaire à la fois magnifique et naïf pour le Moyen-Âge (j'y reviendrai), par la lutte entre l'informe et la figure pour la modernité, et par des « clichés » pour la période contemporaine. Je suis sorti de l'exposition en me disant que l'art médiéval rescelle des trésors par rapport à l'art que produit notre temps parce qu'il réussit à détacher la révélation d'un monde nouveau de son cortège de déluges, de bêtes monstrueuses, de calamités.

Jean écrit dans son texte ce qu'il a « vu », la victoire du bien sur le mal qui lui a été révélée, non pas telle qu'elle aura lieu dans un avenir incertain, mais telle qu'elle a déjà eu lieu. Cette victoire s'est accomplie lors de la résurrection du Christ le Samedi Saint. Il faut supposer que le combat que décrit Jean est celui que Jésus a mené entre le vendredi soir quand il est enfermé dans le tombeau et le matin du dimanche où il ressuscite. Le Christ apparu à Jean lui dit : « *Commence donc à écrire ce que tu as vu et qui est et qui doit arriver après.* »¹ Jean est un prophète, non pas qu'il prédise l'avenir mais parce qu'il dit la victoire qui a eu lieu. L'Apocalypse se termine ainsi : « *Le souffle et l'épouse disent : "Viens." Celui qui écoute, qu'il dise : "Viens." Que l'assoiffé vienne, celui qui le veut, qu'il prenne l'eau de la vie, gratuitement.* » (21.17). J'entends ce « Viens » comme un « *Participe !* » : « *Prends ta part à la victoire !* » et non comme ce qui arrive. « *Viens, maintenant viens vers la victoire qui est ici !* »²

De cette lecture, l'exposition ne dit rien. Elle ne présente d'ailleurs aucune œuvre paléochrétienne (hormis le plus vieux manuscrit de l'Apocalypse). Au contraire, elle brouille l'annonce de la fin des temps et la promesse d'un monde nouveau rendant illisible ce qu'il peut être. Il convient alors de lutter contre ce brouillage et pour cela il importe de faire apparaître des victoires dans le passé et de les étendre.

Refaire l'exposition

Pour mener ce combat, **trois idées** se dégagent, internes à l'exposition mais qu'elle n'a pas vraiment su (ou voulu) thématiquer. La première est celle d'un séquençage historique assez clair dont tout l'âge classique est absent. La seconde tourne autour de la figure de l'ange. Et la troisième a pour pivot la question de la voyance.

Figurer l'Apocalypse à travers l'histoire

Alors qu'elle n'est pas organisée de manière historique (si ce n'est une dernière section uniquement contemporaine intitulée « *Le jour d'après* »), l'exposition montre clairement des variations historiques dans la manière de figurer le texte de Jean.

Le premier temps est la période médiévale qu'il faut étendre jusqu'à Dürer. Cette période est marquée par des cycles illustratifs, que l'on trouve par exemple dans les tentures qui se trouvent à Angers (et dont sont présentés quelques « morceaux ») et bien sûr dans les manuscrits enluminés du Moyen-Âge. Or ce qui est ici frappant est le caractère clos, autonome, des illustrations : alors même qu'elles reprennent des morceaux de texte, les pages sont organisées de manière à être suffisantes à elles-mêmes. Les aplats aux couleurs vives et décoratives ont pour effet de situer les figures sur la page uniquement, et non dans le monde. Le combat que se livrent le bien et le mal et dont Jean est le témoin a lieu dans un monde normé uniquement par l'apparition des figures, leurs relations et leur présence ici sur la page ou la tapisserie (voir Fig.1 & 2). Cette autonomie relative de la page par rapport au texte permet d'inventer des figures nouvelles, monstrueuses et fantaisistes.

¹ Jean, *Dévoilement (Apocalypse)*, 1-19, traduction Brault et Prévost, Paris, Bayard.

² Dans son livre *L'Apocalypse maintenant* (Paris, Seuil, 1984), E. Corsini soutient que cette lecture du texte de Jean a été abandonnée par les Chrétiens à partir du IV^{ème} siècle c'est-à-dire à partir de la conversion de l'empereur Constantin. À partir de cette dernière, apparaît la lecture eschatologique devenue hégémonique : la fin serait devant les chrétiens qui l'attendent.



Fig.1 Beatus de Saint Sever, f108v-109r, vers 1060 (© Bnf)

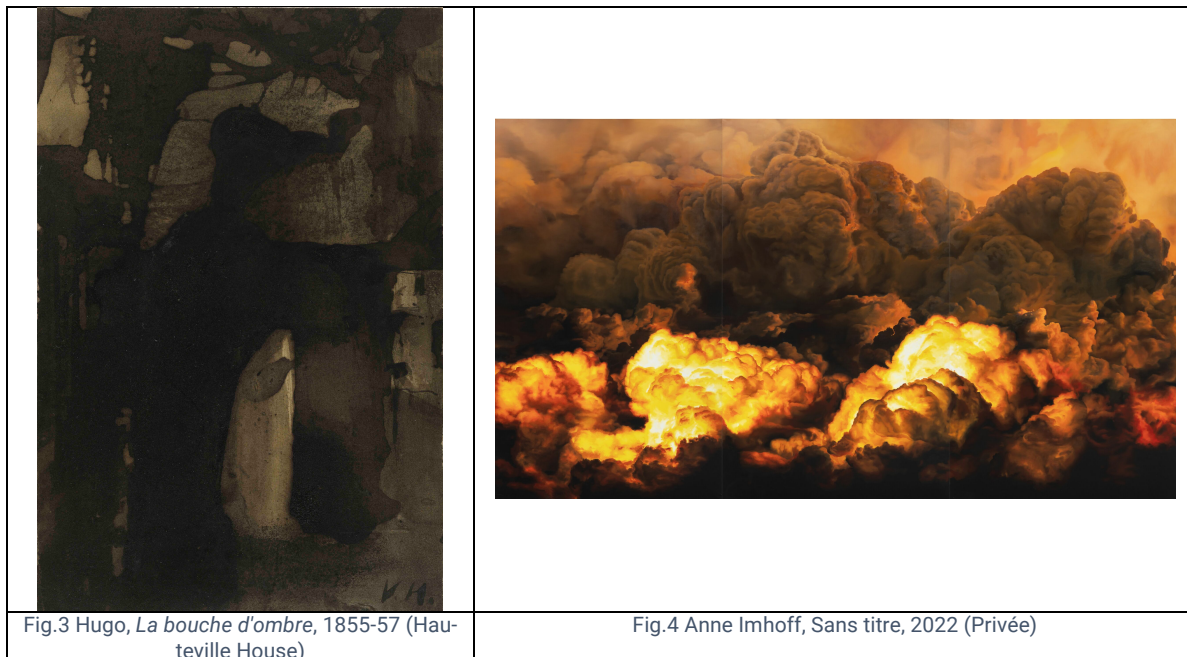
Fig.2 Liber Floridus, La bête de l'Apocalypse, f39, après 1275 (© Bnf)

Le deuxième moment est celui du romantisme jusqu'à la modernité (avant la seconde guerre mondiale), du romantisme au surréalisme. Ce qui norme ce moment est la lutte au sein de la peinture ou du dessin entre l'informe et la figure. Hugo (Fig.3) et Michaux en sont les emblèmes. Il faut comprendre que l'apocalypse, la révélation – mais en partie très éloignée du texte de Jean – est l'issue d'un combat interne à l'œuvre, dont nous avons des traces. La figure alors émerge, presque comme le fragment de cette lutte passée dans la matière de l'encre. Il s'agit dans ces œuvres de matérialiser le surnaturel. Il faut entendre ce terme selon l'utilisation qu'en avaient Heine et Baudelaire : ce qui est surnaturel n'est pas l'image que l'on a sous les yeux mais la force qu'elle donne à l'imagination d'être emportée au-delà d'elle-même. Est surnaturel le désir que l'œuvre suscite.

Le troisième moment est le nôtre. Il est caractérisé par la volonté d'intervention de l'art, soit dans son champ, soit dans des domaines qui ne sont pas les siens. Ses capacités d'invention sont bien moindres par rapport à ce qui s'est développé durant la période moderne. Je distingue deux types d'intervention.

- 1) Celle qui se fait en direction du **champ de l'art** et qui lui donne une valeur institutionnelle. Ce sont, par exemple, les œuvres de Kiki Smith qui reprennent les emblèmes du Moyen-âge (les ailes des anges, les étoiles filantes, l'aigle) qu'elles traitent sur le plan technique : retour à des techniques artisanales comme la tapisserie et l'orfèvrerie (Fig.8). Le thème de l'Apocalypse n'est alors qu'un support pour affirmer le caractère artisanal de l'art. C'est là clairement une intervention dans le monde de l'art contemporain normé par le refus duchampien du « fait main », en quelque sorte son dual qui renforce l'institutionnalisation.
- 2) La seconde voie d'intervention est plus directement liée aux **questions écologiques et climatiques**. Il s'agit, par l'art, d'intervenir dans un débat en le réduisant à une image, c'est-à-dire en le dévitalisant. L'œuvre d'Imhoff (Fig.4) en est un symptôme. Ces nuages d'une catastrophe sont anonymes, non situés. Ils flottent et menacent, et ils occultent toute lutte réelle. Notre moment est celui du règne d'institutions déliées des principes qui leur ont donné le jour.

Nous nous sommes donc fortement éloignés de l'Apocalypse. Elle n'est plus qu'une image fantastique qui nous menace, peut-être nous effraye. Pourtant, comme a su le montrer le Moyen-Âge et le romantisme, elle a la capacité de mobiliser de manière créatrice.



L'ange

Dans les images tirées de *l'Apocalypse*, l'ange a les ailes déployées et colorées. Même si le corps est de profil, les ailes ouvrent l'ange à la surface de la page ou du tissu et créent le sentiment d'un envol (Fig.5). L'homme aux ailes d'ange ouvertes ne chutera pas : l'ange est devenu l'homme. Il indique que, bien que terrestre, ce dernier a la capacité de s'élever.

Plus tard, dans la peinture et la gravure, dans la poésie de Baudelaire aussi, souvent l'ange est présenté comme celui qui est abandonné, qui a chuté dans le désastre, dont les ailes mêmes l'empêchent. C'est **une figure du renoncement**. À rebours de celle-ci, l'ange de *l'Apocalypse* est un combattant, comme l'est Jean dans l'aquarelle de G. Moreau, comme l'est l'aigle (Fig.6).

Où est mon ange aujourd'hui ? Il n'est plus un ange chrétien. Au temps d'un monde sans Dieu, *l'Apocalypse* nous révèle que **l'ange est sur terre**, que sa présence rend toute prière vaine et que les émanations de son corps enchanté, suscitent le désir³.

L'ange est la figure double du lutteur infatigable et dont le corps prostré reflète la lumière d'un monde déshérité. Il faut voir l'ange habité de désir, dont les plumes ont l'incarnat de la chair et battent dans le vent. Il faut voir l'ange, errant parmi l'humanité et capable de voler.

³ « Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières, // Ange plein de bonheur, de joie et de lumières ! » Baudelaire, « Réversibilité », *Les Fleurs du mal*, 1865. Les prières que Baudelaire demande à l'ange ne s'adressent pas à Dieu mais à lui-même : elles attestent la réversibilité du désir.

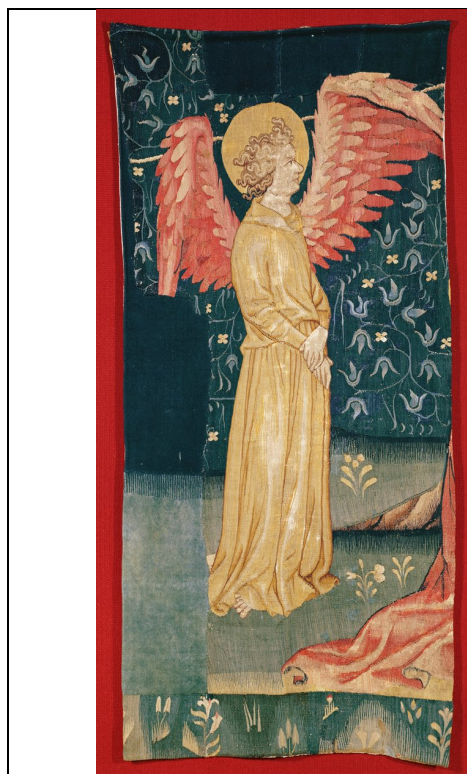


Fig. 5 Ange (fragment), 1373-87 (© Musée d'Angers)



Fig. 6 G. Moreau, Saint Jean de l'Apocalypse, 1896 (© Musée G. Moreau)

Mais si la modernité a su trouver les moyens d'une nouvelle médiation où se mêlent la matière et les idées, où le témoignage mène à l'action, celle-ci semble être épuisée, institutionnalisée. D'un côté le matérialisme se fossilise et devient trop lourd, ou d'un autre côté les formes sont des fantômes évanescents. Il faut fracturer le lourd manteau du monde pour que les anges inattendus jaillissent.

La voyance

Au début de l'exposition, il y a l'œil puisque Jean témoigne de ce qu'il a vu. Mais voir ici, comme chez Rimbaud, c'est **être voyant**. Dans certaines œuvres du Moyen-Âge, l'œil figure sur les plumes de l'aigle, l'animal emblème de Jean, presque revêtu ainsi de la parure du paon. Cet œil, je le vois comme une sensibilité à l'égard des surfaces et comme l'invitation à les parcourir, à laisser l'œil se mouvoir. Mais cet œil est aussi capable de visions, comme dans les gravures des *Désastres de la guerre* de Goya (Fig. 7). Il ne s'agit pas seulement de documenter. Il faut avoir observé pour montrer et situer. Il faut aussi savoir montrer par sélection pour que l'imagination travaille. Ainsi l'œil se fait voyance, intermédiaire entre l'existant et le possible, quand l'imagination sait déchiffrer et interpréter le réel. Où l'on remarque alors que le document, comme le sont certaines photographies abstraites de Brassai, peut aussi être fidèle à la révélation, que le réel produit des hiéroglyphes que l'œil peut capter, que l'intelligence peut analyser.

L'art aujourd'hui semble avoir abandonné cet intérêt pour l'œil sensible, avoir déserté **la confiance dans l'imagination**. Son invention se limite parfois à déplacer des techniques (Fig. 8). Le document ne figure plus d'autre possible que sa matérialité. L'étoile filante brille parce qu'elle est d'un argent brillant.

•

Le texte de Jean, dans l'interprétation que j'ai proposée, nous situe au-delà de la fin. Il fait du présent et de la terre le lieu d'un combat non pour faire advenir un avenir, mais pour que s'étende le bonheur à tous. Quand l'art s'attache à ce texte, ses inventions doivent être aussi inouïes que les visions de Jean. Pour cela, l'art de notre époque doit retrouver le chemin d'une imagination illimitée et corrélée au réel, d'une imagination à l'affût de ce qui sourd et qui demande à être révélé.



Fig.7 Goya, *Quel courage !, Les Désastres de la guerre*, 1810-15 (© INHA)



Fig.8 Kiki Smith, *Étoile filante*, 2015 (Privée)

•••

[CHOSES LUES]

FRANCIS ANCLOIS : *VERS L'ÉCOLOGIE DE GUERRE* (P. CHARBONNIER)

Pierre Charbonnier :

Vers l'écologie de guerre (Une histoire environnementale de la paix) (La Découverte, 2024)

L'étrange hypothèse qui structure ce livre est que la seule chose plus dangereuse que la guerre pour la nature et le climat, c'est la paix. Nous sommes en effet les héritiers d'une histoire intellectuelle et politique qui a constamment répété l'axiome selon lequel créer les conditions de la paix entre les hommes nécessitait d'exploiter la nature, d'échanger des ressources et de fournir à tous et toutes la prospérité suffisante. Dans cette logique, pour que jalousie, conflit et désir de guerre s'effacent, il fallait d'abord lutter contre la rareté des ressources naturelles. Il fallait aussi un langage universel à l'humanité, qui sera celui des sciences, des techniques, du développement.

Ces idées, que l'on peut faire remonter au XVIIIe siècle, ont trouvé au milieu du XXe une concrétisation tout à fait frappante. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le développement des infrastructures fossiles a été jumelé à un discours pacifiste et universaliste qui entendait saper les causes de la guerre en libérant la productivité. Ainsi, la paix, ou l'équilibre des grandes puissances mis en place par les États-Unis, est en large partie un don des fossiles, notamment du pétrole.

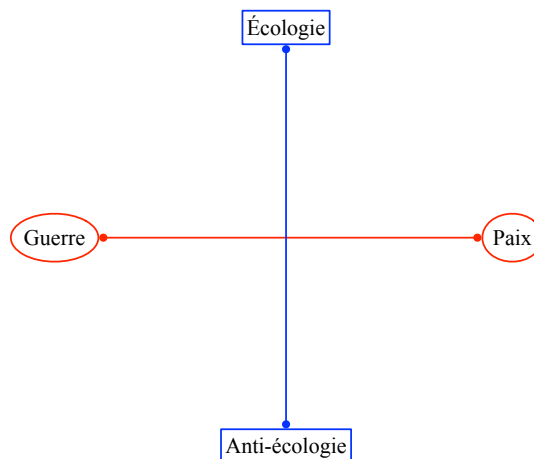
Au XXIe siècle, ce paradigme est devenu obsolète puisque nous devons à la fois garantir la paix et la sécurité et intégrer les limites planétaires : soit apprendre à faire la paix sans détruire la planète. C'est dans ce contexte qu'émerge la possibilité de l'écologie de guerre, selon laquelle soutenabilité et sécurité doivent désormais s'aligner pour aiguiller vers une réduction des émissions de gaz à effet de serre. Ce livre est un appel lancé aux écologistes pour qu'ils apprennent à parler le langage de la géopolitique.

Épargnons-nous ici le compte rendu détaillé d'un ouvrage parfois difficile à saisir et contentons-nous d'une très brève note 1) traçant une **diagonale** interprétant sa thèse princeps : « *la seule chose plus dangereuse que la guerre pour la nature et le climat, c'est la paix.* » et 2) débouchant sur une **question**.

Diagonale

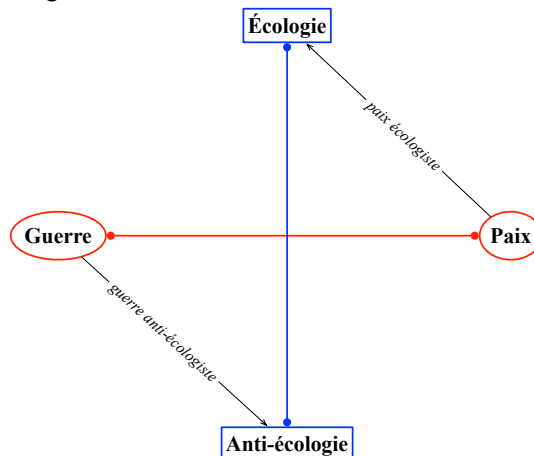
L'intérêt de cette thèse du livre peut être ainsi reformulé : il y a deux contradictions (fortes ou antagoniques), d'un côté entre **guerre** et **paix**, de l'autre entre **écologie** et **anti-écologie**.

Formalisons la première horizontalement et la seconde verticalement pour que leur orthogonalité figure leur non-alignement.



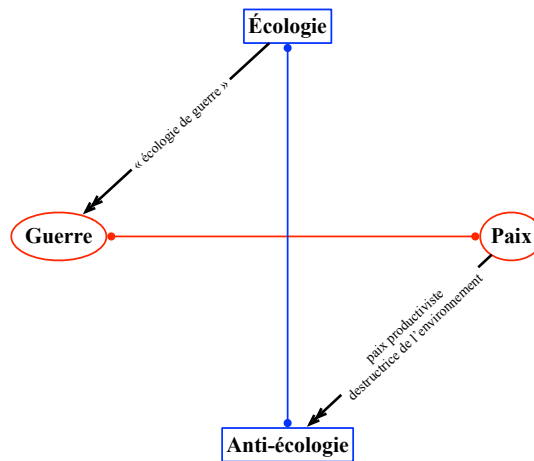
L'opinion usuelle (selon l'auteur) est alors d'opposer deux côtés :

- le « bon » côté, qui corrèle paix et écologie, la paix favorisant l'écologie : **paix**→**écologie** ;
- le « mauvais », qui corrèle guerre et anti-écologie, la guerre entraînant des destructions anti-écologiques : **guerre**→**anti-écologie**.



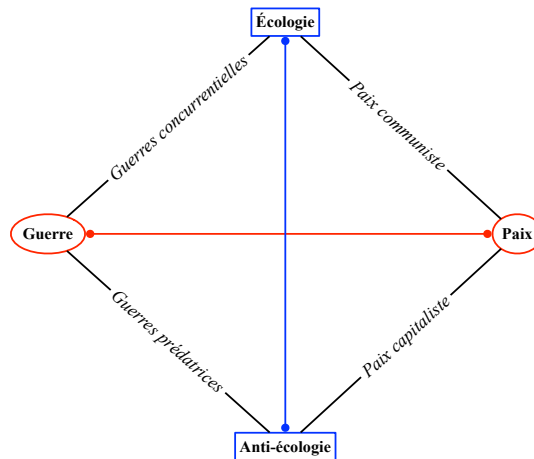
Pour Charbonnier, la caractérisation du monde depuis 2020 est que la vraie opposition est désormais entre les deux autres côtés du quadrilatère :

- le côté qui acte que la paix productiviste a entraîné une destruction écologique : **paix**→**anti-écologie** ;
- le côté opposé, où la cause écologique devient mobilisée par des États au motif de la guerre (guerre en particulier commerciale, les États européens protestant par exemple contre la concurrence déloyale de produits venant de pays sans réglementation environnementale tels ceux d'Amérique latine), soit ce qu'il appelle *l'écologie de guerre* : **écologie**→**guerre**.



Rien à objecter à cette description.

Constatons simplement que le quadrilatère peut inscrire (prescription plus que description, qui en vérité divise chaque sommet : que veut dire *paix* ? que veut dire *écologie* ?, etc.) **quatre types d'orientations politiques** selon le schéma suivant :



Question

Le point plus confus sur lequel ce livre débouche est alors le suivant : quelles conclusions politiques et militantes (prescriptions subjectivement décidées et pas seulement conséquences objectivement induites) tire-t-il de tout cela ?

Plus spécifiquement, qu'entendre par sa dénonciation d'une « **guerre contre le climat** » ¹ dont le principe apparaît aussi saugrenu que la tartarinade « *guerre contre le Covid* » jadis déclarée par Macron ?

Comme de juste, il en va ici d'une juste formulation des antagonismes engagés par les différentes politiques environnementales des États sur les cinq continents.

• • •

¹ p. 259...

[PRISES DE POSITION]

SoI V. STEINER : *UNE SINGULARITÉ JUIVE...***D'UNE SINGULARITÉ JUIVE SANS ATTACHES, SANS RELIGION ET SANS TERRITOIRE****Liminaire**

Il s'agit de **nommer** ici la **possibilité d'une singularité juive** dénouée de tout rapport avec le sionisme et avec le judaïsme, c'est à dire une singularité juive déliée de toute religion, de toute appartenance à une communauté et de toute particularité messianique, nationale ou culturelle. D'une singularité juive pour ce qu'elle est. **Une déclaration.** Comme la déclaration d'amour de W. Jankélévitch : « *Je t'aime. Parce que.* »

Je suis juive parce que je pense que je le suis. Presque une tautologie. Un nom juif parmi ceux de la multitude des noms juifs et de l'histoire qui va avec cette multitude. Un concept en situation. En processus.

1. Parler en son nom

Sur ce point, il n'est possible de ne parler qu'en son nom. Et de son lieu. Pour moi, celui de l'Europe, site paradoxal où s'entremêlent l'histoire de la destruction des juifs d'Europe du XXe siècle, la tradition des grands intellectuels et penseurs, pour la plupart juifs, de Spinoza à Marx en passant par Kafka et Freud et l'émancipation communiste pour les juifs révolutionnaires (des pays de l'Est). Une trilogie complexe et brillante.

De ces grands penseurs, quelque chose, à retenir, *qui existe au-devant d'eux* : la langue yiddish pour Kafka dans ses *Lettres à mon père*, le « herem » de Spinoza, l'excommunication violente de sa communauté, la déclaration de Freud comme juif lors d'une conversation avec Gilles de la Tourette à Paris, ni religieux ni croyant qui essayera, tout au long de sa vie et de son œuvre de définir, disait-il, « *cette chose restée jusqu'ici inaccessible à toute analyse qui est le propre du juif* ».

Ce que ces penseurs juifs avaient en commun, ce n'était pas de penser en tant que juifs. Il n'y avait chez eux aucun substantif méta, **aucune majuscule au mot juif**. Comme si leur singularité juive, c'était précisément cela : **un universel singulier**.

- Ici, l'universalisme de la pensée et du concept dans une histoire singulière assumée, y compris du point de son rejet comme celle de Spinoza.
- Là, un universel d'émancipation au sens où leurs œuvres le traduisaient dans leur domaine respectif.

Le *Tractatus theologico-politicus* de **Spinoza** (dont le but déclaré était de détruire les préjugés des théologiens qui empêchent de philosopher et d'introduire une lecture immanente de la Bible) produit un scandale sans précédent dans la République des Lettres, surtout à cause de son exégèse biblique. On a peine à imaginer l'ire et la fureur que cette œuvre déclencha en son temps.

Leibnitz estime qu'il s'agit d'« *un livre intolérablement licencieux* » écrit par « *un arrogant individu* ».

Menaces de mort et tentative d'assassinat, déjà. Seul le manteau de Spinoza fut déchiré par la lame d'un poignard.

Quant à la découverte de la psychanalyse freudienne et le rôle de la parole dans la cure, elle est encore aujourd'hui objet de suspicion et de défiance, voire de volonté d'annulation par les sciences cognitives. Les tests sont rassurants. On coche des cases. C'est de l'objectivisme. Prendre la parole, c'est dange-reux, forcément. Un Sujet peut advenir.

2. Un héritage triple

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament. » René Char

L'héritage est posé ici comme une **triple transmission** :

- legs sur la croyance en **la force du concept et de l'idée** - Spinoza encore : « *le conatus ou persévérer à être* » ;
- legs d'une histoire de **l'exil**, travail sur **l'écart et le vide**, conditions existentielles contingentes, ouverture sur le monde, processus infini à l'Autre ¹ ;
- legs politique des **combats pour l'émancipation** et l'international révolutionnaire

Symbolique langagière : le yiddish, langue du juif diasporique, dont Begin, premier ministre israélien, disait, à juste titre, qu'avec cette langue, il ne pouvait commander ni armée ni État. Notions absentes au juif exilique.

On comprend aisément pourquoi ces juifs-là furent si nombreux à fréquenter le marxisme : d'abord dans une soif universelle de justice, dont la justice pour les Palestiniens contre le colonialisme d'occupation ; ensuite – rappelons-le aux mémoires courtes - parce que le marxisme préconisait, dans son *Manifeste Communiste*, le dépérissement de l'État et l'Internationale. Notions familières au juif historique.

Histoire, politique et concept articulent cet héritage précieux d'une singularité juive pour ce qu'elle est. **Une judéité sans attribut**. Sans référence autre que ses créations, ses engagements intellectuels et politiques situés dans un moment d'histoire.

Or, **cet héritage** a été détourné, volé, massacré par le monde occidental après la seconde guerre mondiale. La création de l'État d'Israël fut l'incarnation de cette spoliation dont on mesure aujourd'hui les conséquences catastrophiques au niveau du monde : la disparition et la rature de la notion d'universel au profit des identités de toute nature ; la prétention identitaire à être un « État juif » et à tirer de cette prétention d'incessants privilèges dont la guerre illimitée avec les Palestiniens, le détournement de la vérité de l'antisémitisme : *est antisémite toute parole antisioniste, c'est à dire toute parole pour la justice et l'égalité avec les palestiniens*. La conclusion se présente donc : toute introduction de prédicats identitaires ou communautaires dans le champ idéologique, politique et étatique expose au pire quelles qu'en soient les raisons.

Toute singularité juive hors sionisme est agressée et traitée d'antisémite. Il y a longtemps, un jour que je distribuais des tracts sur le parvis de l'Université de Jussieu pour une Palestine laïque et démocratique, je répondis à des jeunes de la *Ligue de défense juive*, organisation d'extrême droite sioniste, me traitant de « *cinquième colonne, traître, pire que les Arabes* », que toute insulte antisémite proférée par un des leurs était pour moi un honneur, le geste du majeur levé ajouté à la parole. C'est encore vrai.

Aujourd'hui, la crise du sionisme ouverte par le 7 octobre 2023 et l'existence d'une autre voie possible, un pays pour Palestine -Israël, exige de promouvoir une singularité juive dénouée de tout lien avec l'État israélien, de toute assimilation entre juif et israélien, de toute confusion entre judaïsme et judéité. Cette **singularité juive de la diaspora** qui soutient la voix de l'intérieur de l'émancipation.

•

Nous traiterons de la sacralisation du mot *Juif* corrélié à celui de *Victime*, élément majeur du narratif sioniste qui légitime et donne source au retour militant du judaïsme, contre « la vision politique du monde » de Benny Lévy et des « nouveaux philosophes » qui ont largement alimenté la confusion entre judéité et judaïsme et celle entre antisionisme et antisémitisme. ²

Il en va de l'histoire de la pensée et de l'universel, du rétablissement de la définition de l'antisémitisme, du mot juif avec celui de communisme, sinon que tous deux, dans une nouvelle articulation, doivent se réinventer.

•••

¹ J'ai traité de ce point dans la seconde tribune sur *le sionisme en question*.

² J'ai également traité de cette déliaison entre juif et israélien dans la même seconde tribune.

[ÉTUDES]

ALAIN RALLET : FONDAMENT ET ACTUALITÉ DU RAPPORT VILLE/CAMPAGNE

Introduction :

La contradiction entre ville et campagne a toujours été un élément très important du dispositif analytique marxiste comme de la politique communiste.

Du dispositif marxiste très tôt puisqu'elle occupe une place centrale dans la formulation du matérialisme historique par Marx et Engels [M&E par la suite] dans *L'Idéologie Allemande* (1844) [IA par la suite].

De la politique communiste puisque la nécessité de réduire la différence entre ville et campagne a été explicitement énoncée comme une des conditions de l'avènement d'une société égalitaire et inscrite comme telle dans le *Manifeste* (1848).

En même temps, la contradiction ville/campagne a quelque chose de dissonant car elle ne représente pas et n'oppose pas en tant que telle des classes ou des sujets politiques. Si on la prend au pied de la lettre, c'est d'abord une différenciation spatiale, une forme d'organisation de l'espace.

Comment cette organisation de l'espace compte-t-elle dans la politique révolutionnaire, autrement que comme un simple décor sur lequel viendraient se projeter les actions humaines ? Quel rôle joue-t-elle en propre ? Quelle est sa nature au fond ? Pourquoi vouloir et comment réduire cette différenciation ? Qu'est-ce que cela peut vouloir dire aujourd'hui ?

1

La première partie de l'article s'intéresse à la manière dont M&E l'introduisent et l'installent dans leur formulation du matérialisme historique. L'opposition entre la ville et la campagne est ce par quoi la différenciation sociale s'enracine matériellement dans l'espace et, ce faisant, joue en retour sur la conscience d'être dans ce monde et sur la subjectivité.

Leur argumentation peut se décomposer en deux temps.

- **Le premier temps relie organiquement le rapport ville/campagne à la division du travail.** Ce lien est le fondement matérialiste de la relation ville/campagne comme construction sociale singulière : celle d'habiter l'espace. De là qu'on ne peut réduire la différence entre ville et campagne sans toucher à la division du travail.
- **Le second temps fait des deux types de lieux, ville et campagne, le siège de formation de classes** et donc d'une lutte des classes à partir de la division du travail qui fonde initialement le rapport ville/campagne. Le passage de la division du travail aux classes s'opère en **articulant la division du travail aux formes de propriété**. On obtient alors une lecture de classe du rapport ville/campagne.

La porte est alors ouverte pour **une approche classiste de la contradiction ville/campagne** et au fond pour un effacement progressif de la singularité de cette relation dans la construction d'une politique communiste. La recherche d'une alliance entre ouvriers et paysans tend en effet à recouvrir le rapport ville/campagne jusqu'à en occuper toute la place. Les ouvriers sont identifiés à l'urbain et les paysans à la campagne, chaque classe ayant sa propre base économique (l'industrie pour la ville, l'agriculture pour la campagne).

Le rapport ville/campagne se lit alors comme un rapport de classes en quête d'alliances (ouvriers/paysans) pour la conquête du pouvoir.

Cette lecture classiste tend davantage à reconduire la différence entre ville et campagne qu'à la réduire. Le rapport ville/campagne désigne en effet une hétérogénéité de classe difficile par nature à réduire puisque renvoyant à des intérêts distincts que les stratégies d'alliance n'ont pas pour objectif de faire converger mais de mobiliser.

2

La seconde partie propose un changement de pied.

Il consiste à aborder la différence entre ville et campagne à partir de ce qu'elle est : **un rapport différentiel à l'espace, à la manière de l'habiter** selon la position occupée dans les rapports sociaux de production. La politique communiste cherche alors à produire une forme d'organisation de l'espace qui soit **un levier** pour la transformation de ces rapports.

À partir de là suit un développement sur **la situation contemporaine** du rapport ville/campagne et sur les perspectives qu'elle ouvre.

Pourquoi la contradiction ville/campagne ? Quel est son statut, son rôle ?

M&E ont très tôt, dès l'IA mais aussi dans les *Gundrisse* (1857), placé la relation ville/campagne au centre de l'élaboration de leur approche matérialiste de l'histoire. Leurs développements ne prennent pas la forme d'une théorie achevée mais d'éléments pris dans l'étude de séquences historiques, la place de la ville et de la campagne dans chaque séquence étant dégagée par comparaison.

Leur propos est de **lier trois termes** : le rapport ville/campagne, la division du travail, les contradictions de classes et donc la lutte des classes.

On commencera par la relation entre les deux premiers termes, puis on introduira celle entre les deux derniers.

La division spatiale (ville/campagne) comme première forme de la division du travail

On connaît leur thèse : la séparation de la ville et de la campagne est la première grande division du travail.

La relation ville/campagne est ainsi chevillée à la notion de division du travail. Elle apparaît avec elle, et elle est censée disparaître avec elle.

La division du travail dont la relation ville/campagne est une forme, la première même, est la **base matérielle** de la division sociale en groupes d'intérêt. À un double titre, objectif et subjectif.

La division du travail comme source d'intérêts conflictuels et de représentations différentes du monde

D'une part, la division du travail distribue les individus entre des groupes d'intérêts différents. Selon leur position dans la division sociale du travail, ils ne partagent pas les mêmes intérêts.

D'autre part, ils n'ont pas la même vision du monde.

« Cette subordination de l'individu à la division du travail fait de l'un un animal des villes et de l'autre un animal des campagnes, tout aussi bornés l'un que l'autre et fait renaître chaque jour à nouveau l'opposition des intérêts des deux parties » (IA, p 81).

La division du travail engendre ainsi de **l'aliénation** : en séparant ville et campagne, elle projette les urbains et les ruraux dans des représentations bornées d'eux-mêmes, des autres et du monde. C'est bien pour cela qu'il faut la réduire, pas seulement parce qu'elle crée des intérêts différents mais parce qu'elle fait renaître ces intérêts à partir de représentations différentes du monde, **le monde urbain** versus **le monde rural**.

On voit ainsi que l'aliénation suscitée par la division du travail n'est pas seulement le produit des positions sociales occupées par les individus.

Prenons l'exemple de **la division du travail entre travail manuel et travail intellectuel** et faisons l'hypothèse (d'école) d'individus, les uns effectuant des tâches manuelles, les autres des tâches intellectuelles mais qui occupent la même position hiérarchique dans l'usine. L'opposition des représentations que la

division entre travail manuel et travail intellectuel engendre (le mépris des manuels par les intellectuels et vice versa) recrée une base conflictuelle entre groupes d'individus et exerce une pression pour une différenciation/hiéarchisation des tâches. D'où la nécessité de mixer travail manuel et travail intellectuel parce qu'il y a, dans cette division du travail, quelque chose qui, en propre, recrée de la différenciation sociale de nature hiérarchique, c'est à dire de la domination.

Le même mécanisme existe pour cette autre forme de division du travail qu'est le rapport entre ville et campagne. Imaginons un ouvrier de la ville et un ouvrier de la campagne, un ouvrier d'une métropole et un ouvrier d'une ville moyenne. Ils n'ont pas la même représentation du monde.

Les dimensions géographiques (concentration/dispersion) de l'opposition ville/campagne

Cela soulève une question : qu'est-ce qui dans la séparation entre ville et campagne n'est pas uniquement ou exclusivement assignable à des différences de position sociale, quelles sont les caractéristiques propres de la différenciation spatiale qui pèsent sur les représentations, facteurs d'aliénation ?

Dans l'IA, immédiatement après avoir écrit que la séparation de la ville et de la campagne est la première forme de division du travail, M&E nous disent que « *l'opposition de la ville et de la campagne fait son apparition avec le passage de la barbarie à la civilisation, de l'organisation tribale à l'État, du provincialisme à la nation* » (IA, 82).

Qu'est-ce qui explique cette émancipation civilisationnelle lorsqu'on passe de la campagne à la ville ? Je cite :

« la ville est le fait de la concentration de la population, des instruments de production, du capital, des plaisirs et des besoins, tandis que la campagne met en évidence le fait opposé, l'isolement et l'éparpillement » (IA, 82).

Deux caractéristiques géographiques s'opposent au cœur du rapport ville/campagne : **la ville est le lieu de la concentration, la campagne celui de l'éparpillement et de l'isolement**. Telle est la différenciation spatiale qui explique le rôle civilisationnel de la ville (lieu de la sociabilité humaine, de l'urbanité) versus l'horizon étroit et borné des paysans définis par leur rapport à la nature, attachés à la glèbe, enfermés dans leur procès de production individuel, isolés les uns des autres.

L'ambivalence du rapport ville/campagne dans la tradition marxiste

Cette différenciation qui est initialement de nature géographique a induit une vision ambivalente du rapport ville/campagne chez M&E et, au-delà, dans la tradition marxiste.

D'un côté **la valorisation du rôle émancipateur des villes** en tant que lieu des rapports sociaux, de la production collective, de la science et de la technique, des arts, de tout ce qui a arraché l'humanité aux temps barbares.

Et de l'autre **l'assignation de la campagne et des paysans à la dispersion, la soumission et l'inculture**. Une assignation rompue certes périodiquement par l'existence de grands élans révolutionnaires dans les campagnes mais qui ont été inévitablement défaits par leur morcellement, leur manque d'organisation, leur incapacité à conclure des victoires stratégiques sur leurs ennemis de classe ¹.

« Les grands soulèvements du Moyen-Âge partirent tous de la campagne mais ils furent également voués à l'échec, par suite de l'éparpillement des paysans et de leur inculture qui en était la conséquence » (M&E, IA, 86)

La Guerre des paysans d'Engels (1850) illustre cette **ambivalence** en saluant les insurrections paysannes en Allemagne au début du XVIème comme un authentique mouvement révolutionnaire mais incapable d'organiser un bloc politique capable d'ébranler celui des princes, de la noblesse et de la bourgeoisie. Au point que leurs mouvements furent anéantis alors qu'ils disposaient de forces armées dix fois supérieures à celles du bloc adverse.

Il y a évidemment **un fondement objectif** à cette opposition hiérarchisée de la ville et de la campagne (la supériorité de la concentration urbaine de la population sur l'isolement et l'éparpillement des paysans dans les campagnes) et à l'incapacité politique paysanne qui en découle. Mais ce fondement, bien

¹ Tout comme, à l'inverse, Engels atténua la portée civilisationnelle de la ville en soulignant les aspects sordides des concentrations urbaines ouvrières ayant servi de cadre au capitalisme industriel au 19^{ème}.

réel, a alimenté une représentation très dévalorisée des paysans et des campagnes jusque dans les expériences politiques révolutionnaires, jusque dans les attitudes et positions prises par les partis communistes à l'égard de la paysannerie, de son rôle effectif dans la révolution et de sa place dans l'édification du socialisme.

Cette représentation s'alimente de ce que **la séparation de la ville et de la campagne s'est effectuée dès le départ sous les auspices de la civilisation et de la barbarie** (l'état de nature, l'animalité). Ces marqueurs ont profondément imprégné les représentations de la campagne et des paysans dans la politique révolutionnaire.

Le cas de la Révolution russe

Ce fut le cas de la Révolution russe. Il y avait certes une assise objective à la dévalorisation des paysans, mais rien que la politique ne puisse transformer. Les Bolcheviks étaient très peu implantés dans les campagnes alors que la Russie était majoritairement composée de paysans. **La révolution de 1917 a été une révolution urbaine.**

À son retour d'exil en 1917, Lénine tenta d'introduire la question paysanne dans le programme des bolcheviks (*Thèses d'Avril*). Il soutiendra l'important mouvement paysan de prise des terres à l'automne 17 suite à l'effondrement du pouvoir des grands propriétaires terriens alors que l'élite du socialisme russe criait à l'anarchie.

Mais ces tentatives furent interrompues dès 1918 par une politique coercitive de réquisition des grains rendue nécessaire par la famine consécutive à la guerre avec l'Allemagne puis par la guerre civile. Le ravitaillement imposé des villes par les campagnes a conduit à une rupture avec les masses paysannes

Mais, au-delà de ces contingences historiques, il y eut un rôle propre de la **représentation dévalorisante des campagnes** dans l'échec chronique des Bolcheviks à s'attaquer à la contradiction ville/campagne et à traiter la question paysanne de manière émancipatrice.

Dans son livre *Lénine, les paysans et Taylor* (Seuil, 1976), Robert Linhart rappelle la haine anti-paysanne chez les intellectuels et les gens des villes². Il consacre tout un chapitre (Chapitre 3 : *La haine*) à cette hostilité à la paysannerie qu'il assigne à une peur atavique de « l'immense mystère paysan » russe, venant de loin, et qui a marqué durablement les cadres du Parti et de l'État. « Civilisation » contre « barbarie » donc.

Le rapport sur le mouvement paysan du Hunan de Mao

Il faut attendre Mao et son **Rapport sur l'enquête menée dans le Hunan à propos du mouvement paysan** (mars 1927) pour assister à une inversion de l'idéologie anti-paysanne dans le mouvement politique révolutionnaire³. Cette inversion résulte d'une enquête minutieuse menée par Mao lui-même auprès du mouvement des unions paysannes dans le Hunan. Comme il le dira plus tard, il est descendu de son cheval et a mené l'enquête.

« J'ai vu et entendu bien des choses étonnantes dont je n'avais jamais eu connaissance jusque-là... Nous devons, au plus vite, mettre un terme à tous les propos contre le mouvement paysan et corriger les mesures erronées prises par les autorités révolutionnaires à l'égard de ce mouvement. C'est seulement ainsi qu'on pourra contribuer au développement futur de la révolution. »⁴

Le Rapport sur l'enquête menée dans le Hunan n'englobe pas le rapport de la ville et de la campagne car il est centré sur l'élan révolutionnaire dans les campagnes et sur ce que cela ouvre comme perspectives politiques à une Chine peuplée de 90% de paysans. Il fait mention du rapport ville/campagne une seule

² Gorki dans *Les Paysans* (1922) : « Le paysan sort des limites du village, il regarde le vide autour de lui et, quelque temps après, il sent que ce vide s'est déversé dans son âme. Nulle part alentour on n'aperçoit de traces durables de travail et de création ». Gorki en a en particulier contre les masses paysannes qui ont déféqué dans la porcelaine des Tsars, véritable attentat de la barbarie contre le Beau et la civilisation. À rapprocher des « excès » dont le mouvement des paysans dans le Hunan fut accusé en 1927 comme le rappela Mao.

³ Le rapport est concomitant au tournant opéré par Mao consistant à fonder la stratégie révolutionnaire sur l'encerclement des villes par les campagnes à la suite des échecs des insurrections ouvrières dans les villes en 1927, insurrections qui répondaient à la vulgate marxiste soutenue par Staline et qui ont abouti à de sanglants massacres des communistes par les troupes de Tchang Kai-shek.

⁴ *Rapport sur l'enquête menée dans le Hunan à propos du mouvement paysan* (mars 1927), Œuvres Choisies de Mao-Tse-Toung, Tome 1, Ed de Pékin, pp 21-22

fois pour indiquer la légitimité politique des besoins exprimés dans les campagnes. C'est au sujet de l'éducation et de l'école :

« C'est seulement en 1925, après avoir passé six mois à la campagne – j'étais déjà communiste et j'avais adopté le point de vue marxiste – que j'ai compris que c'était moi qui m'étais trompé et que les paysans avaient raison. Dans les écoles primaires rurales, les manuels qu'on employait s'inspiraient entièrement des thèmes propres à la ville et ne répondaient pas aux besoins de la campagne. »⁵

Conclusion

La division du travail entre ville et campagne n'induit pas seulement des différences d'intérêt entre les groupes sociaux, base d'instauration ou de restauration de rapports de domination et d'exploitation entre ville et campagne, mais aussi des représentations du monde, des idéologies solidement ancrées qui ont de puissants effets.

Ville/campagne, division du travail et classes

Jusqu'à maintenant il a été question de la division du travail entre ville et campagne comme base matérielle de différences d'intérêts et de représentations.

Comment passe-t-on du rapport ville/campagne aux classes ?

Les classes : des formes de propriété greffées sur la division du travail

Chez M&E, c'est la **superposition des formes de propriété à la division du travail** qui permet de passer de la division du travail aux classes.

Ce sont presque deux expressions identiques notent-ils car « on énonce dans la première par rapport à l'activité (la division du travail comme mode de répartition du travail entre des groupes d'individus) ce qu'on énonce dans la seconde (les formes de propriété) par rapport au produit de cette activité » (IA, 46). On ajoutera par rapport aussi au sol, aux instruments de production et à la force de travail.

La formation de contradictions de classe (et donc de classes) est fondée sur une division du travail sur laquelle sont greffés des rapports d'appropriation. **Les formes de propriété cadent sur les groupes séparés par la division du travail** dans des rapports de domination et d'exploitation qui les constituent en classes au travers d'une lutte (des classes) pour le maintien ou la destruction de ces rapports.

M&E proposent alors dans *L'Idéologie Allemande* et les *Gundrisse* une histoire détaillée du rapport ville/campagne dans les différentes sociétés (asiatiques, antiques, féodales, capitalistes) à partir de **cette matrice qui consiste à croiser division du travail et formes de propriété.**

Je ne vais pas la reprendre ici en détail, mais simplement dégager une clé de compréhension de cette histoire qui peut nous servir.

Dans les sociétés précapitalistes, faible division du travail et propriété communautaire : le rapport ville/campagne comme confrontation d'ordres

Dans les sociétés asiatiques, antiques, et féodales, on a **une faible division du travail** couplée avec des **formes de propriété plutôt communautaires.**

Il y a bien une division du travail entre ce que font les gens des villes et ceux des campagnes, mais une assez faible division du travail **interne** aux gens des villes (par exemple au temps des corporations) et aux gens des campagnes (le travail des paysans étant assez similaire). Il y avait par contre **une division politique en ordres** très marquée (sous le féodalisme, maîtres/compagnons/apprentis à la ville, princes/noblesse/clergé/paysans à la campagne).

La faible division du travail allait de pair avec des formes de propriété communautaires tant à la campagne qu'à la ville (communale dans l'antiquité, propriété foncière hiérarchisée basée sur la suzeraineté et la vassalité dans le féodalisme, propriété associative des corporations artisanales dans les villes).

⁵ Idem, p 56

Contrairement au capitalisme, ce sont **des mondes de communautés** (communauté paysanne, communauté des artisans).

La propriété communautaire n'est évidemment pas une propriété du peuple entier. C'est une **propriété privée communautaire**, limitée au groupe dominant de la société en face duquel se dressent ceux qui n'y ont pas accès et qui se trouvent être les productifs (les esclaves dans le système antique, les serfs dans le système féodal, les compagnons et apprentis dans les villes). La propriété privée communautaire sert d'instrument d'extorsion du surplus créé par les productifs. Elle dessine de ce fait une structure hiérarchique de la société fondée sur l'opposition entre la classe productive et les classes non productives. Le régime de propriété transforme la division du travail en une certaine structuration de classes de la société.

Villes et campagnes sont ainsi divisées chacune de leur côté par des oppositions de classe mais la forme communautaire de la propriété **coagule** ces oppositions sous la forme d'un **ordre** des villes et d'un ordre des campagnes car elle signifie que « *c'est collectivement que les citoyens exercent leurs pouvoirs sur leurs esclaves qui travaillent* (et j'ajoute les féodaux sur leurs serfs) » (IA, 28). L'opposition de classe est transmuée de ce fait en un ordre hiérarchisé certes mais un ordre qui se donne comme naturel.

Villes et campagnes apparaissent alors comme des ordres qui s'opposent au niveau de la production localisée de la richesse et de sa circulation. Elles sont dépeintes comme des sujets de l'histoire qui s'affrontent au travers de rapports de domination. Avec tantôt la ville qui domine politiquement la campagne mais est dominée économiquement par elle comme dans l'Antiquité, tantôt la campagne domine la ville car elle est non seulement le lieu de la production (paysanne) mais aussi le siège du pouvoir de la noblesse terrienne comme dans les temps féodaux, avant que les villes ne s'émancipent de ce pouvoir (révolution des communes et de la bourgeoisie urbaine).

L'alignement du rapport ville/campagne sur des rapports de classe dans le capitalisme

Ces configurations explosent avec le capitalisme.

D'une part la division du travail y est beaucoup plus accentuée, étant la base de l'accumulation du capital et du développement des forces productives. D'autre part, la propriété privée (du foncier et des moyens de production) fait implorer les ordres urbains et ruraux en établissant le règne de la concurrence de tous contre tous.

Il y a donc toujours une opposition ville/campagne mais les contradictions de classe prennent le pas sur les **ordres** qui constituaient villes et campagnes comme des sujets agissants de l'histoire.

Villes et campagnes sont complètement redéfinies par les affrontements et les alliances de classe qui s'y déroulent au point de ne plus pouvoir distinguer la différenciation spatiale de son contenu de classe.

- **La ville** se restructure autour d'une forte ségrégation socio-spatiale dans laquelle se lit de manière transparente le rapport capital/travail. Engels décrit ainsi minutieusement dans son ouvrage *La situation de la classe ouvrière en Angleterre* (1844) le chaos urbain, à la fois grandiose et terrible, créé par la concentration du capital et de la population ouvrière dans les grandes villes. Il prolongera cette analyse trente ans plus tard dans sa *Question du Logement* (1872).
- **La campagne** est renvoyée à son contenu de classe, c'est à dire aux distinctions entre paysans pauvres, moyens et riches dont l'analyse fine fera les délices des textes marxistes d'intervention consacrés à la question paysanne, le rapport à la propriété foncière venant se substituer à la campagne au rapport capital/travail divisant la ville.
- **La relation ville/campagne** est quant à elle identifiée à son **contenu économique** (les rapports entre industrie et agriculture) et à son **expression de classe** (l'alliance entre paysans pauvres et ouvriers).

Au plan économique, après une première phase d'industrialisation rurale due à la localisation spécifique de ressources naturelles mais aussi à la liberté que trouva l'industrie naissante (les manufactures, le tissage) de se développer dans les campagnes à l'écart des blocages opérés par les corporations artisanales dans les villes, l'industrie s'établit dans les villes qui lui fournirent capital, force de travail et marchés ou qui se constituèrent autour d'elle. Tandis que l'agriculture se concentra exclusivement dans les campagnes, les formes d'agriculture urbaine étant expulsées progressivement des villes en raison du coût du foncier.

Le couple industrie/agriculture est venu ainsi squatter la relation ville/campagne. C'est une forme de division qui porte sur le travail par l'intermédiaire d'une spécialisation sectorielle.

Cette division du travail de nature sectorielle a pour expression de classe la distinction ouvriers/paysans.

On obtient ainsi un **chaînage de relations** de type poupées gigognes : le rapport **ville/campagne** enveloppe le rapport économique **industrie/agriculture** qui lui-même enveloppe le rapport de classe **ouvriers/paysans**. Au bout de la chaîne, il y a la politique révolutionnaire qui se définit en référence à la stratégie de conquête du pouvoir : la nécessité d'une alliance de classes entre ouvriers et paysans (pauvres) sous direction du prolétariat.

Conclusion

Dans le capitalisme, la contradiction ville/campagne change de nature. Elle n'oppose plus des ordres urbains et ruraux agissant en sujets historiques mais constitue **le décor** d'affrontements et d'alliances de classes qui en constituent le contenu.

Ainsi se trouve fondée l'approche classiste de la contradiction ville/campagne, approche qu'on définira par un **chaînage transitif** du **rapport spatial** (ville/campagne) au **rapport de classe** (ouvriers/paysans) en passant par le **rapport économique** industrie/agriculture, chaînage qui vient structurer la stratégie de pouvoir de la politique révolutionnaire.

La contradiction ville/campagne est ainsi assignée à son contenu de classe : la relation entre ouvriers et paysans, les paysans étant eux-mêmes divisés en paysans pauvres, paysans moyens et paysans riches.

De la contradiction ville/campagne à la politique communiste de réduction des différences

J'en viens dans cette seconde partie à un autre abord de la contradiction ville/campagne.

Elle mobilise les mêmes fondements objectifs de la contradiction ville/campagne (division du travail et formes de propriété) que l'approche classiste mais les prend d'un autre point de vue : celui de la **nécessité politique de réduire la différenciation ville/campagne** et non plus celui univoque d'une stratégie d'alliances de classe.

De la nécessité de réduire les grandes différences

La nécessité de réduire les différences entre ville et campagne est apparue simultanément à l'analyse de classe de la contradiction ville/campagne par M&E car elle en est **le versant émancipateur, l'affirmation positive**. L'humanité ne peut s'émanciper qu'en transformant la division spatiale du travail qu'est le rapport ville/campagne et d'en trouver les formes socio-spatiales nouvelles.

« L'abolition de l'opposition entre la ville et la campagne est l'une des premières conditions de la communauté. » (M&E, IA, 83)

Le rapport ville/campagne est l'une des trois grandes différences avec les séparations du travail manuel et du travail intellectuel et du travail d'exécution et de conception qu'une politique communiste se donne comme objectif de réduire. **C'est la matière même de la transformation des rapports sociaux de production**. Le communisme est ainsi étroitement associé à la réduction de ces trois grandes différences ⁶.

Dans le *Manifeste*, M&E en font une des dix mesures de la révolution communiste :

« Combinaison du travail agricole et du travail industriel, mesures tendant à faire graduellement disparaître l'antagonisme entre la ville et la campagne » (Le Manifeste du Parti Communiste, p 59, Éd. de Pékin)

⁶ Il faut y ajouter la transformation des rapports de distribution (répartition des produits du travail) selon la formule de Marx dans la *Critique du Programme de Gotha* (1875) : « De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins ».

C'est ce qui a été au cœur de la Révolution Communiste Chinoise, des Communes Populaires à la Révolution Culturelle, la révolution communiste ne consistant pas seulement à établir un nouveau régime de propriété marqué par l'instauration d'une **propriété du peuple entier** (étatique) et d'une **propriété collective** (coopératives puis communes populaires), mais aussi à transformer les rapports de production dont la division du travail est la base matérielle et idéologique.

Le maintien de **ces trois grandes différences** est ce qui explique la perpétuation d'une lutte entre les deux voies et la possibilité d'une restauration du capitalisme après la conquête du pouvoir et le changement du régime de propriété.

Les deux dernières brochures publiées en 1975 de Tchang Tchouen-kiao⁷ et de Yao Wen-yuan⁸, juste avant leur élimination politique après la mort de Mao en 1976, sont entièrement consacrées à cette question. Les usines sont formellement sous direction des ouvriers, écrivent-ils, mais pas réellement car elles sont dirigées par des éléments séparés des masses et font l'objet d'une division du travail similaire à celle d'une entreprise capitaliste (système hiérarchique de rémunération du travail, stimulants matériels, division forte entre travail manuel et travail intellectuel).

Deux effets de rétroaction

Le passage suivant de Tchang Tchouen-kiao condense l'argumentation. Je le cite en soulignant en italique les éléments qui me semblent importants :

« On aurait tort de ne pas observer avec toute l'attention voulue si le problème de la propriété a été résolu effectivement ou seulement en apparence ; *on aurait tort de négliger la rétroaction sur la propriété des deux autres éléments des rapports de production – les rapports entre les hommes et la forme de la répartition -, et la rétroaction de la superstructure sur l'infrastructure économique, car ces deux éléments et la superstructure jouent un rôle décisif dans des conditions données. La politique est l'expression concentrée de l'économie. La ligne idéologique et politique, la classe qui exerce la direction sont les facteurs qui déterminent à quelle classe appartiennent en réalité ces usines »*

J'en tire deux propositions (les deux effets de **rétroaction**) :

- La nature des rapports de production (les différences dans lesquelles s'incarne la division du travail) est ce qui qualifie la nature politique du régime de propriété, son réel au-delà de sa nature juridique.
- La superstructure (la ligne politique) joue un rôle décisif sur l'infrastructure économique (les rapports de production). Dis-moi quelle est la direction politique (communiste ou pas) que tu suis et je te dirai quelle est l'infrastructure mise en œuvre.

On obtient un **emboîtement** de la division du travail, des formes de propriété et des classes très différent de celui mis en place par M&E dans leur construction du matérialisme historique disséqué dans la première partie.

Il en résulte quasiment une **inversion du séquençement** des termes : la politique (décider de suivre une orientation communiste ou bourgeoise) commande la nature des rapports de production mis en place (la division du travail) qui eux-mêmes déterminent le réel politique du régime de propriété. Alors que, dans le matérialisme historique de M&E, le système de propriété articulé à la division du travail distribue les individus en classes s'opposant pour la conquête du pouvoir identifié à la politique (alliance de classes).

La problématique esquissée ne se pose pas seulement après la conquête du pouvoir. Elle se pose ici et maintenant car elle qualifie **l'orientation de la politique** qui est menée dans les campagnes, les villes ou les usines : est-ce que la transformation communiste des rapports de production, c'est-à-dire la réduction de la division du travail dont elle est le fondement, est inscrite dans la pensée et les actions militantes cherchant de nouvelles formes d'organisation de l'espace, c'est-à-dire d'habiter le monde ?

⁷ De la dictature intégrale de la bourgeoisie, Ed de Pékin, 1975

⁸ De la base sociale de la clique antiparti de Lin Piao, Ed de Pékin, 1975

Pour une approche politique du rapport ville/campagne

On peut se représenter la contradiction ville/campagne comme une **boîte** (contenant les rapports sociaux de production, i.e. les grandes différences) qui possède deux entrées et deux sorties.

- Par l'**entrée classiste**, on entre dans la boîte ville/campagne pour espérer emprunter la sortie communiste doctrinalement définie (non comme mouvement mais comme programme à deux étapes, socialisme puis communisme, sous l'effet d'une évolution du régime de propriété).
- Par l'**entrée politique communiste**, on entre dans la boîte comme moment concret de transformation des rapports sociaux, ce qui trace des oppositions **politiques** de classe entendues cette fois comme divisions de l'Humanité quant à la représentation qu'elle se fait d'elle-même (autour du couple justice/égalité).
- Lorsqu'on entre par l'**approche classiste**, on n'est jamais sûr de trouver une sortie politique effective vers la voie communiste. On peut rester bloqué dans la boîte qui devient finalement un tremplin pour repartir par là où on est entré, la différenciation de classes, l'oppression, l'aliénation, fût-ce sous des formes nouvelles (nouvelle bourgeoisie).
- Entrer dans la boîte par la **politique communiste** contraint à trouver les formes concrètes (les inventions politiques de la réduction des différences) d'une sortie « politique de classe », c'est à dire d'une expression militante de cette politique. Sauf à retourner d'où l'on vient, vers une affirmation principielle, purement idéologique de la réduction des différences, c'est à dire vers le communisme comme utopie sociale.

J'illustrerai par trois exemples la difficulté de l'approche classiste à déboucher sur une politique communiste de traitement de la différence ville/campagne.

1. L'expérience soviétique dans les années 1920

L'exemple soviétique des années 1930 est bien connu. Je l'ai déjà abordé plus haut avec le livre de Robert Linhart. On peut aussi se référer au livre de Bettelheim sur les luttes de classes en URSS entre 1923 et 1930⁹. L'intérêt de ce fort volume est qu'instruit par la Révolution Culturelle, Bettelheim centre son analyse historique sur **la transformation des rapports de production**.

Envisagé de manière doctrinale sous l'angle classiste, le rapport ville/campagne fut en fait dicté par des considérations économiques. **Avec la NEP** d'abord pour assurer le ravitaillement des villes grâce aux concessions faites aux paysans riches. Puis avec les décisions prises par Staline **en 1929** (collectivisation forcée et primat de l'industrie lourde) qui ont définitivement éloigné toute perspective d'alliance ouvrière et paysanne et engagé le pays dans un modèle de développement de type capitaliste (exode rural massif, constitution de grandes villes autour de complexes industriels).

Cette politique a creusé le fossé entre villes et campagnes au point d'en faire aujourd'hui deux pays différents, l'un rural pauvre enfoncé dans une stagnation séculaire et la tradition, l'autre urbain porté par une dynamique de classes moyennes pour partie insérées dans la mondialisation, deux pays sans grands rapports entre eux.

2. Le travail de l'UCF auprès des paysans pauvres dans les années 1970

Le travail effectué par l'UCF chez les paysans pauvres dans les années 1970¹⁰ est intéressant car il offre un **mixte entre une approche classiste et une approche par la politique communiste** (une réelle attention est portée dans le travail militant à la réduction de la contradiction ville/campagne) mais, c'est à mon sens sa limite, en remontant exclusivement de l'approche classiste vers l'approche communiste. L'approche classiste, sous l'influence de la tradition marxiste, c'est d'entrer dans le rapport ville/campagne par les paysans pauvres.

Or comme le livre qui fait le bilan de ce travail le souligne lui-même, les paysans pauvres qui sont en cours d'élimination immédiate n'ont pas la capacité politique (et économique) de porter les projets de dépassement de l'opposition ville/campagne, en particulier un projet de coopérative populaire fondé sur des échanges directs entre ouvriers et habitants d'un quartier populaire de la ville proche (UCFML 1977, pp. 210-215). Les paysans ne font que de la pomme de terre alors que les besoins des habitants

⁹ Bettelheim Charles (1977), *Les luttes de classes en URSS, 2^{ème} période 1923-1930*, Seuil/Maspero

¹⁰ UCFML (1976), *Le livre des paysans pauvres*, Coll. Yenan, Maspero

du quartier sont diversifiés et que les paysans pauvres ne peuvent se mettre au maraichage et fournir une quantité de travail supplémentaire. **Une entrée par la politique communiste** (réaliser un projet urbain-rural au motif de l'effacement graduel de l'opposition ville/campagne) aurait permis de définir une cible plus large de paysans **mobilisés politiquement** par le projet et ayant une capacité économique de le soutenir.

3. L'opposition entre les deux voies à la fin des années 1950 en Chine, les Communes populaires

Le dernier exemple est emprunté au rapport ville/campagne à la fin des années 1950 en Chine, c'est à dire en 1958 au moment du Grand Bond en Avant et de l'émergence des Communes populaires. C'est une **période charnière** où s'opposent deux conceptions sur la question de la capacité politique paysanne et donc du rapport ville/campagne ¹¹.

La première relève de l'approche classiste qui subordonne le rôle des campagnes et de l'agriculture au développement de l'industrie lourde et des villes. Les paysans sont de fait regardés non comme une force émancipatrice mais comme une masse condamnée à l'exode rural sous l'aiguillon d'une collectivisation autoritaire des terres.

On reconnaît **le schéma soviétique** qui a inspiré le premier plan quinquennal chinois, le rapport ville/campagne ainsi institué ayant pour objectif de rendre l'économie compétitive avec celle des pays capitalistes au point de lui ressembler. L'approche est **classiste** car elle repose sur l'analyse de classe selon laquelle les paysans (pauvres) n'ont par eux-mêmes aucune capacité politique.

C'est d'ailleurs le paradoxe de cette approche : cibler la politique révolutionnaire dans les campagnes sur les paysans pauvres alors qu'on leur dénie en fait toute véritable capacité politique. Leur rôle est de soutenir la classe ouvrière qui a, elle, une capacité politique propre et d'alimenter le développement industriel par une augmentation de la productivité dans les campagnes, le tout sous le contrôle du Parti-État qui incarne la légitimité politique de ce dispositif.

Dans cette approche, la contradiction ville/campagne se résout par l'absorption de la campagne par la ville, la campagne devenant un vaste désert social peuplé de terres agricoles mécanisées.

La seconde envisage au contraire le rapport ville/campagne sous l'angle d'une capacité politique propre des paysans présentée comme l'instrument d'une réduction effective de la différence entre ville et campagne, et donc comme un rempart contre la restauration d'une classe bourgeoise.

L'interprétation par Alessandro Russo du Grand Bond en Avant et des Communes populaires dans son livre sur la Révolution Culturelle ¹² est à cet égard très intéressante. L'étape de libération nationale avait déjà déployé une capacité politique des paysans dans les zones libérées avec notamment la participation de l'Armée Rouge aux travaux agricoles. Après la victoire, le PCC ne partait donc pas de rien comme en Union soviétique mais d'une longue expérience de mobilisation révolutionnaire des paysans.

Mais une nouvelle **capacité politique paysanne** devait être réinventée après 1949, dans les conditions du socialisme. Russo appelle capacité politique « *l'expérimentation d'inventions politiques égalitaires soutenues directement par les paysans* » (p 26). La création de Communes populaires par les paysans eux-mêmes et leur diffusion sur le territoire en 1958 relève d'une telle expérimentation « d'inventions politiques égalitaires ».

Dans les Communes populaires, un grand nombre de ces inventions ont pour but de réduire les différences entre ville et campagne : petites entreprises industrielles rurales, création de services collectifs (coopératives de vente et d'achat, cantines, écoles, services médicaux, jardins d'enfants, blanchisseries...), auto-organisation à vocation globale (la commune populaire comme organisation de base du pouvoir politique, économique avec la propriété collective, composante militaire...).

À ces inventions politiques égalitaires s'opposèrent ceux qui, dans le Parti, défendaient le « classicisme révolutionnaire » selon l'expression de Russo, à savoir la priorité donnée à une transformation des campagnes centrée non sur une capacité politique des paysans mais sur leur capacité à produire davantage au service d'un développement du pays centré sur l'industrie lourde et les villes sous le contrôle

¹¹ Cf *Étude des Communes Populaires, Revue Longues Marches*, n°3, pp 3-17

¹² Russo Alessandro (2020), *Cultural Revolution and Revolutionary Culture*, Duke University Press

planificateur exclusif du Parti-État. Dans ce classicisme révolutionnaire, les campagnes n'ont pas d'avenir propre, ce qui se traduit en particulier par le fait que les formes d'auto-organisation paysanne et la subjectivité politique des paysans n'y ont pas de place.

Conclusion

- Confirmant l'intuition initiale de M&E, la **réduction de la différence entre ville et campagne** occupe une place centrale dans une politique communiste car cette différence reflète une division du travail qui génère ou régénère des rapports de domination et d'exploitation.
- Un **plan d'épreuve politique significatif** du traitement de la différence ville/campagne est de savoir ce que deviennent les campagnes. De manière générale, la réduction de cette différence ne peut pas se faire par la perte de substance d'un des deux termes et absorption de l'un par l'autre.
- Il faut pour cela des **inventions politiques** portées par une subjectivité politique, celle du communisme, et des mouvements de masse. Un « laboratoire politique de masse » où s'expérimentent ces inventions qui ne peuvent résulter d'une planification étatique.

Bien.

Quelques pistes pour aujourd'hui

Que peut bien vouloir dire pratiquer aujourd'hui une politique de la réduction de la différence ville/campagne dans les conditions qui sont les nôtres, très différentes de celles qui ont été rappelées ?

Commençons par dresser un tableau objectif du rapport ville/campagne aujourd'hui selon les échelles spatiales.

Tableau contemporain du rapport ville/campagne

- Les masses paysannes sont encore très nombreuses à l'échelle mondiale (Afrique, Inde, Chine...) mais fort réduites à notre échelle nationale. **En France**, 760 000 personnes travaillent de façon permanente dans une exploitation agricole (440 000 exploitants, 318 000 salariés), soit 1,5% de la population active (prévision de 1% en 2030). Bien que la taille moyenne des exploitations ait augmenté (70 ha), nombre de paysans petits et moyens ne subsistent que grâce aux salaires du conjoint (45% des revenus des ménages agricoles). Pour ces paysans, l'agriculture n'est plus leur seule occupation, faute de viabilité.
- **À l'échelle mondiale**, le même processus d'exclusion des paysans est à l'œuvre. La mondialisation capitaliste chasse les paysans de leurs campagnes vers les métropoles de leurs pays ou celles des pays capitalistes développés. La destruction environnementale accélère cette migration massive.
- **Du côté des villes, la métropolisation** est devenue le phénomène dominant. S'y concentrent la population, les infrastructures, les emplois et les services¹³. L'ONU répertorie dans le monde 2.000 métropoles de plus de 300 000 habitants où se concentre 60% de la population urbaine et 1/3 de la population mondiale (contre 300 métropoles et 40% de la population urbaine en 1950). 1 milliard supplémentaire de personnes devraient y habiter en 2035. C'est l'envers de la désertification des autres espaces, ruraux ou urbains (villes moyennes).
- À cette échelle, le rapport ville/campagne n'oppose plus en tant que tel milieu urbain et milieu rural mais les métropoles aux autres espaces dont **les villes moyennes** qui **sont la colonne vertébrale des campagnes**. Le rapport ville/campagne désigne une organisation plus complexe de l'espace : les villes moyennes situées dans les régions qui ne sont pas sous l'influence directe des métropoles peuvent être rangées sous le concept de « Campagne » tandis que les espaces ruraux qui sont dans l'orbite directe des métropoles peuvent l'être dans celui de « Ville ». Y habitent en particulier les « rurbains » habitant à la campagne mais travaillant à la ville. Difficile donc de diviser la population entre les animaux bornés des villes et les animaux bornés des campagnes comme le faisaient M&E !
- Un point statistique éclairant à ce sujet : l'INSEE a redéfini les notions statistiques de ville et de campagne. La ville « commençait » à partir de 2.000 habitants, la campagne en dessous. La ville est désormais définie par un **critère de densité au km²** jugé plus significatif pour l'accès aux

¹³ L'industrie est majoritairement délocalisée dans les autres zones (villes moyennes, espaces ruraux, zones franches).

services urbains, à l'urbanité que la taille. Les communes rurales sont définies par une densité peu ou très peu dense. Une partie de la population urbaine, celle vivant dans des villes d'au moins 2.000 habitants mais dans des territoires peu denses, est alors reversée dans la population rurale. Alors que la population rurale représentait un quart de la population totale avec l'ancien critère, elle représente maintenant un tiers de la population avec le nouveau.

- L'INSEE divise également les espaces ruraux selon leur degré d'attraction par les villes (de plus de 50.000 habitants) en utilisant le **critère de l'emploi**. Ils sont dits « sous influence » de ces villes si au moins 30% de leur population y travaillent, « sous faible influence » si moins de 30% y travaillent et « autonomes » s'il n'y a pas de relation. 14 % de la population totale vit dans des campagnes « autonomes », 9 % dans un espace rural sous faible influence et 10 % sous forte influence (les zones périurbaines en fait). On peut ainsi définir le degré d'isolement de la population vivant dans les espaces ruraux. Sur les 33% de la population totale résidant dans les campagnes, près de la moitié (14% de la population totale) vivent dans des zones rurales considérées comme isolées. Ce n'est pas rien.
- Cet isolement est l'occasion de revenir sur la nature de la relation entre ville et campagne. Dans le capitalisme, **la ville est une pompe aspirante des ressources de la campagne** (main d'œuvre, matières, alimentation...). En retour, elle lui apporte quelques ressources : dispersion de l'habitat en raison du coût du foncier urbain, accès à des biens et services, à certains équipements... Il est admis cependant que **la relation est asymétrique** : la ville aspire davantage de ressources rurales qu'elle n'en redistribue à la campagne. Cette relation est conceptualisée comme un rapport centre/périphérie de type prédateur que l'on retrouve d'ailleurs à toutes les échelles spatiales (entre les pays, entre les régions, entre les villes et la campagne, entre les villes et leurs banlieues...). Or le rapport centre/périphérie qui était au cœur de la relation ville/campagne tend à s'effacer, du moins partiellement, au profit d'une autre dynamique urbaine qui se nourrit de la relation entre les grandes villes situées dans des territoires différents. **Ces villes ont plus de relations entre elles qu'elles n'en ont avec leur arrière-pays (hinterland) classique**. Elles substituent des effets de réseau entre elles au rapport prédateur centre/périphérie. Le problème d'un espace périphérique n'est plus d'être dans l'orbite aspirante d'un centre mais de ne plus avoir de rapport avec lui, d'être à l'écart. La domination passe par un non-rapport, une non-complémentarité. L'économie est devenue **une économie d'archipels**¹⁴. Il y a sans doute à réfléchir sur la manière dont la relation ville/campagne mixte aujourd'hui des rapports de complémentarité à des non-rapports.
- L'identification du rapport ville/campagne au rapport social ouvriers/paysans est singulièrement **brouillé**. Les ouvriers sont le groupe social le plus nombreux dans les campagnes tandis qu'une bonne partie des paysans propriétaires habitent les villes. Les salariés agricoles eux-mêmes appartiennent à des entreprises urbaines de travaux agricoles et à des prestataires urbains de services, etc... Le rapport spatial entre industrie et agriculture est tout aussi **brouillé**. L'industrie a massivement déserté les territoires urbains sous l'effet de délocalisations ayant semé de vastes friches industrielles et des terrains minés par les pollutions chimiques au sein des villes. Les tentatives actuelles de « réindustrialisation » privilégient des espaces ruraux et des villes moyennes ayant un passé industriel. Tandis que le développement d'une agriculture urbaine et d'un verdissement nécessaire des villes face au changement climatique sont à l'ordre du jour.

Ces **brouillages** incitent à recadrer le rapport ville/campagne.

Vers une interpénétration spatio-fonctionnelle de la ville et de la campagne

La logique capitaliste veut que l'espace dévolu aux individus soit défini par la place qu'ils occupent dans les rapports sociaux de production. Les exploités, les opprimés se voient assigner un espace déterminé par la nécessité de reproduire leur force de travail.

L'organisation de l'espace, la manière dont il est distribué aux individus, peut s'analyser comme **un rapport spatial de reproduction sociale**. En font partie le logement, sa localisation et sa forme, le lieu de travail (distance au lieu d'habitation, lieu concentré/disséminé), les lieux d'approvisionnement en biens et de distribution des services privés ou publics (concentration/dispersion), lieux de loisirs...

¹⁴ Pierre Veltz (2005), *Mondialisation, villes et territoires. L'économie d'archipel*, PUF

Ces dimensions spatiales (localisation, concentration/dispersion des lieux) sont étroitement attachées aux fonctions qu'elles occupent dans la reproduction élargie de la force de travail : localisation périphérique et concentration de l'habitat ouvrier, allongement de la distance domicile-travail, dépendance aux zones de concentration commerciale, inégalités géographiques d'accès aux services publics, parcours contraints de mobilité....

Elles sont induites par **une spécialisation fonctionnelle** des espaces de reproduction (l'habitat ici, le travail là, les commerces ailleurs, les services plus loin...) en raison des économies d'échelle et du prix du foncier.

La division capitaliste du travail se transforme en une **division spatiale** marquée par une **disjonction fonctionnelle** croissante des lieux qui croît avec la précarité et la pauvreté. Il s'ensuit une **désocialisation**, un enfermement et un isolement. Aux reclus des campagnes correspondent les reclus des banlieues.

La différence entre ville et campagne doit être aujourd'hui réinterprétée comme un symptôme de la spécialisation monofonctionnelle de l'espace dont elle est un des aspects.

Réduire cette différence, c'est échapper à cette spécialisation, c'est **rétablir une polyvalence fonctionnelle de l'espace** qui est aujourd'hui l'apanage des quartiers bourgeois ¹⁵, c'est interpénétrer des espaces aujourd'hui disjoints. C'est pourquoi la réduction de la différence entre ville et campagne se joue aujourd'hui non dans la recherche d'une **abolition** de cette différence mais dans l'**interpénétration** de ses termes.

Dans cette perspective, l'espace n'est plus la simple projection d'un contenu de classe tel l'espace contraint et disloqué de reproduction de la force de travail mais **un levier** pour dessiner une manière émancipée de l'habiter selon les besoins énoncés de ses habitants.

Quelques remarques finales

Le dépassement de l'opposition ville/campagne comme imaginaire communiste

Le dépassement de l'opposition entre la ville et la campagne fait partie de l'imaginaire communiste. Il est un élément du **désir de communisme**. Le développement de cet imaginaire est un appui possible pour échapper à l'approche classiste et faire de la politique égalitaire le point d'entrée de la contradiction ville/campagne.

Dans son ouvrage *La pensée marxiste et la ville* (Chap. IV, *Engels et l'utopie*), **Henri Lefebvre** rappelle qu'Engels s'appuie dans sa *Question du Logement* sur les utopistes Owen et Fourier (dont les constructions théoriques font disparaître l'opposition entre la ville et la campagne) pour critiquer le réformisme des proudhoniens qui prônent des améliorations du système des cottages et des casernes ouvrières. Il leur oppose une nécessaire sortie du système capitaliste qui passe par le dépassement de l'opposition entre ville et campagne.

Dans l'*Anti-Dühring*, Engels s'oppose sur cette même question à Dühring qui considère l'opposition ville/campagne comme une structure permanente de la société. Engels voit alors dans l'utopie révolutionnaire une « exigence pratique » et « une base merveilleusement pratique » pour s'attaquer à des problèmes qui ne peuvent être résolus dans le système capitaliste existant.

Elle reste une utopie car les conditions de sa réalisation ne sont pas réunies **mais elle mobilise un imaginaire** qui ouvre la perspective d'un dépassement possible de l'opposition ville/campagne et donc d'actions politiques allant dans ce sens.

Que veut dire abolir graduellement la division du travail entre la ville et la campagne ?

Formellement c'est introduire de la ville dans la campagne et de la campagne dans la ville, et sur cette base développer de nouveaux rapports entre ville et campagne.

¹⁵ sous des modalités très différentes selon les pays (centres-villes en Europe, *gated communities* aux États-Unis ou dans les pays en développement....)

Du côté des campagnes

La « transformation urbaine de la campagne » a fait l'objet de plus de discussions et de réalisations, même limitées.

Ainsi le **développement d'industries rurales** pour soutenir l'agriculture tout en réduisant la division spatiale traditionnelle entre l'agriculture à la campagne et l'industrie à la ville a fait l'objet de débats dans les années 1920 **en Union soviétique** avant que la priorité ne soit donnée à l'industrie lourde et ne les fassent disparaître. Mais **en Chine** cela a été au cœur de l'expérience des Communes populaires, de leurs inventions politiques avec le développement de services collectifs dans la vie économique, sociale et culturelle des campagnes. La transformation des rapports sociaux à la campagne était d'autant plus nécessaire que le contrôle des migrations vers les villes (le système complexe du *hukou*¹⁶) entraînait de facto un accroissement des différences entre ville et campagne. Après l'abandon des Communes populaires, la Chine est revenue au couple classique du développement capitaliste, **le couple exode rural/essor des villes industrielles** avec le système du *hukou* permettant de contrôler l'urbanisation et d'éviter la formation anarchique de gigantesques bidonvilles.

En France, que peut signifier une transformation interne de la campagne allant dans le sens de la réduction de la différence ville/campagne dans un pays qui a éliminé la plupart de ses paysans, désertifié les campagnes et qui les a constituées autour d'une configuration duale avec d'un côté les grandes exploitations capitalistes agricoles fondées sur la mécanisation et la chimie et, de l'autre côté des réserves nécessaires à l'industrie touristique ?

Il me semble qu'il y a deux pistes intéressantes internes aux campagnes posant directement le rapport ville/campagne : celle de l'alimentation et celle de l'écologie.

- Pour **l'écologie**, voir ci-dessous ma dernière remarque.
- **L'alimentation** pose explicitement la question de la relation entre ville et campagne : il s'agit de trouver les formes d'organisation réunissant gens des villes et paysans impliquant un dépassement de l'opposition ville/campagne en mettant en place d'autres rapports de production à la campagne et de distribution à la ville. De manière plus générale, la position de l'Atelier Paysan¹⁷ sur la nécessité d'une délibération politique et populaire sur la production de l'alimentation, les choix technologiques en agriculture et la répartition de la terre est intéressante.

Du côté des villes

La transformation des rapports sociaux allant dans le sens d'une réduction des différences ville/campagne ont donné lieu à moins de débats et d'expériences politiques de ce côté car la dynamique urbaine a été très rapidement aspirée par celle de l'industrialisation et la nécessité d'absorber l'exode rural par la constitution de métropoles où la question du logement devint dominante.

Il y eut quelques débats urbanistiques dans les années 1920 en Union soviétique et des traces de la campagne à la ville laissées par le poids plus grand accordé à la nature dans les villes soviétiques, mais tout cela a été emporté par les contraintes du développement industriel dont la ville a été avant tout le décor. Il y a historiquement un impensé de la ville comme « invention politique communiste ».

Le philosophe **Henri Lefebvre** qui est souvent cité par les architectes et urbanistes est un des rares marxistes non dogmatiques à avoir tenté d'élaborer une pensée, parfois touffue, de la ville (*Le Droit à la ville*¹⁸, 1968, Anthropos) et du rapport ville/campagne (*La pensée marxiste et la ville*, 1972, Casterman/poche).

J'en retiens un **déplacement de la question du logement à la question de l'urbanité**, de la vie urbaine que la classe ouvrière doit s'approprier selon sa perception et sa façon de vivre l'espace urbain opposée à celle des ingénieurs, des promoteurs immobiliers et des décideurs politiques. Lefebvre parle d'une

¹⁶ « Le *hukou* est un document juridique regroupant les informations personnelles de chaque citoyen à savoir le nom, la date de naissance, le nom des parents et la situation matrimoniale. Mis en place il y a 60 ans, le système *hukou* est un moyen qui favorise l'identification des chinois, mais aussi un important outil de gestion de la population pour le Gouvernement. »

¹⁷ Atelier Paysan (2021), *Reprendre la terre aux machines, Manifeste pour une autonomie paysanne et alimentaire*, Seuil

¹⁸ L'expression « droit à la ville » n'est pas une formulation très heureuse. Pour Lefebvre, c'est le droit de s'approprier l'espace urbain et celui de participer activement à sa construction.

œuvre à élaborer, « d'unité expérimentale ». On passe de la problématique de **se loger** à celle d'**habiter** l'espace urbain.

Qu'est-ce qu'habiter la ville ? Comment en élaborer la forme concrète à partir des aspirations populaires contre la déportation à la périphérie et la ségrégation socio-spatiale ?

Il y a aussi un autre champ de questions qu'il est plus difficile de manier politiquement mais qui est aussi une composante urbaine de la réduction de la différence ville/campagne. C'est la question des grandes villes et de **la distribution de la taille des villes sur le territoire**. La disparition graduelle de l'opposition ville/campagne semble impliquer l'élimination des grandes villes, des métropoles gigantesques que la concentration du capital a réalisées. M&E étaient partagés entre leur fascination pour la modernité de la grande ville, dont sa capacité à favoriser le combat d'un prolétariat ainsi rassemblé, et leur dénonciation des turpitudes des grandes villes (habitat insalubre, vie urbaine chaotique, anonymisation et individualisation des relations).

Ils conclurent néanmoins qu'il **fallait supprimer les grandes villes** au nom de l'abolition des différences entre ville et campagne, tout en évitant de retourner à « l'économie monacale ».

Cette proposition a été évoquée en Union Soviétique mais très mollement.

Dans sa critique du Manuel soviétique, Mao note que les déclarations du Manuel sont excellentes « *mais, puisque l'on veut éliminer les différences entre la ville et la campagne que le Manuel déclare lui-même comme fondamentales, pourquoi affirme-t-on expressément qu'il ne s'agit pas d'une « diminution » du rôle joué par les grandes villes ? Dans l'avenir les villes devraient être moins grandes. Il faut disperser les habitants des grandes villes dans la campagne et créer beaucoup de petites villes.* »¹⁹

Cette composante de la réduction de l'opposition ville/campagne a été peu pratiquée car elle implique une vision d'ensemble non seulement des villes mais aussi des campagnes. Elle est du ressort d'une **intervention planificatrice de type aménagement du territoire** équilibrant la distribution géographique des villes²⁰. Mais elle possède une vive actualité et a un impact important sur la campagne avec la question des déserts médicaux, de l'éloignement des établissements scolaires, des services administratifs, etc... qui est l'effet de la métropolisation croissante de la vie sociale. La localisation et le dynamisme des villes moyennes sont en particulier des aspects importants de la réduction de la différence ville/campagne.

De la nécessité d'articuler la réduction de la division du travail à des formes de propriété collectives

J'ai abordé ce point dans la première partie du texte en rappelant que les effets de l'opposition ville/campagne sur la structuration de classes passaient chez M&E par un croisement entre division du travail et formes de propriété. La division du travail n'opère pas de différenciation de classe sans que des rapports de propriété ad hoc ne viennent cristalliser les différences d'intérêt en opposition de classes. Tandis que l'instauration de formes de propriété génère des oppositions en venant se greffer sur une division du travail.

On a vu ensuite qu'avec l'expérience des Communes populaires **le couple division du travail/formes de propriété** jouait aussi dans l'autre sens, pour que, dans le cadre d'une politique communiste, la réduction des différences entre ville et campagne soit un instrument d'une émancipation de l'humanité en étant le critère de vérité politique d'une forme juridique.

Mais il serait inopérant de réduire cette division du travail sans que cette réduction ne s'appuie sur des formes d'appropriation collective et délibérative de la décision au niveau des collectifs de travail. De là que dans les Communes populaires tout un camaïeu de formes de propriété (privée, collective inférieure

¹⁹ Mao Tsé-toung (1960), *Notes de lecture sur le Manuel d'économie politique de l'Union Soviétique*, dans Hu Chi-hsi (1975), *Mao Tsé-toung et la construction du socialisme*, Seuil

²⁰ Ce qu'a réalisé la politique d'aménagement du territoire en France dans les années 1960 en passant de « Paris et le désert français » à un schéma d'armature urbaine fondé sur le renforcement de dix grandes métropoles régionales. Elle l'a fait au profit d'une politique de métropolisation accentuant la polarisation ville/campagne. À noter aussi que le pouvoir chinois sous Xi Jinping cherche à équilibrer le développement des villes de l'intérieur et des villes du littoral, tout comme à contrôler drastiquement l'exode rural vers les villes, par peur des conséquences chaotiques des déséquilibres spatiaux engendrés par le capitalisme.

au niveau de la brigade, collective supérieure au niveau supérieur, du peuple entier) vient s'accoupler finement aux transformations opérées dans la division du travail.

La nécessité d'articuler les formes proposées de réduction de la division du travail entre ville et campagne à l'émergence de **nouvelles formes de propriété collective** pour transformer réellement les rapports sociaux de production est aussi une question pour nous. À l'image de différentes formes de propriété dans certaines expériences associatives d'agriculture paysanne où la forme de propriété (foncière de l'agriculteur, collective de la récolte par les adhérents, réseau inter-associations locales) est associée à une diversité de tâches accomplies par les parties prenantes. Le démembrement de la propriété n'est toutefois pas l'apanage de ces expériences. Elle est aussi en vigueur dans le capitalisme contemporain tant entre les différents types de capitaliste qu'entre consommateurs et entreprises. Le point est de **lier formes de propriété et transformation des rapports sociaux**.

La réduction capitaliste de l'opposition ville/campagne au prisme de l'écologie

Nous nous sommes intéressés au **dépassement communiste** de la contradiction ville/campagne mais on pourrait soutenir que **le capitalisme contemporain a lui aussi organisé son propre dépassement** de cette contradiction (dans le cas des pays capitalistes développés).

Pour des raisons stratégiques liées au pouvoir que confère la souveraineté alimentaire, il n'a pas comme dans l'industrie délocalisé la production agricole ²¹. **La contrainte de souveraineté alimentaire** exposée à la concurrence l'a conduit à développer l'agriculture sur le modèle de la grande industrie (constitution de grandes propriétés, mécanisation éliminant une grande partie de la force de travail, transformation des paysans restants en pure force productive, c'est à dire en agriculteurs, traitement chimique des sols). **L'intégration de l'agriculture à la grande industrie** a été le mode par lequel le capitalisme a économiquement réduit la séparation ville/campagne en les soumettant toutes les deux au même processus illimité d'accumulation. L'agriculture est devenue une branche de l'industrie, tant au niveau de la production que de la distribution de ses produits.

Mais cette indifférenciation de type économique entre ville et campagne ²² a introduit **un troisième terme** dans la bergerie : **la dégradation de l'environnement**. Tant à la ville qu'à la campagne, le capitalisme détruit le cadre matériel dans lequel habitent les humains : gaspillage des ressources, destruction des sols et de l'environnement, pollution généralisée, biodiversité en berne, etc... **L'unité de la ville et de la campagne que réalise le capitalisme est ainsi une unité destructrice de l'environnement matériel de l'humanité**. Par là, **l'humanité se trouve réunifiée**, au-delà de la séparation entre ville et campagne, comme contrepoint politique nécessaire à l'unification économique de la ville et de la campagne que réalise le capitalisme dans sa version la plus contemporaine. **Redéfinir une manière d'habiter la Terre** traverse aussi bien les villes que les campagnes.



²¹ sauf historiquement le Royaume-Uni qui a sacrifié son agriculture sur l'autel de l'industrialisation et du colonialisme.

²² Ce n'est évidemment pas vrai dans la vie sociale et culturelle où les écarts entre ville et campagne se sont au contraire creusés (désertification des campagnes d'un côté, métropolisation de l'autre)

[RESSOURCES MATHÉMATIQUES]

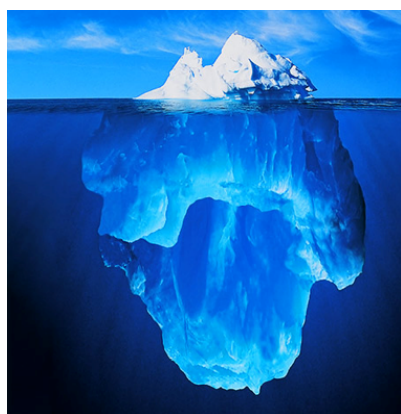
PRÉCISIONS SUR LE CARACTÈRE *INTRINSÈQUE* DE L'ÉMERGENCE

L'article *Le concept mathématique d'émergence* (numéro 3 d'octobre 2024, pp. 101-107) a suscité une question : *pourquoi n'y retrouve-t-on pas la dynamique usuelle du « ce qui émerge » ?* On peut y répondre ainsi.

•

La notion d'émergence spécifiée par les mathématiques (notons-là avec une majuscule *Émergence*) se distingue en effet de la notion commune d'émergence (avec minuscule).

Dans le langage commun, on parlera ainsi de quelque chose qui émerge pour indiquer que quelque chose, jusque-là invisible, apparaît, quelque chose qui préexistait donc à cette apparition - voir exemplairement le cas de l'iceberg :



On dit : l'iceberg émerge des profondeurs (sous l'effet de la loi d'Archimède où la partie immergée va correspondre jusqu'à 90% de la masse totale).

Il est clair dans ce cas que la partie émergente n'est pas **constituée** par le processus d'émergence : le bloc de glace a une structure **globalement** propre et ce que l'on voit apparaître à la surface par affleurement n'est nullement **constitué** par l'émergence en question ; il est seulement **révélé** par elle.

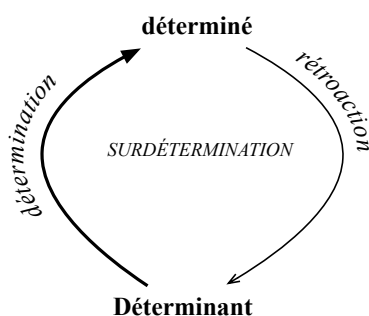
Dans ce cas, le processus d'émergence n'affecte pas l'iceberg, sa forme préexistante, son volume, etc. Autrement dit, la dynamique d'émergence est ici **extrinsèque** à l'iceberg (elle tient au *plongement* d'un solide dans un espace liquide) et l'apparition partielle de son sommet ne change guère la structure globale préexistante.

Dans cette **émergence**, la partie inapparente est cachée – elle constitue pour le regard un secret qui relève d'une simple dissimulation.

L'**Émergence** dont il est question dans le théorème mathématique d'Ehresmann n'est pas du tout de cet ordre car il s'y agit d'une dynamique **intrinsèque, constituante** d'une nouvelle superstructure (sa « canopée ») restant dans un rapport dialectique (« unité des contraires ») avec son infrastructure (même si le théorème en question ne nous en dit rien).

L'**Émergence** est donc ici la création d'une superstructure (qui n'y préexiste pas), dont la nouvelle existence va se dialectiser avec celle, préalable, de l'infrastructure, l'ensemble venant alors constituer une nouvelle structure globalement « surdéterminée ».

Le concept althussérien de **surdétermination**¹ vise à caractériser une structure dialectique qui intrique des effets en retour, des rétroactions, des « feedbacks » où le déterminé, rétroagissant sur le déterminant, le détermine en retour :



Dans cette **É**mergence, la base, inapparente au niveau de la « canopée », constitue un secret d'un tout autre type - celui dont Lacan disait qu'avoué, il restait secret – car avouer que la canopée repose sur sa base inapparente ne suffit aucunement à dissiper le secret de cette dialectique.

La mathématique ici présentée examine alors à quelles conditions on pourra parler d'**É**mergence dans une situation donnée en formalisant mathématiquement cette situation (les mathématiciens parlent ici de « théoriser un modèle » donné) sans pour autant avoir à examiner comment cette situation – ce « modèle » - lui a été donné.

Autrement dit, la mathématique rend compte des conditions de possibilité pour qu'une telle structure d'**É**mergence existe mais pour autant elle ne rendra pas compte des conditions d'effectivité de telle ou telle **É**mergence spécifique dans un type de monde donné (en particulier physico-naturel).

•••

¹ Voir dans *Pour Marx* (pp. 99-100) : « La contradiction est déterminante mais aussi déterminée dans un seul et même mouvement : nous pourrions la dire *surdéterminée dans son principe* » (Althusser ajoutant ici une note renvoyant au *De la contradiction* de Mao).

FRANÇOIS NICOLAS : *RÉVOLUTIONS PAR ADJONCTION-EXTENSION*

Principes

Rappelons deux principes de cette rubrique.

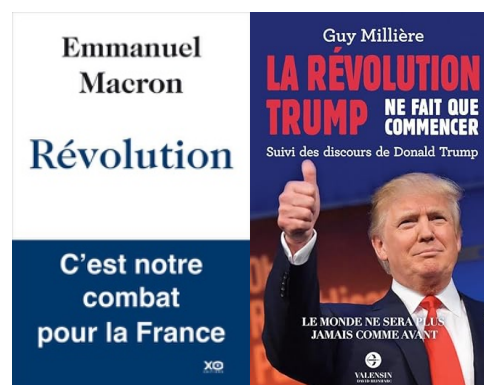
- 1) Si les mathématiques peuvent constituer des **ressources** pour l'intellectualité politique des militants communistes, ce n'est pas qu'à proprement parler ces mathématiques formuleraient des leçons qui seraient applicables dans le domaine politique : s'il n'y a déjà pas de transitivité entre les lois **mathématiques** de l'être, les lois **logiques** de l'être-là en situation objective et les principes **philosophiques** des sujets de vérités, encore moins y en a-t-il entre **objectivité** mathématique et **subjectivités** politiques ! C'est plutôt que ces mathématiques peuvent nous suggérer des questions que, sans elles, nous ne nous serions pas posées. Autrement dit, ces ressources ne relèvent pas d'une **application** mais d'un **questionnement** qu'on engage en présumant de sa fécondité.
- 2) Puisqu'il s'agit pour nous de relancer politiquement au XXI^e siècle une orientation communiste qui soit moderne (marxiste) et contemporaine (maoïste), nous privilégions ici les mathématiques **modernes** (engagées à partir des années 1830 par Gauss et Galois) et les mathématiques **contemporaines** (engagées à partir des années 1960 par Cohen, Grothendieck et Lawvere) plutôt que les mathématiques **classiques** (XVII^e-XVIII^e), a fortiori que **préclassiques**.

Enjeu

Notre point de départ sera aujourd'hui l'impératif suivant : les communistes du XXI^e siècle ne doivent pas abandonner le signifiant *Révolution*. L'abandonner serait inéluctablement **dépolitiser** le thème du communisme (comme les idéologies du « commun »², de la « communauté », de la « communion » et du « communalisme » en attestent abondamment).

Révolutions réactionnaires

Ce faisant, les communistes doivent donc continuer de **disputer le terme** aux réactionnaires de tous ordres qui, de longue date, en ont fait leur propre usage : voir dans les années 1920, les archi-réactionnaires allemands de Weimar se réclamant d'une « révolution *conservatrice* »³ ou à partir de 1929 les sociaux-démocrates mexicains du *Parti Révolutionnaire Institutionnel* (PRI)⁴ ; voir, cent ans plus tard, Macron (engageant sa campagne électorale fin 2016 sous le signe d'une révolution qu'il ne prenait même plus le soin de préciser « néolibérale ») jusqu'à Donald Trump...



² Voir l'étude d'Alain Rallet dans le numéro 3.

³ [https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9volution_conservatrice_\(Weimar\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9volution_conservatrice_(Weimar))

⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Parti_r%C3%A9volutionnaire_institutionnel

« Révolution » ?

Révolution est donc un terme qui éminemment se divise, et ce de multiples façons :

- Révolutions géométriques ou astronomiques autour d'un axe de rotation en un mouvement circulaire ramenant inéluctablement au point de départ **versus** révolutions politiques changeant brusquement et sans retour l'ensemble d'un ordre social établi.
Adoptons ici cette caractérisation minimale : *révolution* d'une situation donnée désignera pour nous son **bouleversement radical et global**.
- Révolutions politiques (émancipatrices **versus** conservatrices) et culturelles (maoïste **versus** nazie⁵).
- Révolutions dans tous les domaines de pensée : artistiques, scientifiques, techniques, philosophiques...

Révolutionner l'idée de révolution

Le point qui nous intéresse ici touche à l'usage proprement communiste de ce terme car premièrement il y a des révolutions spécifiquement communistes (le paradigme contemporain en est la révolution communiste chinoise de 1958 à 1976) ; et deuxièmement relancer un communisme politique au XXI^e siècle implique de **révolutionner l'idée même de révolution** communiste.

Pour ce faire, trois déplacements s'avèrent nécessaires.

- Il faut **d'abord** déplacer la **cible** des révolutions communistes : de l'État aux rapports sociaux de tous ordres (production, habitation, peuplement, organisation) ; en effet, prendre le pouvoir en révolutionnant l'État n'est que la **condition** pour révolutionner ces rapports sociaux qui constituent l'**enjeu** communiste véritable.
- Il faut **ensuite** déplacer leur **centre de gravité** : l'enjeu fondamental des révolutions communistes est la résolution non antagonique des contradictions au sein des peuples - c'est cette résolution qui commande ultimement celle des contradictions antagoniques avec les ennemis, non l'inverse.
- **Enfin**, il faut dégager un **type nouveau** de révolution s'ajustant aux deux précédents requisits, c'est-à-dire apte à distinguer politiquement, depuis 1958, les révolutions proprement communistes des révolutions socialistes et démocratiques antérieures.

Trois types de révolutions

Ce dernier point est l'objet spécifique de cette étude.

Je vais pour cela mobiliser les ressources des mathématiques *modernes* (depuis les années 1830) et *contemporaines* (depuis les années 1960) pour deux raisons : d'abord la pensée mathématique en général se déploie avec une **rigueur** et une **clarté** maximale transmissible ; ensuite la pensée mathématique moderne et contemporaine déploie l'éventail de trois types intriqués de révolution :

- un type *antique* ou **préclassique** de révolutions par **abandon-déplacement** ;
- un type **classique** de révolutions par **destruction-reconstruction** ;
- un type spécifiquement **moderne** de révolutions par **adjonction-extension**.

Identifions chacun de ces trois types par la majuscule de sa face affirmative (**D**éplacement, **R**econstruction, **E**xtension) en sorte que, les révolutions modernes venant (comme on le verra) combiner ces trois types, on pourra considérer qu'à partir du XIX^e siècle, les révolutions (non conservatrices ou non restauratrices) sont... **R.E.D.**... autant dire **rouges** !



⁵ Johann Chapoutot : *La révolution culturelle nazie* (Gallimard, 2017)

Procédons pour cela en trois temps.

- I. Introduisons d'abord ces trois types de révolution dans le contexte spécifique de la politique communiste.
- II. Examinons ensuite comment les mathématiques instruisent ces trois types dans leur propre domaine de pensée.
- III. Nous pourrions alors revenir questionner la Révolution communiste chinoise des Communes populaires à la lumière de ces ressources mathématiques.

I. Révolutions politiques

Le principe des *révolutions communistes* ne saurait se limiter à ses deux acceptions habituelles :

- acception **préclassique** de *retrait, sécession* ou *séparation* (révolution qui abandonne un lieu d'oppression pour se déplacer) : les modèles en sont les révolutions antiesclavagistes, telle la fuite d'Égypte pour le peuple hébreu (avant le XIII^e siècle av. J.-C.), le retrait de Rome pour la levée spartakiste des esclaves (en 73 av. J.-C.) ou au XVII^e l'épopée brésilienne des Quilombos ⁶ (exemplairement la commune des Palmars ⁷) ; mais on va retrouver au XX^e ce type de révolution dans la pratique anticoloniale des maquis et des zones libérées ;
- acception **classique** d'*insurrection* (qui détruit l'oppression dans un lieu donné pour mieux y reconstruire ⁸) : les modèles en sont 1789 pour la Révolution française ou 1917 pour la Révolution bolchévique.

Il doit également s'entendre en un nouveau sens spécifiquement **moderne** d'*adjonction-extension* : son modèle se trouve dans la Révolution communiste chinoise, engagée en 1958 par les Communes *populaires* (rurales puis urbaines) puis relancée en 1966 par la Révolution culturelle et début 1967 par la Commune *ouvrière* de Shanghai. Il s'agit d'adjoindre à la révolution socialiste accélérée (Grand Bond en Avant) des Communes populaires en sorte d'étendre la révolution en cours à une dimension spécifiquement communiste.

Ainsi, là où la révolution *préclassique* par **abandon-déplacement change** de lieu pour s'installer ailleurs, là où la révolution *classique* par **destruction-reconstruction conserve** le lieu après y avoir fait table rase, la révolution *moderne* par **adjonction-extension préserve** son lieu de départ en l'immergeant dans un nouveau lieu considérablement étendu en sorte que l'ancien lieu s'y trouve maintenu à l'état de réserve protégée.

Attention : si l'idée d'adjonction-extension est spécifiquement moderne, la pratique en est plus ancienne ! Songeons ainsi à la manière dont la formulation explicite d'**une grammaire vient étendre une langue** depuis longtemps existante (le paradigme en est pour moi le persan Sîbawayhi venant constituer, à la fin du VIII^e siècle, la première grammaire de l'arabe ⁹). Il s'agit précisément dans ce cas d'une adjonction (non d'un simple ajout latéral et disjoint) tant la grammaire en question vient ensuite interférer avec la langue concernée et s'intriquer à toutes ses dimensions (écrite, syntaxique, lexicale, rhétorique, discursive...).

•

⁶ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Quilombo_\(esclavage\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Quilombo_(esclavage))

⁷ https://www.syllepse.net/la-commune-des-palmars-r_71_i_17.html

⁸ L'État devient ici le paradigme du lieu d'oppression en question.

⁹ Songeons également à la naissance très tardive (au premier siècle av. J.-C.) de la première grammaire grecque : la *Technè Grammatikè* de Denys le Thrace - voir Frédérique Ildefonse : *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque* (Vrin, 1997)

Il est instructif de voir comment l'orientation communiste proprement maoïste a su révolutionner l'idée même de révolution ¹⁰ au fil des trois grandes étapes de la révolution chinoise.

Exemple des trois révolutions chinoises (1927-1976)

Au risque de simplifier outrageusement les choses à des fins didactiques, on peut distinguer **trois grandes étapes** dans la révolution politique chinoise qui s'est poursuivie pendant cinquante ans (de 1927 à 1976) :

- I) suite aux échecs des insurrections urbaines de type bolchévique (1927), une révolution **démocratique** (1928-1949) : révolution antiféodale de libération nationale qui quitte les villes pour les encercler par des campagnes dans lesquelles s'établit une révolution qu'on dira du type (préclassique) *abandon-déplacement* ;
- II) suite à la victoire politique de cette révolution démocratique en 1949, une révolution **socialiste**, explicitement engagée à partir de 1953 (premier plan quinquennal) : révolution anticapitaliste édifiant un État socialiste, des industries nationalisées et des coopératives, révolution qu'on dira du type (classique) *destruction-reconstruction* ;
- III) suite aux déboires politiques de cette révolution socialiste (pointés par Mao à partir de 1956), une révolution proprement **communiste**, engagée en 1958, qu'on dira du type (moderne) *adjonction-extension*.

Notons les principales différences de cette dernière révolution *communiste* par rapport aux deux précédentes.

- Cette révolution communiste ne va **rien abandonner** (là où la révolution démocratique avait abandonné les villes pour se déplacer dans les campagnes).
- Cette révolution communiste à proprement parler ne va **rien détruire** (là où la révolution socialiste avait détruit l'État bourgeois et la propriété privée des grands moyens de production pour reconstruire à leur place un État socialiste et une propriété publique par nationalisations).
- Cette révolution communiste va venir **s'adjoindre** ¹¹ à la révolution socialiste (engagée en 1953 et se poursuivant dans les années 1960), et non pas la remplacer.
- Ce faisant, cette révolution communiste va venir **étendre** ce que révolution politique veut dire, tout particulièrement aux dimensions d'une révolution *culturelle*.

Pour autant, en Chine, cette Révolution proprement communiste ne s'est pas réfléchi en ces termes (« adjonction-extension »), lesquels nous sont aujourd'hui suggérés par une prise en compte intellectuelle des mathématiques modernes. C'est en effet d'elles que nous vient cette révolution intellectuelle dans l'idée même de révolution et ses termes afférents d'*adjonction* et d'*extension*. C'est donc vers ces mathématiques que nous allons maintenant nous tourner pour en prendre exacte mesure.

II. Révolutions mathématiques

Les mathématiques modernes nous fournissent de nombreux exemples de nos trois types **R.E.D.** de révolutions.

Examinons-en certains en commençant par la modalité « préclassique » (abandon-déplacement), puis par la modalité « classique » (destruction-reconstruction) pour en venir à celle plus spécifiquement « moderne » qui nous intéresse en propre (adjonction-extension).

¹⁰ Révolutionner l'idée de révolution ? Exemple où l'énoncé (« révolution ») se voit « rédupliqué » dans sa position d'énonciation (« révolutionner ») en sorte que son énonciation reste intriquée à son énoncé : autant dire que la subjectivation génératrice reste intriquée au procès subjectif engagé, ou, en termes cette fois plus sartriens, en sorte que la *mobilisation* (en *amont*) reste intriquée à la *motivation* (vers l'*aval*).

¹¹ Comme nous allons y revenir, **adjoindre** est bien plus qu'**ajouter** : l'adjonction ne se contente pas d'accoler, de juxtaposer mais fait interagir ce qui est supplémenté avec tous les éléments de la situation initiale.

Révolution par abandon-déplacement : l'analyse moderne

Le meilleur exemple de révolution par abandon-déplacement se trouve dans l'**analyse**¹² qui se modernise avec **Cauchy** au début du XIX^e siècle en abandonnant l'ancienne problématique, introduite fin du XVII^e par Newton et Leibniz, de quantités infiniment petites appelées « **infinitésimaux** », pour se reconstituer sur l'idée de **limite**, laquelle ne fait plus intervenir que des quantités **finies**, aussi petites qu'on veut.

« Limite »

Le principe de la limite est le suivant : il existera une limite L de $f(x)$ quand x tend vers a ($x \rightarrow a$) s'il est possible de contrôler la distance de $f(x)$ à L par la distance de x à a .

Ceci se **formulera** dans la dialectique suivante des epsilon (ϵ) et delta (δ) : quand x tend vers a , $f(x)$ aura pour limite L si, pour tout nombre ϵ *aussi petit qu'on veut*, il existe un nombre δ tel que, si x est proche de a *d'au plus* δ , alors on sera sûr que $f(x)$ sera proche de L *d'au plus* ϵ .

On sera ainsi capable de contrôler, aussi précisément qu'on veut, l'approche de L par $f(x)$.

Cette formulation se **formalisera** ainsi :

$$[x \rightarrow a] \Rightarrow [f(x) \rightarrow L] \text{ si } \forall \epsilon > 0, \exists \delta > 0 \text{ tel que } |x-a| \leq \delta \Rightarrow |f(x)-L| \leq \epsilon^{13}$$

Ainsi Cauchy révolutionne l'analyse moderne par **abandon** de la problématique des *infinitésimaux* (ou quantités *infiniment* petites) et **déplacement** vers celle des *limites* (qui ne mobilise plus que des quantités *finies* aussi petites qu'on veut).

Révolution par destruction-reconstruction : l'analyse contemporaine

Il faudra attendre la seconde partie du XX^e siècle pour qu'une problématique contemporaine reconstruise l'analyse sur des infinitésimaux (quantités infiniment petites), en s'adossant désormais à une pensée moderne de l'infini (engagée par Cantor à la fin du XIX^e), pensée dont ne disposaient évidemment pas les classiques Newton et Leibniz.

C'est le cas aussi bien dans l'*analyse non standard* de Robinson¹⁴ et la *géométrie différentielle synthétique* de Lawvere¹⁵.

Ainsi l'analyse *classique* (fondée sur les infinitésimaux) a successivement connu deux révolutions : la première (début du XIX^e) par **abandon-déplacement** (analyse *moderne* par les limites), la seconde (analyse *contemporaine* fin XX^e) par **destruction-reconstruction** de la problématique classique des infinitésimaux.

•

Venons-en maintenant à notre type spécifiquement moderne de révolution par adjonction-extension.

Révolutions par adjonction-extension

Ce nouveau type de révolution va se décliner en deux sous-types : adjonctions d'un **objet** (de type nouveau) et adjonctions d'une **opération** (de type nouveau).

Tout provient d'Évariste Galois qui, en 1830, invente l'adjonction sous sa première modalité, en adjoignant un *élément* à un ensemble. Comme il est également possible d'adjoindre une *partie* à un ensemble (Cohen en 1963), on va explorer le panorama moderne des adjonctions-extensions avec cinq exemples que l'on peut résumer ainsi :

¹² L'analyse est l'étude des fonctions, centrée sur leur dérivation et leur intégration

¹³ S'il se trouve de plus que $f(a)=L$, cela voudra dire que la fonction $f(x)$ est **continu** en a .

¹⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Analyse_non_standard

¹⁵ Voir l'exposé mamuphi du 5 novembre 2022 dans mon article *Le romantisme révolutionnaire d'Henri Lefebvre*. <http://www.entretiens.asso.fr/2022-2023/Lefebvre.pdf> et https://youtu.be/_Kotx_sJB14

Adjonctions d'un objet	Adjonctions d'une opération
un <i>élément</i> :	1. Galois 2. Gauss 4. Dedekind
une <i>partie</i> :	3. Cohen 5. Conway

1. Adjonctions d'un objet (de type nouveau)

Je l'ai indiqué : l'adjonction d'un objet (de type nouveau) se partage elle-même en deux modalités selon qu'elle va adjoindre à un ensemble donné un élément ou une partie.

1.a - Un élément de type nouveau

Donnons deux exemples princeps de l'adjonction d'un élément à un ensemble donné. Le premier (Galois, 1830) va être celui qui chronologiquement est venu inventer l'idée même d'adjonction.

A - Galois (1830)

« Lorsque nous conviendrons de regarder ainsi comme connues de certaines quantités, nous dirons que nous les adjoignons à l'équation qu'il s'agit de résoudre. Nous dirons que ces quantités sont adjointes à l'équation. »

Évariste Galois (*Mémoire sur les conditions de résolubilité des équations par radicaux*, 1831)

Le problème est le suivant :

comment résoudre une équation polynomiale (algébrique) telle par exemple $x^2-2=0$?

Résoudre une telle équation, c'est trouver le nombre x tel que $x^2-2=0$.

Galois va remarquer le point suivant : la possibilité d'une telle résolution dépend du type admis de nombres.

Il y a en effet **plusieurs types de nombres** : les nombres entiers (ensemble qu'on notera \mathbb{N} ou \mathbb{Z} selon qu'il s'agit des seuls entiers *positifs* ou des entiers *relatifs* c'est-à-dire positifs et négatifs), les nombres rationnels (\mathbb{Q} ensemble des fractions de nombres entiers), les nombres réels (\mathbb{R}) et bientôt les nombres complexes (\mathbb{C}).

Par exemple l'équation $x^2-4=0$ peut se résoudre sur \mathbb{N} ou \mathbb{Z} (avec un nombre entier donc) car $x=\pm 2$ vérifie $x^2=4$. Mais l'équation $9x^2-4=0$ ne peut se résoudre sur \mathbb{N} ou \mathbb{Z} alors qu'elle peut se résoudre sur \mathbb{Q} puisque seul $x=\pm 2/3$ (nombre rationnel non entier) la vérifie.

Tout de même notre équation $x^2-2=0$ ne peut se résoudre ni sur \mathbb{N} ou \mathbb{Z} , ni non plus sur \mathbb{Q} mais peut par contre se résoudre avec un nombre réel irrationnel (donc sur \mathbb{R}) puisque sa solution $x=\pm\sqrt{2}$, comme les Grecs le savaient déjà, n'est pas rationnelle (c'est-à-dire ne peut s'écrire comme fraction de nombres entiers).¹⁶

L'idée de Galois est alors la suivante : pour résoudre l'équation $x^2-2=0$ à partir des nombres rationnels, plutôt que de passer d'un coup de l'ensemble \mathbb{Q} des nombres rationnels à l'ensemble \mathbb{R} des nombres réels (ce qui constitue un bond qualitatif et quantitatif énorme, à dire vrai incommensurable¹⁷), ne pourrait-on étendre l'ensemble de départ des nombres rationnels (\mathbb{Q} donc) de manière ajustée à notre problème algébrique ?

On y reviendra mais ceci correspond à l'idée suivante : peut-on **réformer** \mathbb{Q} au plus juste pour pouvoir y résoudre $x^2-2=0$ sans avoir pour cela besoin de le **révolutionner** en \mathbb{R} ?

¹⁶ Rappelons la démonstration très simple de ce point.

Si $\sqrt{2}$ était rationnel, on aurait $\sqrt{2}=p/q$ avec p et q entiers, et, par réduction de la fraction, avec l'un des deux pair et l'autre impair. On aurait donc $2=p^2/q^2$ soit $2q^2=p^2$. p^2 s'avérant ainsi pair, p doit être lui-même pair (seul le carré d'un nombre pair peut être pair) et donc c'est q qui est impair. Mais p étant pair, on a $p=2n \Rightarrow p^2=4n^2 \Rightarrow 2q^2=4n^2 \Rightarrow q^2=2n^2$. Donc q serait en fait pair et non pas impair (seul le carré d'un nombre pair peut être pair), ce qui contredit l'hypothèse de départ. Donc $\sqrt{2}$ ne peut valoir p/q et donc $\sqrt{2}$ n'est pas rationnel.

¹⁷ En effet, on saute ainsi du dénombrable au continu, et ce saut s'est avéré être incommensurable (indécidabilité de l'hypothèse du continu) - voir les conséquences en matière d'orientations ontologiques dans *L'être et l'événement* d'Alain Badiou

D'où l'idée d'étendre \mathbb{Q} d'un seul pas, bien calibré à la résolution de l'équation $x^2-2=0$: en lui adjoignant la quantité $\sqrt{2}$, inconnaissable dans \mathbb{Q} .

Ajouter et adjoindre

Le point ici important est de bien saisir la différence entre **ajouter** et **adjoindre** : il ne s'agit pas seulement d'ajouter un nouvel élément à un ensemble préexistant (comme on ajouterait par exemple une bille dans un sac de cerises) – ici de passer de \mathbb{Q} à $\{\mathbb{Q}, \sqrt{2}\}$. Pourquoi ? Parce que \mathbb{Q} n'est pas un pur tas amorphe d'éléments (de nombres rationnels) ; c'est un ensemble doté d'une structure intrinsèque tout à fait spécifique : la structure algébrique qu'on appelle **corps** et qui permet de faire tout une série d'opérations internes entre ses éléments (les nombres rationnels) en restant dans l'ensemble - en l'occurrence addition, soustraction, multiplication et division : additionner deux nombres rationnels engendre ainsi un nombre rationnel ¹⁸. L'ensemble \mathbb{Q} forme ainsi un *corps* c'est-à-dire un ensemble tel que les opérations arithmétiques élémentaires sur ses éléments n'en font pas sortir.

L'idée d'adjoindre $\sqrt{2}$ à \mathbb{Q} va donc être d'ajouter à \mathbb{Q} pas seulement la quantité $\sqrt{2}$ mais aussi toutes les quantités qu'on peut composer par opérations arithmétiques entre les nombres rationnels de \mathbb{Q} et la nouvelle quantité inconnue $\sqrt{2}$ c'est-à-dire tous les nouvelles quantités (« nombres ») qui pourront s'écrire $p+q\sqrt{2}$ (avec p et q rationnels). ¹⁹

Notons qu'il n'est pas besoin de rajouter la multiplication $(p\sqrt{2}) \times (q\sqrt{2})$ puisque, par définition, $\sqrt{2} \times \sqrt{2} = 2$ est entier, donc rationnel, donc déjà dans \mathbb{Q} .

Le nouveau corps ainsi engendré par adjonction de $\sqrt{2}$ à \mathbb{Q} sera noté $\mathbb{Q}[\sqrt{2}]$, qu'il faut soigneusement distinguer de l'ensemble étendu $\mathbb{Q}+\sqrt{2}$ ou $\{\mathbb{Q}, \sqrt{2}\}$ qui n'a pas la structure intrinsèque d'un corps.

D'où que l'adjonction ici en question est thématifiée comme **extension de corps** (et non pas d'ensemble).

Le point décisif est donc : le simple ajout étend l'ensemble mais en lui **soustrayant** sa structure de corps quand l'adjonction étend l'ensemble en **préservant** sa structure intrinsèque de corps.

Ce point va être d'une importance considérable dans d'autres domaines de pensée que mathématiques : les révolutions communistes par adjonction-extension ambitionnent par exemple de révolutionner les rapports sociaux en préservant la structure de société et non pas en semant le chaos par dissolution ou soustraction des cohésions sociales !

Ainsi en 1958 l'adjonction des Communes populaires à la révolution socialiste en cours (depuis 1953 et accélérée depuis fin 1957 par le Grand Bond en Avant) visait une extension proprement communiste de l'ensemble de la société chinoise, non un simple ajout local, circonscrit et endiguable (vision de droite), mais pas davantage un démantèlement général de la structure sociale sous couvert de révolution (vision anarchisante d'ultra-gauche).

Notre équation de départ $x^2-2=0$, qui était irrésoluble sur \mathbb{Q} , devient alors résoluble sur notre nouveau corps $\mathbb{Q}[\sqrt{2}]$ étendu d'un seul pas ²⁰. L'adjonction a ainsi permis de **mesurer au plus près** l'extension nécessaire à la résolution de cette équation particulière (et non pas de s'égarer dans une fuite en avant démesurée et en vérité incommensurable).

Galois va appliquer cette méthode à n'importe quelle équation polynomiale (ce type d'équation qu'on dit *algébrique*) en montrant que la résoudre algébriquement équivaut à construire des suites progressives de telles adjonctions-extensions.

Il montrera ensuite (*Correspondance de Galois*) que construire ces suites d'adjonctions-extensions de corps équivaut à réduire le groupe qui solidarise les différentes racines de la même équation (*Groupe de symétries*) et démontrera ainsi qu'à partir du degré 5, le type général de ces groupes s'avérant irréductible, l'équation quintique générale ²¹ est irrésoluble. ²²

¹⁸ Par exemple $2/3+4/5=11/15$

¹⁹ Pour filer une métaphore culinaire, cela revient à distinguer la cerise qu'on *ajoute* au gâteau et les épices qu'on *adjoit* à un plat.

²⁰ comme il le serait bien sûr, cette fois par excès, dans l'immense nouveau corps des réels \mathbb{R} .

²¹ c'est-à-dire d'ordre 5, soit du type général $x^5+ax^4+bx^3+cx^2+dx+e=0$ (avec a, b, c, d, e des nombres rationnels).

²² Pour plus de détails :

B - Gauss (1831)

Ce type d'extension de corps par adjonction d'une quantité (« nombre ») de type nouveau se retrouve dans la théorie des **grandeurs complexes** engagée au même moment (1831) par Gauss.

Il s'agit cette fois de résoudre l'équation algébrique $x^2+1=0$ (ou $x^2=-1$) ce qui ne peut se faire sur le corps \mathbb{R} des nombres réels puisque tout nombre réel x a pour carré (x^2) un nombre positif ou nul.

Le processus est semblable : on va adjoindre au corps \mathbb{R} des nombres réels une grandeur de type nouveau $\sqrt{-1}$ notée i (pour *imaginaire*) en sorte d'étendre \mathbb{R} au nouveau corps $\mathbb{R}[i]=\mathbb{C}$ qu'on appellera le corps des complexes et qu'on notera $\mathbb{C}=\mathbb{R}[i]$.

\mathbb{C} est donc l'ensemble, structuré en corps, de tous les « nombres » $r+i.r'$ où r et r' sont des nombres réels :

$$\mathbb{C}=\mathbb{R}[i]=\{r+i.r'\} \text{ avec } i^2=-1$$

Ce faisant, l'équation polynomiale $x^2+1=0$ devient résoluble sur $\mathbb{C}=\mathbb{R}[i]$ comme l'équation $x^2-2=0$ le devenait sur $\mathbb{Q}[\sqrt{2}]$.

Point délicat : le corps \mathbb{C} des complexes est-il toujours bien un corps de *nombres* ou ne devient-il pas plutôt un corps de *grandeurs* (Gauss parlait d'ailleurs de « *grandeurs complexes* ») en raison du fait que les complexes ne sont plus bien ordonnables (on ne peut dire si l'un est plus grand ou plus petit qu'un autre ²³), ce qui est quand même très dommageable pour des « nombres » ? Ce point ne fait pas consensus parmi les mathématiciens. ²⁴ Mais il a toute son importance – et c'est pour cela que je le mentionne ici – car en vérité l'**algèbre** des grandeurs complexes vient intriquer la **géométrie** du plan (complexe) à l'**arithmétique** des nombres réels. ²⁵

Au total...

Nous avons ainsi vu comment cinq équations algébriques différentes sont ou non résolubles, par adjonction-extension, selon le corps numérique de résolution adopté :

\mathbb{N} (entiers), \mathbb{Z} (relatifs), \mathbb{Q} (rationnels), \mathbb{R} (réels), \mathbb{C} (complexes) :

	\mathbb{N}	\mathbb{Z}	\mathbb{Q}	\mathbb{R}	\mathbb{C}
$x-1=0$	résoluble				
$x+1=0$		résoluble (également sur $\mathbb{N}[-1]$)			
$2x-3=0$			résoluble (également sur $\mathbb{Z}[3/2]$)		
$x^2-2=0$				résoluble (également sur $\mathbb{Q}[\sqrt{2}]$)	
$x^2+1=0$					résoluble puisque $\mathbb{R}[i]=\mathbb{C}$

voir ma troisième leçon de mathématiques modernes, le 5 décembre 2021 au théâtre La Commune d'Aubervilliers : <http://www.entretemps.asso.fr/Nicolas/mathsmodernes/3-Galois.pdf> (texte) et <https://youtu.be/5WE21SGaa4c> (vidéo)

²³ Plus exactement, on peut ordonner les complexes mais alors cet ordre n'est pas alors un **bon ordre** car il ne respecte plus la structure de corps : par exemple, si $a < b$ et $c < d$, on n'aura plus $a+c < b+d$ (l'ordre ne sera plus compatible avec l'addition, ce qui est bien gênant pour un ordre **numérique**...).

²⁴ Ma position (en ce point légèrement différente de celle de Badiou) est ici la suivante : il vaut mieux en effet ne pas concevoir les complexes comme des **nombres** mais, pour cela, il faut les considérer comme des **grandeurs** et non pas comme des **opérations** (le caractère opératoire des complexes découlant de leur type spécifique de grandeurs).

Pour plus de détail, voir ma quatrième leçon de mathématiques modernes du 9 janvier 2022 (Théâtre La Commune, Aubervilliers) : <http://www.entretemps.asso.fr/Nicolas/mathsmodernes/4-complexes.pdf> (texte) et <https://youtu.be/YjBMyzBATus> (vidéo)

²⁵ Ce point aura toute son importance dans l'analyse complexe qui vient étendre au corps \mathbb{C} et au plan complexe l'analyse réelle sur le corps \mathbb{R} et sur la droite réelle.

Pour plus de détails, voir ma cinquième leçon de mathématiques modernes, le 5 décembre 2021 au théâtre La Commune d'Aubervilliers : <http://www.entretemps.asso.fr/Nicolas/mathsmodernes/5-Cauchy.pdf> (texte) et <https://youtu.be/jR2dkhDJSUs> (vidéo)

1.b - Une partie de type nouveau

Au début des années 1960, Paul Cohen va venir adjoindre un autre type d'objet (une partie « générique » d'un ensemble donné et non plus un simple élément comme $\sqrt{2}$ ou i) pour étendre cet ensemble donné par « forcing ».

Sans entrer ici dans les détails de cette construction très sophistiquée ²⁶, notons simplement le parallèle avec nos deux adjonctions précédentes de simples éléments :

ÉLÉMENT		PARTIE
Galois :	adjonction de $\sqrt{2}$ au corps \mathbb{Q} \Rightarrow extension $\mathbb{Q}[\sqrt{2}]$	Cohen : adjonction de G à la situation S \Rightarrow extension $S[G]$
Gauss :	adjonction de i au corps \mathbb{R} \Rightarrow extension $\mathbb{R}[i]=\mathbb{C}$	



Voyons maintenant le second type d'adjonction-extension où l'on adjoint cette fois une opération et non plus un objet (nombre, grandeur ou partie).

2. Adjonctions d'une opération (de type nouveau)

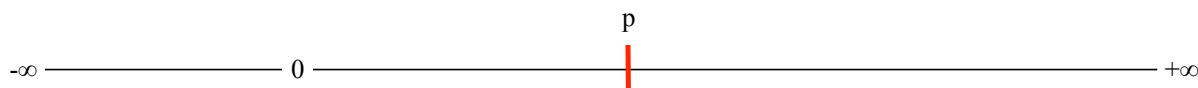
Prenons pour cela l'exemple d'un type nouveau d'opération sur les nombres : la **coupure**.

Cette invention vient de Dedekind (années 1870) et va être reprise, un siècle plus tard (années 1970) par Conway.

A – Dedekind (années 1870)

Dedekind se demande comment étendre cette fois **d'un seul coup** le corps \mathbb{Q} des nombres rationnels au corps \mathbb{R} des nombres réels : comment, d'un seul et immense geste, étendre le corps \mathbb{Q} dénombrable au corps \mathbb{R} continu ?

Pour ce faire, il va partir du très simple constat suivant : tout nombre rationnel p sépare le corps \mathbb{Q} des nombres rationnels en deux parties adjacentes ²⁷ telles que tout nombre de la première partie (gauche sur l'image) est inférieur à tout nombre de la deuxième (droite) :



Dedekind appelle « coupure » un tel type de partition et constate alors que tout nombre rationnel définit une telle coupure (et une seule) de l'ensemble \mathbb{Q} .

L'idée géniale de Dedekind va être alors de renverser la proposition et de poser (on va voir comment) qu'à toute coupure (de type nouveau) de \mathbb{Q} , on pourra alors associer un nombre (de type nouveau : un nombre « réel » irrationnel) en sorte qu'au total, *toute coupure va définir un nombre et un seul*.

On va passer ainsi du **nombre-coupure** (tout nombre rationnel définit une coupure) à la **coupure-nombre** (toute coupure définit un nombre). Autrement dit, on renverse l'enchaînement **un nombre \Rightarrow une coupure** en l'enchaînement rétrograde **une coupure \Rightarrow un nombre**.

Exemple

On peut ainsi « couper » la demi-droite des nombres rationnels positifs en deux parties selon que le carré du nombre rationnel est plus petit ou supérieur à 2 ²⁸.

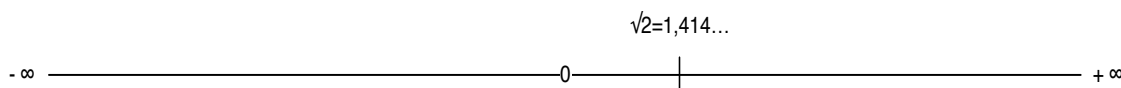
²⁶ Elle est minutieusement présentée dans *L'être et l'événement* d'Alain Badiou.

Je l'ai également exposée en détail dans *Théorie du forcing par Paul Cohen* (séminaire *mamuphi* du 27 mai 2017) : <http://www.entretemps.asso.fr/Nicolas/2017/Forcing.pdf>

²⁷ *Adjacent* signifie ici : il n'y a pas d'intervalle *entre* les deux parties de la coupure. On peut ainsi approcher d'aussi près qu'on veut le point de coupure, tant par sa gauche que par sa droite.

²⁸ On sait qu'il ne peut lui être égal puisque $\sqrt{2}$ n'est pas rationnel (c'est-à-dire ne peut s'écrire comme division de deux nombres rationnels) et qu'il n'y a donc pas sur la droite rationnelle \mathbb{Q} un nombre p tel que $p^2=2$.

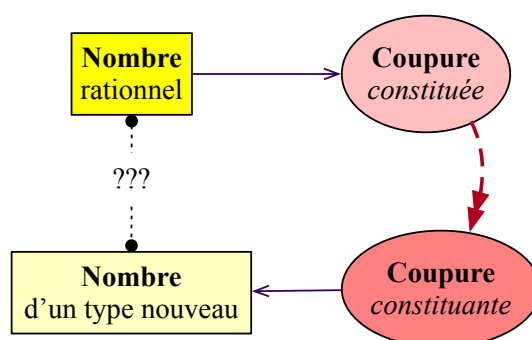
Il suffira alors d'ajouter tous les nombres négatifs à gauche de la demi-droite pour qu'on ait bien défini une « coupure » de toute la droite \mathbb{Q} (en effet \mathbb{Q} est ainsi entièrement réparti en deux parties disjointes non vides, adjacentes, et telles que tout nombre de gauche est inférieur à tout nombre de droite).



On dira alors que cette coupure définit le « nombre » $\sqrt{2}$ c'est-à-dire le nombre (irrationnel) dont le carré vaut 2.²⁹

Dedekind va alors poser que toute coupure de \mathbb{Q} définit un « nombre » (soit rationnel, soit irrationnel) et que l'ensemble de ces coupures va ainsi définir l'ensemble \mathbb{R} des nombres réels.

Au total, le retournement opéré a été le suivant : on est passé d'une coupure **constituée** par un nombre rationnel à une coupure (de type nouveau) **constituante** d'un nombre (de type lui-même nouveau : irrationnel).



Bien sûr, cette petite présentation didactique soulève de nombreuses questions mathématiques.

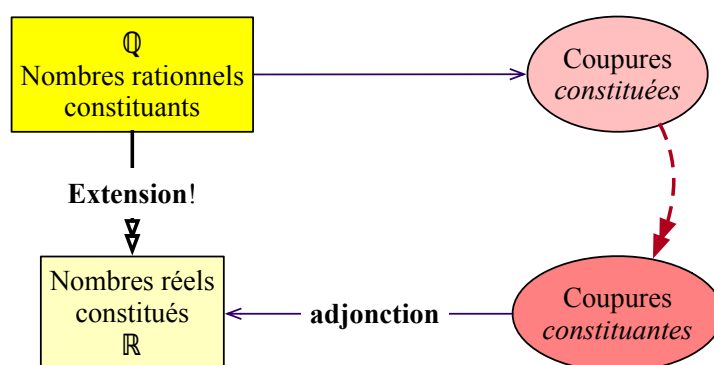
- À quel titre précis appeler alors « nombres » ces coupures constituantes, s'il est vrai que *nombres* désigne des quantités que l'on peut ordonner, additionner et soustraire, multiplier et diviser, et à partir desquelles on peut même calculer des exponentielles et des racines ?
- Peut-on donc additionner et soustraire les coupures entre elles, les multiplier et les diviser, les ordonner et les exponentier en sorte que la structure de l'ensemble des coupures compose ainsi une structure de corps appropriable par l'ensemble des nouveaux nombres qu'elles définissent ?
- Obtient-on bien ainsi tous les nombres réels connus, en particulier les nombres transcendants (tel π ou e) et pas seulement les nombres algébriques tels celui mobilisé dans mon exemple ?
- Si l'on répète cette fois l'opération de coupure sur l'ensemble des nombres ainsi obtenus, obtient-on des nombres d'un type encore nouveau ou retombe-t-on sur les mêmes nombres réels en sorte que le nouvel ensemble \mathbb{R} obtenu sera bien *complet* pour l'opération-coupure ?

Dedekind s'acquiesce bien sûr de ces tâches en sorte qu'il va s'avérer légitime de poser que les nombres adjoints par coupures composent bien le corps \mathbb{R} des nombres réels, lequel étend le corps initial \mathbb{Q} des nombres rationnels.³⁰

²⁹ Bien sûr, on aurait pu, tout aussi bien, partitionner les nombres rationnels selon que leur carré est plus petit ou plus grand que 3 ou 5, que leur cube est plus petit ou plus grand que 7 ou 11...

³⁰ Pour plus de détails :

voir ma deuxième leçon de mathématiques modernes, le 21 novembre 2021 au théâtre *La Commune* d'Aubervilliers : <http://www.entretiens.asso.fr/Nicolas/mathsmodernes/2-Dedekind.pdf> (texte) et <https://youtu.be/xhA74uQ8tSE> (vidéo)



Quatre traits généraux

- 1) Le nouvel ensemble \mathbb{R} de nombres réels a été construit à partir d'opérations **intrinsèques** (les coupures) à l'ensemble de départ \mathbb{Q} des nombres rationnels.
- 2) Dans le nouvel ensemble \mathbb{R} , l'ensemble de départ \mathbb{Q} demeure **inchangé** : il devient une partie du nouvel ensemble étendu ($\mathbb{Q} \subset \mathbb{R}$), une sorte d'enclave préservée.
- 3) Les nouveaux nombres réels ainsi engendrés sont bien plus nombreux que ceux de \mathbb{Q} (on dit que la taille de \mathbb{Q} est *dénombrable* alors que celle de \mathbb{R} relève de la *puissance du continu*³¹), et ils le sont ici dans un rapport sans mesure : \mathbb{Q} est littéralement **noyé** dans un ensemble plus vaste dont la taille l'excède en tous points et dans des proportions démesurées. L'extension \mathbb{R} est **incommensurable** à l'ensemble \mathbb{Q} de départ.

À ce titre, on peut tenir que l'adjonction-extension de \mathbb{Q} par coupures le **révolutionne** quand l'adjonction-extension par $\sqrt{2}$ ne faisait que le **réformer**.

- 4) Ce faisant, le nouvel ensemble \mathbb{R} a **perdu** une propriété structurelle : la dénombrabilité (donc la capacité d'énumération) de l'ensemble \mathbb{Q} .

Ces traits vont être paradigmatiques du bouleversement que nous cherchons.

- 1) L'extension ne tombe pas du ciel : elle est **engendrée de l'intérieur** de la situation de départ par des opérations intrinsèques sur ses propres matériaux, non par importation de matériaux ou d'opérations externes. Elle reste donc intelligible pour tout « habitant » de la situation initiale.
- 2) **La situation de départ** n'est pas détruite par l'extension : elle y **persiste** comme partie incluse. L'extension n'a donc pas fait table rase du monde de départ mais est venue le déborder de toutes parts et ce de manière endogène.
- 3) **La nouvelle situation** n'est pas une simple réforme de la situation de départ ; elle n'est pas son réaménagement ou son simple prolongement élémentaire. Elle en **constitue une recomposition structurelle**, une « révolution ».
- 4) **Cette révolution a un prix** : la perte d'une propriété structurelle (ici la dénombrabilité et donc la capacité de chaque nombre d'avoir un prédécesseur et un successeur).

Ainsi, avec les coupures, \mathbb{R} révolutionne le domaine préexistant \mathbb{Q} des nombres rationnels sans le détruire mais en le subsumant par le haut dans une vision devenue infiniment plus large de ce que *nombre* veut dire. On a donc ainsi conquis un tout nouvel espace de pensée, non par une prolongation **horizontale** de l'ancien espace \mathbb{Q} , ni par une destruction **par le bas** qui en aurait fait table rase mais par une relève **par le haut** via l'affirmation d'une nouvelle opération – la « coupure » – qui bouleverse l'ancien monde en l'immergeant dans un nouveau monde infiniment plus vaste.

Si l'on appelle **réforme** une prolongation horizontale de la situation initiale (par simples ajouts ou par une adjonction locale ou ponctuelle telle celle de $\sqrt{2}$) et **table rase** sa destruction par le bas, on peut appeler **révolution culturelle** son dépassement par le haut : on dira donc que Dedekind a procédé à une

³¹ Paul Cohen démontrera en 1963, précisément par la méthode du *forcing* indiquée précédemment, que l'excès du continu sur le dénombrable est indécidable (c'est-à-dire que la « quantité » - la *cardinalité* - du continu débordé celle du dénombrable d'autant qu'on veut).

révolution culturelle de la notion de nombre, l'étendant par adjonction (affirmative) d'une nouvelle opération ³².

B– Conway (années 1970)

Tout de même que Cohen reprend, 140 ans plus tard, le geste de Galois, Conway reprend, un siècle plus tard, celui de Dedekind pour étendre les nombres réels non plus (comme Gauss) vers les grandeurs complexes mais en nombres de type nouveau restant ordonnables sur la même droite.

L'opération adjointe consiste cette fois en la constitution d'un couple : l'appariement d'un ordinal et d'une partie de cet ordinal.

L'idée va être qu'un tel couple, entendu pour les ordinaux transfinis (c'est-à-dire au-delà de l'ordinal-limite \aleph_0), formalise un nombre d'un type nouveau qu'on va appeler nombre **surréel** qui s'avère alors situable dans les interstices infiniment petits de la droite réelle en sorte de constituer ainsi une droite surréelle d'une densité invraisemblable par rapport à la bonne vieille droite réelle « continue ».

Pour montrer cela, il faut bien sûr montrer comment les nombres réels correspondent à certains types de ces couples, comment un tel couple général désigne un nombre surréel qu'on peut situer sur la droite des réels – qu'on peut donc comparer à tout autre nombre. Il faut montrer également qu'on peut opérer sur ces nombres surréels comme on opère sur les nombres réels (addition, multiplication, exponentiation, etc.).

Ne détaillons pas davantage et renvoyons, pour plus de détails en particulier philosophiques, au remarquable ouvrage *Le Nombre et les nombres* d'Alain Badiou.

Au total...

Rassemblons nos cinq exemples mathématiques d'adjonction-extensions dans le tableau suivant :

	Situation initiale	Objets initiaux	ADJONCTION		Nouveaux objets	Situation étendue	EXTENSION nouveau té perte
Galois (1830)	ensemble-corps \mathbb{Q}	nombres rationnels p, q, \dots	d'un OBJET	un nombre irrationnel tel $\sqrt{2}$	nombres hybrides $p+q\sqrt{2}$	ensemble-corps $\mathbb{Q}[\sqrt{2}]$	résolubilité
Gauss (1830)	ensemble-corps \mathbb{R}	nombres réels x, y, \dots		une grandeur imaginaire $i=\sqrt{-1}$	« nombres » complexes $z=x+y.i$	ensemble-corps $\mathbb{C}=\mathbb{R}[i]$	résolubilité bon ordre
Cohen (1960)	situation S	parties constructibles C, C', \dots		une partie générique G	parties hybrides $Cu(C'nG)\dots$	situation S[G]	généricité constructibilité
Dedekind (1870)	ensemble-corps \mathbb{Q}	nombres rationnels	d'une OPÉ-RA-TION	une « cou- pure »	nombres réels	ensemble-corps \mathbb{R}	continu dénombrabilité
Conway (1970)	ensemble-corps \mathbb{R}	nombres réels		un « apparie- ment »	nombres surréels	ensemble-corps des surréels	incommensurabilité

Remarquons au total l'articulation de trois dimensions : la longue marche des différentes modernités (depuis les années 1830 ³³ donc depuis deux siècles) articule trois opérations, qu'il nous faut entendre comme dimensions entrelacées plutôt que séparées.

- 1) Une dimension **soustractive**. L'opération spécifique est ici celle de l'**abandon** ou du **renoncement** – voir l'abandon :
- de la résolution des équations polynomiales par l'algèbre moderne ;
 - de la perspective par la peinture moderne ;
 - du ton, du mètre et du thème par la musique moderne ;
 - etc...

³² Tout de même que Gauss avait précédemment révolutionné la notion de grandeur numérique par adjonction de la grandeur de type nouveau $i=\sqrt{-1}$.

³³ Autour de ces années 1830, modernités *mathématiques* (on l'a vu), *politiques* (socialisme et marxisme) et *artistiques* (romantismes, qui se trouvent également magnifier l'amour hétérosexuel) s'engagent en une saisissante synchronicité.

- 2) Une dimension **refondatrice**. L'opération spécifique est ici celle de la **reconstruction** ou de la **refondation** - voir la reconstruction :
- de l'algèbre moderne sur la nouvelle structure de groupe ;
 - de la peinture moderne sur la surface colorée de la toile ;
 - de la musique moderne sur la série ;
 - etc...
- 3) Une dimension **extensive** via l'adjonction. L'opération spécifique est ici celle de l'**extension** - voir l'extension :
- de l'algèbre moderne par les différentes adjonctions grothendickiennes des topos, des schémas et des motifs ;
 - de la musique moderne par les différentes adjonctions d'une harmonie atonale (Schoenberg), d'une modalité renouvelée (Debussy-Ravel), d'un thématisme de type nouveau (Boulez), des quarts de ton puis des micro-intervalles (Vichnegradski...), de nouveaux types d'instruments et de sonorités (Russolo-Varèse-Schaeffer), du spectre (*L'itinéraire*), de l'hétérophonie (dans ma propre musique)... ;
 - etc...

Soustractions, déplacements et adjonctions tout comme renoncements, refondations et extensions se combinent ainsi librement sans a priori s'exclure.

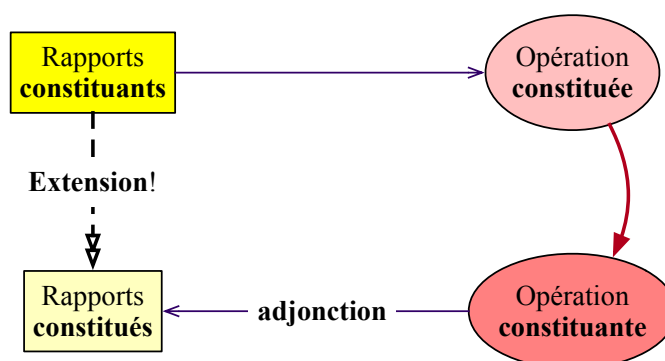
III. Ressources mathématiques pour la révolution des Communes populaires ?

Revenons au propos de cette rubrique (étudier les mathématiques modernes et contemporaines comme ressources intellectuelles pour l'orientation de la politique communiste) et demandons-nous comment ces révolutions mathématiques par adjonction-extension peuvent éclairer la Révolution communiste chinoise, engagée en 1958 par l'invention de masse des Communes populaires.

Rappelons-nous : il ne s'agit pas ici d'**appliquer** des résultats mathématiques à des situations politiques mais d'**interroger** ces situations sous un angle de vue inattendu que la pensée mathématique peut nous fournir.

Cinq traits

Schématisons pour cela les traits suivant de l'adjonction-extension mathématique :



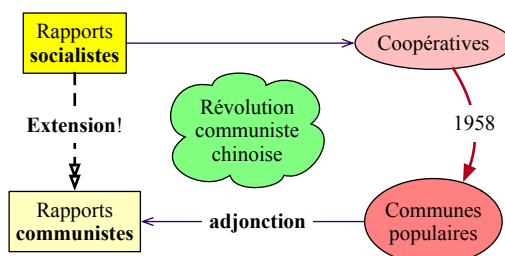
- 1) L'adjonction est une **opération endogène** à la situation de départ : elle est compréhensible de l'intérieur de cette situation et maîtrisable par des opérations intrinsèques.
- 2) L'adjonction **préserve la situation initiale** : ses opérations propres ajoutent et composent sans détruire la structure de départ.
- 3) L'extension obtenue est plus grande et sa **taille** en général n'est **pas commensurable** à la situation de départ : il n'y a pas de mesure commune (intérieure à la situation de départ) entre les deux situations (la situation étendue n'est pas globalement appropriable comme telle dans la situation de

départ même si chaque élément peut l'être séparément : sa nouvelle structure la déborde de toutes parts).

- 4) S'il s'agit bien d'une révolution et non d'une simple réforme, **l'extension a un prix** : elle ne garde pas toutes les caractéristiques structurelles de la situation de départ et l'une d'entre elles est le plus souvent perdue (on l'a vu : successivement la dénombrabilité avec Dedekind, le bon ordre avec Gauss, la constructibilité avec Cohen...).
- 5) Un type nouveau d'adjonction peut **ressusciter** : réapparaître, renouvelé et dans un tout autre contexte, plus d'un siècle après son invention (Galois-1830 → Cohen-1960 ; Dedekind-1870 → Conway-1970 ³⁴). Autrement dit, chaque adjonction-extension constitue une **victoire** de la pensée qui, une fois acquise, fonde **une espérance à long terme** (dont l'échelle temporelle déborde largement celle d'une simple vie humaine ³⁵).

Cinq interrogations

Autant de questions que la mathématique peut intellectuellement adresser à cette adjonction des Communes populaires dans la Chine socialiste de 1958 qui a engendré une révolution communiste que l'on schématisera ainsi :



- 1) Le caractère **endogène** des Communes populaires au Grand Bond en Avant socialiste est événementiel. Ce caractère a fait historiquement difficulté à sa juste compréhension puisque l'invention de masse a été initialement mal distinguée de la planification socialiste d'ordre spécifiquement *étatique* (c'est-à-dire *constructiviste*). Autant dire que la puissance du caractère endogène de l'adjonction a pour contrepartie, lorsque celle-ci advient événementiellement (sans être planifiée donc), une certaine indistinction.
- 2) En un certain sens, **les Communes populaires n'ont rien radicalement supprimé** : ni la forme coopérative, ni les rapports de propriété qui y étaient associés, ni les rapports sociaux socialistes (par exemple « à *chacun selon son travail* »), ni l'État socialiste, ni moins encore le Parti communiste ! Elles ont **supplémenté** la situation et ouvert ainsi un espace de confrontations politiques d'autant plus incertain qu'il n'était plus entièrement intelligible dans les anciens paramètres de la division de classe.
- 3) Les Communes populaires ont étendu la situation politique chinoise en y **adjoignant de nouveaux principes politiques spécifiquement communistes** (tel « à *chacun selon ses besoins* » ³⁶) : non seulement en les ajoutant dans les campagnes pour les paysans mais en mettant à l'ordre du jour leur pertinence en premier lieu pour le peuple des villes (communes urbaines par les femmes du peuple) et les ouvriers (commune ouvrière de Shanghai), mais également pour une politique communiste d'ensemble (s'attaquant effectivement à la réduction des grandes contradictions et au dépérissement de l'État plutôt que ne cessant de les renforcer dans une « construction accélérée du socialisme »). Ainsi, l'orientation communiste est **une espérance qui s'enracine en des victoires restreintes ici et maintenant**, et non pas un espoir en des lendemains qui viendraient chanter d'imaginaires grandes victoires définitives après des siècles de sacrifices et de malheurs.

³⁴ Rappelons également, dans le cadre cette fois d'une révolution par destruction-reconstruction, la résurrection des infinitésimaux du XVII^e (Newton-Leibniz) à la fin du XX^e (Robinson-Lawvere), autant dire à trois siècles de distance.

³⁵ Bien moins d'un siècle !

³⁶ Principe mis en œuvre dans les cantines des Communes populaires (lesquelles cantines se sont précisément trouvées au centre des critiques politiques de Droite – voir la conférence de Lushan à l'été 1959).

- 4) Cette tentative d'extension communiste a eu **son prix** : une division de type entièrement nouveau du vieux Parti communiste, soudé depuis 1949 dans la construction du socialisme. On sait que ce prix a été chèrement payé de 1958 à 1976 et que Mao a tenté, pied à pied, de le circonscrire politiquement en ne cessant d'inventer de nouvelles manières d'organiser politiquement la révolution communiste ainsi événementiellement engagée.
- 5) Pour autant, l'échec final en Chine de cette adjonction-extension communiste n'est pas le dernier mot politique de l'affaire : son existence objective et son ek-sistence subjective à échelle de masse (des centaines de millions de personnes pendant près de vingt ans !) demeure **un legs pour toute l'humanité** aujourd'hui et demain en sorte que ses idées et principes demeurent réappropriables et ressuscitables (moyennant les corrections et compléments qui s'avèreront indispensables) tout comme Cohen a pu, 130 ans plus tard, se réapproprier Galois ou Conway, 100 ans après, ressusciter les coupures de Dedekind.

En cette affaire comme en d'autres, il s'agit bien de **Longues marches collectives** !

Réserve conclusive

Nous avons étudié les révolutions par adjonction-extension. Mais, attention (et nous y avons insisté en plusieurs moments) : réciproquement, toute adjonction-extension ne constitue pas nécessairement une révolution !

Qu'il suffise pour en attester de remarquer la chose suivante : dans une situation donnée, tenir ek-sistentiellement son point subjectif, c'est certainement l'adjoindre (et pas seulement l'ajouter) à la situation concernée puisque le point tenu est censé, par définition, agir sur les différentes composantes de la situation (en effet, on ne tient pas son point dans une situation... en s'en retirant ou en s'en retranchant).

Pour autant l'adjonction de ce point va-t-elle « révolutionner » la situation en question ? Tout va alors dépendre du type d'ek-sistence subjective ainsi adjointe : certains points adjoints pourront affecter **globalement** la situation sans pour autant la modifier radicalement, la révolutionner donc.

On l'a vu : la simple adjonction de $\sqrt{2}$ au corps \mathbb{Q} ne suffit pas à le révolutionner (elle ne le transforme pas en le nouveau corps \mathbb{R}) alors que l'adjonction de $i=\sqrt{-1}$ à \mathbb{R} suffit bien à le révolutionner en le transformant en le nouveau corps en \mathbb{C} .

Il y a donc des adjonctions qui **réforment** leur situation en l'étendant mais sans pour autant, à proprement parler, la révolutionner.

Attention donc au risque de fétichisme du terme révolution, risque inhérent au parti pris ici adopté de le réactiver politiquement en communiste.



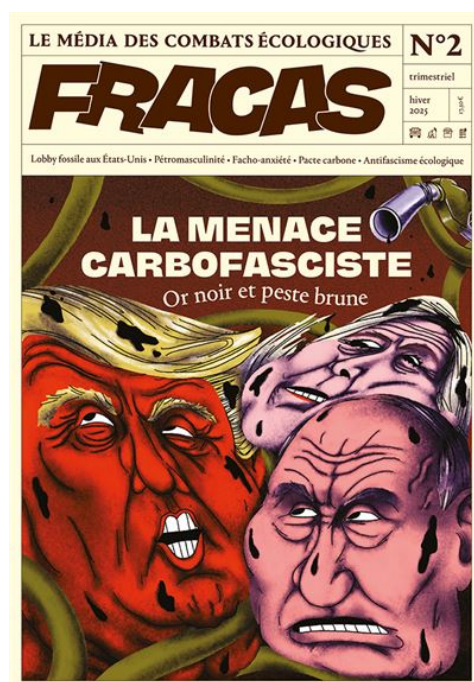
[REVUE DE PRESSE]

Cette nouvelle rubrique est destinée à signaler des revues ou des numéros de revue qu'il convient de suivre ou de discuter pour y confronter notre propre intellectualité. Elle n'a ici qu'une fonction de signal, les articles pouvant faire l'objet, quand cela se justifie, de comptes rendus critiques dans « Choses Lues ».

REVUE *FRACAS*

Nouvelle revue écologique, issue - par scission « de gauche » - de la revue *Socialter*. Son enjeu déclaré est de mieux intriquer luttes écologiques et luttes sociales, enjeux environnementaux et enjeux de classes, dimensions de reproduction et dimensions de production. D'où l'intérêt pour nous de suivre son travail éditorial.

FRACAS numéro 2 : *La menace carbofasciste*



La menace carbofasciste

Si la victoire de Trump et les poussées nationalistes partout dans le monde ne cessent d'être commentées, rares sont les analyses qui révèlent les liens entre l'extrême droite et l'industrie fossile. Toutes deux carburant pourtant aux mêmes ingrédients : anti-écologisme, extractivisme et masculinisme. En alliant pouvoir autoritaire et soutien indéfectible au capitalisme fossile, le carbofascisme nous rapproche chaque jour un peu plus du chaos climatique.

Ce numéro explore les périls que l'alliance entre peste brune et or noir fait courir à la planète et à l'humanité.

Extraits du sommaire

- DOSSIER - *La menace carbofasciste : or noir et peste brune*

La revue argumente une scission de l'extrême-droite entre un « écofascisme » (écologie dans sa version d'extrême-droite) et un « carbofascisme » (ou « fascisme fossile », accro aux combustibles et hostile aux impératifs écologiques). Le premier penserait avant tout depuis un terroir local, le second depuis un cadre national.

- LIVRES ET SORTIES

Revue des récentes parutions, détaillée (dix pages !), clairement commentée et précieuse par là pour qui veut suivre l'actualité des pensées se réclamant, peu ou prou, de l'écologie.

REVUE *LA RECHERCHE* : « LES SOLS »



Quasi invisible sous nos pieds, le sol est pourtant vital. Alors que la forêt, les océans et l'air que nous respirons occupent le devant de la scène environnementale, le sol reste largement ignoré. Comme s'il était l'angle mort de notre imaginaire collectif. Cet oubli a des conséquences dramatiques : chaque année, des milliers de kilomètres carrés de terres fertiles disparaissent sous le béton ou sont rendus stériles par des pratiques agricoles intensives. Les activités industrielles, urbaines et domestiques y déversent encore leurs effluves sous forme de polluants et de déchets, dont les tenaces "polluants éternels" et microplastiques.

Cette destruction silencieuse obère notre capacité à nourrir une population mondiale qui atteindra près de dix milliards d'habitants d'ici à 2050. Pourtant, nous expliquent les scientifiques, des solutions existent. Elles passent par une gestion durable et coordonnée, qui permet non seulement de préserver la fertilité des sols, mais aussi de lutter contre le réchauffement climatique. En prenant soin du sol, c'est notre avenir que nous cultivons.

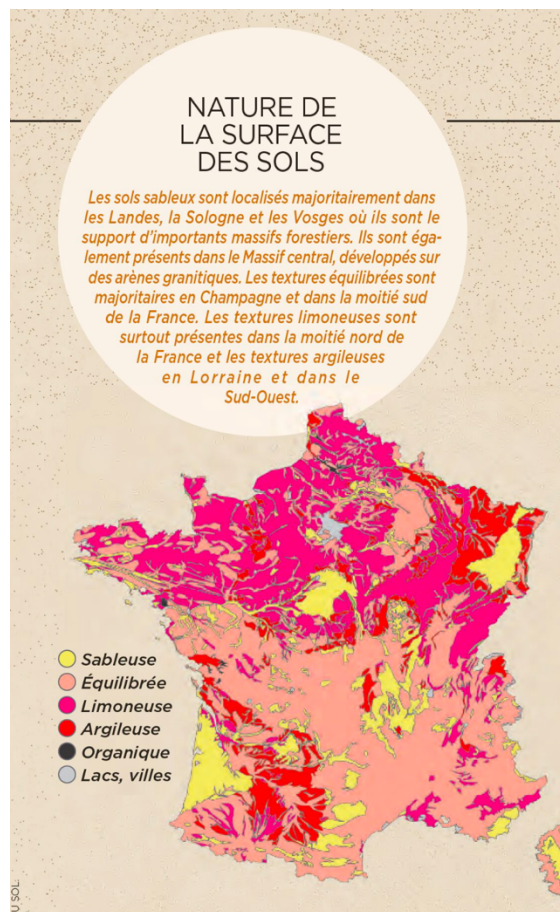
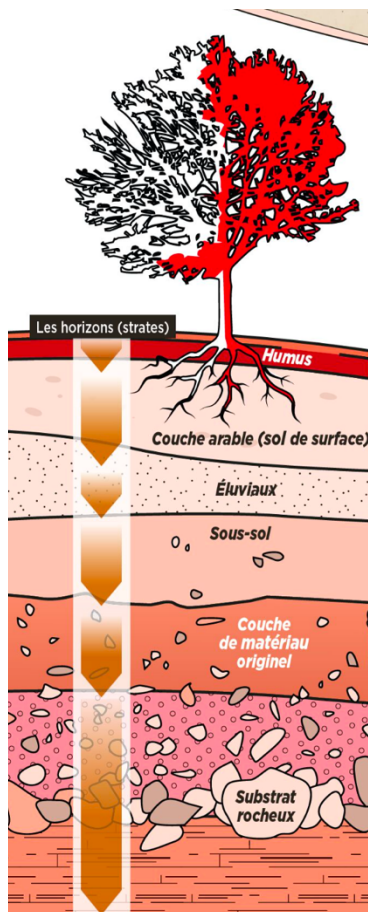
trimestriel N°580 daté janvier-mars 2025
<https://www.larecherche.fr/parution/trimestriel-580>

Extraits du dossier « *Les sols : un écosystème vital* »

- **Le sol** est une fine couche de quelques centimètres à plusieurs mètres.
 - Après l'air et l'eau, l'importance des sols est enfin reconnue.
 - Il faut un siècle pour créer un centimètre de sol.
 - Le sol est une zone d'échange entre les différentes composantes du globe : l'hydrosphère, la lithosphère, la biosphère et l'atmosphère.
 - Le sol n'est pas vivant en lui-même, à strictement parler, mais il contient une multitude d'organismes vivants en interaction complexe¹ qui représentent moins de 0,1% de son volume (le reste étant composé de minéraux et de matières organiques).
 - Le sol n'est pas qu'un simple support mais un écosystème à part entière. Ce n'est pas un simple stock de matières mais avant tout un lieu de processus. C'est une dynamique incessante.
 - D'où la *pédologie* comme science du sol.
 - Les sols européens, qui ont entre 5.000 et 10.000 ans, sont de profondeur moyenne (tout au plus quelques mètres).
- Le **labour** peut donner l'impression d'aider les plantes à survivre dans le sol car il aère et mélange la terre. Mais en réalité, il abîme la vie du sol et perturbe les actions du vivant : il casse les racines, déchire les filaments des champignons, détruit les vers de terre (ces « ingénieurs du sol »). Il casse tout ce qui participe à la cohésion du sol, ce qui facilite les coulées de boue et l'érosion. L'excès de labour favorise d'un facteur 10 à 100 l'érosion des sols. : ainsi, les sols d'Europe ont perdu 50 % de matière organique depuis les années 1950.
- Il faut distinguer l'**agriculture biologique** (pas de pesticides mais du labour) et l'**agriculture de conservation** (pas de labour mais un peu des pesticides).

¹ 99% des espèces bactériennes n'ont toujours pas été décrites à ce jour.

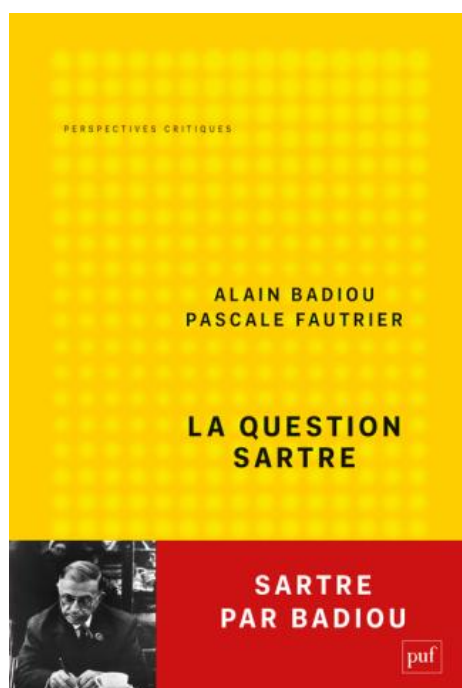
- **L'agroforestie** intègre les arbres dans les cultures : les racines des arbres colonisent le sol à plus grande profondeur que les herbes. En Europe, l'agroforestie représente 15,4 millions d'hectares, soit 8,8% de la surface agricole.



● ● ●

[ANNONCES]

LA QUESTION SARTRE (ALAIN BADIOU ET PASCALE FAUTRIER)



De l'histoire ancienne, Sartre ? Bien au contraire. Parmi les grandes figures de la pensée du XXe siècle, peu ont été aussi mal comprises. Souvent caricaturé comme le représentant d'un extrémisme politique désormais dépassé, il est au contraire celui qui, parmi les intellectuels de son époque, a tenu de la manière la plus rigoureuse la barre d'une pensée refusant de renoncer à l'horizon de l'émancipation de tous. À l'heure où les forces réactionnaires les plus terribles semblent ressortir des poubelles de l'histoire pour anéantir les derniers restes de l'histoire du combat pour l'égalité et le bonheur, il est temps de se remettre à étudier l'itinéraire et les idées d'un homme qui aura passé sa vie à combattre tous les fascismes. Depuis toujours, la pensée de Sartre se situe au cœur de celles d'Alain Badiou et Pascale Fautrier. Ensemble, dans un kaléidoscope de textes, ils rectifient les interprétations malveillantes et restituent l'irréductible cœur philosophique et politique d'un penseur plus que jamais pour notre temps.

TABLE DES MATIÈRES

Préface par Alain Badiou

Trois conférences par Alain Badiou

- *Sartre et l'engagement* (2013)
- *Hommage à Sartre I* (1981)
- *Hommage à Sartre II* (1990)

Sartre dans l'œuvre d'Alain Badiou. Repérages par Pascale Fautrier

- La rupture avec l'existentialisme, 1967-1982
- La rupture est aussi une fidélité, 1981-2006
- Sartre dans *L'Immanence des vérités* (2018)
- Où l'on revient à Platon

Qu'est-ce qu'une idée ? De Platon à l'idée communiste par Alain Badiou (2023)

PIERRE BOULEZ AUJOURD'HUI (LAURENT BAYLE)

LAURENT BAYLE

Pierre Boulez aujourd'hui



Rien de ce qui a compté depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale ne semble avoir échappé à Pierre Boulez : compositeur phare de la modernité, chef d'orchestre vénéré, intellectuel admiré et redouté, il fut de surcroît fondateur de prestigieuses institutions musicales. Personnalité hors norme, ouverte au monde, il a interrogé tous les champs de la pensée et entretenu des rapports privilégiés avec les plus grands écrivains, peintres, metteurs en scène, architectes, philosophes ou scientifiques de son temps. Dans ce livre, son compagnon de route, Laurent Bayle, analyse pourquoi la vision et les combats d'un des plus grands génies du XXe siècle continuent à façonner notre présent et à irriter l'avenir de la création.

Florilège (P. Boulez)

« On peut bien s'arroger le loisir de définir les affinités, dans le repos et le relâchement de la réflexion ; mais cette détonation, puis ce silence en soi qui s'agrandit au-delà de toute estimation, puis cette force incoercible et cette brutalité qui vous projettent hors des limites perçues soudain inacceptables, rares, rares sont les face-à-face capables de les déclencher. » (Sur René Char, 1983)

« Promouvoir **la pensée contemporaine** dans tous les domaines »

« Le musicien est à la fois **un intellectuel et un musicien**. *Seule* cette double attitude lui assure la cohérence vis-à-vis de ce qu'il veut exprimer. »

« **Composition**, composition, c'est la seule définition de l'art. [...] Ce qui n'est pas composé n'est pas de l'art. »

« Je ne me représente pas une existence riche dans les dangers de la dispersion, pourvu qu'au centre d'une activité multiple demeure **la fermeté de la direction**. »

[*La musique est un tout. C'est l'écriture qui unifie ce tout.*] (p. 49)

[*Le renoncement lucide s'avère une condition de la création.*] (p. 56)

[*Ne nous trompons pas d'espérance. La création réclame une foi immanente en notre monde.*] (p. 59)

« Lorsque Webern transcrit Bach, c'est passionnant, parce qu'il greffe sa perception sur un texte qui ne la réclamait pas. En tant que compositeur, je trouve cela plus **fertile** : je vois un prédateur qui s'approprie le passé. »

« Est-il bon de séparer la musique de l'action culture générale ? Je réponds catégoriquement non ! »

« Mieux vaut avoir trop d'idées que pas assez ! »

« Penser la marge, exprimer un sujet identique en trouvant **des extensions à chaque fois nouvelles**. »

SÉMINAIRE : *MAMUPHI* (IRCAM)



mathématiques - musique – philosophie

Le séminaire se tient à L'IRCAM (1 Place Igor Stravinsky, 75004 Paris).

<http://www.entrettemps.asso.fr/2024-2025>

Chaîne Youtube

Samedi 8 mars 2025

Programme

10h-13h

François **Nicolas** : *Les incommensurabilités contemporaines en mathématiques, musique et philosophie : saturations, obstacles ou obstructions ?*

14h30-17h30 : Musique et politique

Frederico **Lyra de Carvalho** (USP/CRAE/Alameda) - *Notes pour "Musique et politique dans et hors du monde" et brève présentation du volume*

Alípio **C Neto** - *Persuasion et rhétorique dans l'improvisation*

Cecília **M. G. Pires** (CRAL/EHESS) - *La politique de la musique du Mouvement Armorial*

Argumentaires

F. **Nicolas** : *Les incommensurabilités contemporaines en mathématiques, musique et philosophie : saturations, obstacles ou obstructions ?*

Cet exposé s'attachera à **problématiser** la question suivante (sans exiger pour autant des réponses bien établies) : qu'en est-il des **incommensurabilités contemporaines** en différents domaines de pensée, singulièrement en mathématiques, en musique et en philosophie ?

I

On commencera en distinguant, dans une situation tenue pour bloquée, trois stratégies pour comprendre et résoudre ce blocage :

- 1) comme **saturation** interne : d'où un **abandon** de la situation considérée comme définitivement stérile ;
- 2) comme **obstacle** extrinsèque rencontré : d'où une **déconstruction** de la situation considérée comme impasse ;
- 3) comme **obstruction** endogène : d'où une **relève** affirmative par adjonction de l'objet ¹ qui rend secrètement compte du blocage manifeste, adjonction apte à refertiliser la situation initiale en l'étendant.

¹ de type nouveau...

Contre les deux premières orientations (postmodernes et nihilisantes), nous privilégierons la troisième, spécifiquement **moderne**, à la lumière des mathématiques.

II

On examinera ensuite, à l'époque où les incommensurabilités prolifèrent, comment aujourd'hui prendre mesure affirmative de leur existence ².

- En **mathématiques**, comment l'algèbre contemporaine prend-elle mesure renouvelée de l'antique incommensurabilité entre **arithmétique et géométrie** ?
- En **musique**, comment le discours musical prend-il mesure contemporaine de l'incommensurabilité millénaire entre **perception et écriture** ?
- En **philosophie**, comment les sujets de vérités prennent-ils mesure de l'originelle incommensurabilité qui partage le « il y a » en **ce qui existe et ce qui arrive** (i.e. comment ek-sister subjectivement au point exact où s'avère qu'« *il n'y a pas que ce qu'il y a* » ³) ?
- Entre **hommes et femmes**, comment l'amour hétérosexuel prend-il mesure d'une certaine incommensurabilité entre les deux sexes (divisant l'humanité) sous le signe d'un bonheur partagé, à rebours de la fusion romantique, de la jalousie proustienne ou de l'antique guerre matriarcat/patriarcat ?
- En **politique** enfin, quels militants pour prendre politiquement mesure des incommensurabilités qui aujourd'hui prolifèrent (l'apartheid généralisé, le « deux poids, deux mesures » cher à l'Occident...), disloquant ainsi toute perspective d'un monde ⁴ commun à toute l'humanité pour profiler la guerre comme étant la seule mesure envisageable des antagonismes actuels ?

III

On s'attachera alors à problématiser ces incommensurabilités, singulièrement les trois premières (*mamuphi* oblige !), en examinant comment, pour chacune d'elles, s'opposent aujourd'hui les trois orientations initialement distinguées : saturation et abandons, obstacle et déconstructions, obstruction et relèves.

On conclura en esquissant un programme de travail *mamuphi* pour étudier les nouvelles obstructions et leurs relèves modernes.

Musique et politique

F. **Lyra de Carvalho** : *Présentation du volume* Musique et politique dans et hors du monde

Pour cette exposition, nous présenterons une première ébauche d'un travail en cours destiné à devenir l'article qui composera le livre *Musique et Politique*, dont nous exposerons également brièvement le sommaire et l'idée générale.

Il s'agit de réfléchir à une position possible, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du monde hégémonique de la musique et du monde social.

Nous tenterons d'élaborer un modèle schématique et programmatique d'une relation possible qu'un musicien improvisateur peut entretenir avec le matériau musical contemporain et l'espace qu'il peut occuper dans le monde socio-historique actuel.

A. **C Neto** : *Persuasion et rhétorique dans l'improvisation*

Dans mes dernières recherches, j'ai utilisé des catégories théoriques inhabituelles pour comprendre les interconnexions entre l'improvisation et la performance musicale.

² Bien sûr, **prendre mesure de l'existence d'une incommensurabilité** n'est pas fantasmer la mesure d'un incommensurable !

³ « *Il n'y a pas que ce qui existe car il y a aussi ce qui arrive.* »

⁴ Thèse (*Logiques des mondes* d'Alain Badiou) : ce qui fait monde, c'est l'existence d'une mesure commune quant à ce qu'exister et inexister y veut dire.

L'improvisation a élargi l'ensemble du modèle binaire composition-performance et exige des mécanismes d'interprétation flexibles adaptés à la nature fluide de la musique et à sa perception esthétique.

C. M. G. Pires : *La politique de la musique du Mouvement Armorial*

Le Mouvement Armorial a eu lieu à Recife, au Brésil, entre les années 1960 et 1980, sur fond de dictature militaire. Il s'agit d'un mouvement multi-artistique dans lequel la musique occupait la place centrale.

En plus de présenter le mouvement, nous discuterons principalement des choix politiques liés au matériau musical modal utilisé dans les compositions de cette musique et de ses relations de tension avec la tradition de la musique populaire et de la musique savante brésilienne.



